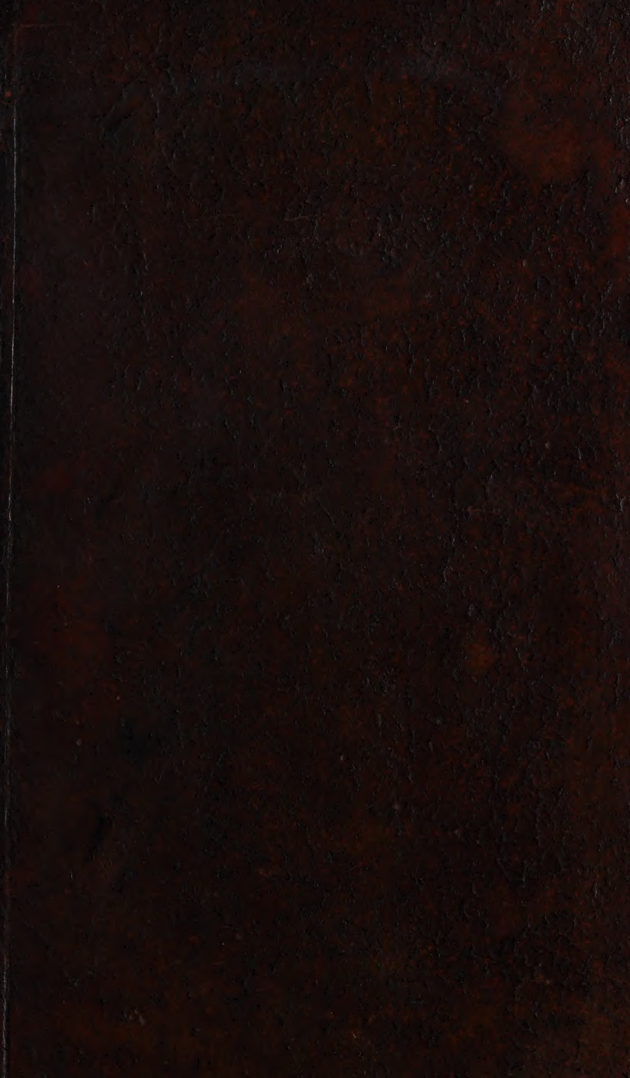
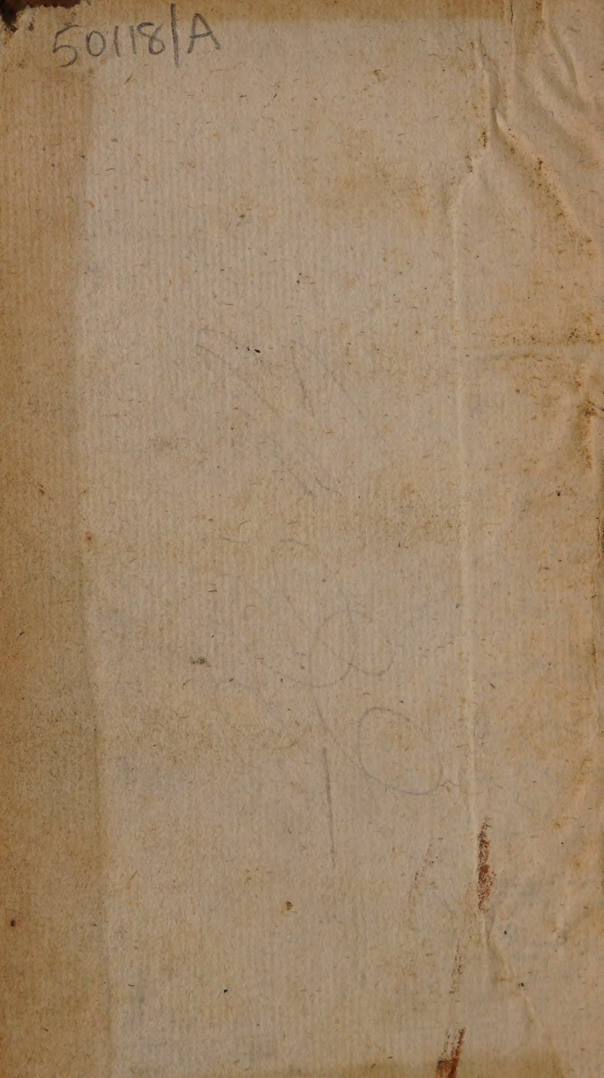



50118/A


RELATION DU NAUFRAGE
d'un Vaisseau Hollandois nommé ter
SCHELLINGH



SUITE DU TROISIÉME VOYAGE DE JEAN STRUYS.

TROISIE'ME PARTIE.

CHAPITRE XXXI.

L'Auteur arrive à Iſpahan où il viſite ceux de ſa Nation. Mort d'un de ſes Compagnons. Deſcription d'Iſpahan Ville Capitale des Etats du Roi de Perſe.



LE dix-neuviéme, nous nous rendîmes à Iſpahan d'aſſez bonne heure ; & dès que nous y fûmes, mon premier ſoin fut de remercier mon Patron de toutes ſes bontez ; il me commanda d'en uſer à mon Janvier 1672.

Janvier. 1672. mon ordinaire, & me promit de me recevoir à Iſpahan comme il avoit fait à Scamachi toutes les fois que je l'irois voir, & que quelque part qu'il fut j'y pouvois aller avec confiance. Enſuite il me fit mener au quartier des Hollandois, où le Sieur Fréderic Bent étoit premier Officier de la Compagnie, le Sieur Kaſenbroot le ſecond, & le Sieur Hubert Balde le troiſiéme. Ils me reçûrent bien & me traitérent toûjours de même pendant que je fus à Iſpahan. En leur parlant de mes avantures ils m'aprîrent celles d'Antoine Munſter. C'étoit un Lapidaire habile qui avoit plû à ſon Patron dont l'amitié & les bonnes graces lui coûtérent la vie. L'envie que celui-ci avoit de le retenir, l'incita à lui faire des offres fort avantageuſes pourvû qu'il ſe fît Mahométan; & en cas qu'il le voulût il lui promit une de ſes filles en mariage & aſſez de bien pour vivre content. Ce jeune homme qui étoit zélé rejetta conſtamment ſes offres, & proteſta que quoique ce fût, ne pouvoit l'induire à changer la Religion où il étoit né. Quand le Patron fut bien informé de ſa réſolution, il le traita ſi cruellement qu'il perdit l'eſprit. Dès que le Sieur Bent s'en aperçût, il obtint du Roi ſa liberté, & fit ce qu'il put pour le guérir; mais tous ſes

Hiſtoire d'un des Compagnons de l'Auteur.

 Janvier, 1672.

ses soins furent inutiles, le pauvre garçon n'en revint point; & depuis qu'on l'eut tiré des mains de son persécuteur, il ne vécut plus que six jours. Il fut enterré honorablement, chacun se loüant de sa probité & de sa constance.

Le logis des Hollandois n'est pas fort loin du Palais du Roi: La situation en est assez belle, les chambres richement meublées, & les magasins fort commodes. Il y a derriere un fort beau jardin, au milieu duquel est une fontaine à cascades. Les Hollandois font une assez belle dépense, & je puis dire sans les flâter qu'ils font honneur à leurs Maîtres & à la Nation.

Ispahan ou Isphahan est au quatre-vingt-dixiéme degré de longitude, & au trénte-deuxiéme degré quarante-cinq minutes de latitude, dans la Province d'Yerac, qui fait partie de l'ancien Roiaume des Parthes. Elle est âssise dans une plaine de grande étenduë, par tout fertile, mais beaucoup moins en quelques endroits que dans d'autres où l'eau est plus commune. Du côté du Midi elle a les montagnes de Démawend; & à l'opofite les montagnes de Mazanderan & de Ieylac-Périan. Cette Ville qui est aujourd'hui la plus grande de toute la Perse n'étoit autrefois qu'un Village que le

Janvier. 1672. Grand Cha-Abas accrut, comme plus propre à tenir sa Cour que Casbin où il résidoit. Ses murailles ne sont que de terre & ses fossez sont fort profonds, fort étroits & toûjours à sec.

Du côté du Midi elle est arrosée de la riviere de Senderu qui sort des montagnes de Démawend, & qui se divise en plusieurs bras qu'on fait couler dans plusieurs maisons pour les necessitez du ménage. A quelques pas delà on passe cette riviere sur un beau pont de pierre, qui conduit à un Canal, où Cha-Abas avoit entrepris de faire assembler plusieurs sources pour grossir la riviere. Il emploia long-temps plus de mille hommes à cet ouvrage, qui neanmoins s'avança fort peu par la chûte des pluies & des néges qui obligeoient souvent les ouvriers à se reposer. Les Grands du Païs voiant que le Roi prenoit ce Canal fort à cœur s'offrirent à soûtenir une partie de la dépense. On redoubla les ouvriers & on les hâta de telle sorte qu'il ne s'en falloit plus que deux cens pas qu'on ne fût où l'on vouloit être lorsque le Roi mourut. Son Successeur ne s'étant pas trouvé d'humeur d'achever ce pénible ouvrage, les Courtisans l'abandonnérent ; & nul autre Roi depuis Cha-Abas n'a eu envie de le continuër.

Il

Il n'eſt guéres de Villes en Europe dont le circuit égale celui d'Iſpahan, mais il en eſt peu ſi mal peuplées à proportion de ſa grandeur. De quelque côté qu'on y entre on voit les tours des Moſquées qui ſont en grand nombre, & quantité de grands arbres dont chaque maiſon eſt environnée. Les ruës d'Iſpahan ſont fort étroites, fort ſales, & fort obſcures. Elles ſont ſales, parce qu'on y jette toutes les immondices dont la puanteur eſt ſi grande qu'on y ſeroit toûjours malade ſi l'air n'y étoit auſſi bon qu'il eſt; & obſcures à cauſe des voutes par deſſous leſquelles on va à couvert d'une maiſon à l'autre. De plus on y jette les bêtes mortes, les bouchers y laiſſent le ſang & les excrémens de celles qu'ils tuent, & l'on ne vuide que très-rarement les égouts qui ſont devant chaque maiſon.

Janvier 1672.

Les ruës d'Iſpahan ne ſont point pavées, autre grande incommodité dans toutes les ſaiſons, la pouſſiere quand il fait chaud étant portée d'une ruë à l'autre: & quand il pleut la fange étant telle qu'on en a juſques au genou; auſſi les riches y vont toûjours à cheval. La Forteresse qui joint les murailles de la Ville du côté du Midi, n'eſt accompagnée que de quelques méchantes tours de terre, & n'a rien de remarquable au dehors.

La Forteresse.

 Pour

Janvier. 1672.

Pour le dedans, il y a de grandes richesses, & c'eſt où le Roi enferme les preſens des Etrangers & des Gouverneurs de ſes Provinces.

Les maiſons d'Iſpahan ſont fort écartées les unes des autres, & chaque maiſon a ſon jardin. De plus elles avancent l'une ſur l'autre, ce qui eſt tout à fait choquant, ceux qui les font bâtir ſe ſouciant peu de la beauté pourvû qu'ils y ſoient commodément.

Le Meidan.

Le Meidan ou la grande place d'Iſpahan eſt un des ouvrages du Grand Cha-Abas. Il a ſept cens pas de longueur ſur deux ou trois cens de largeur. Il a des portiques tout autour, à quelques pas deſquels il y a un canal revêtu de pierres mal entretenu, mal rempli, & où il n'y a que de l'eau bourbeuſe dont l'odeur eſt fort incommode. Ce Canal régne autour du Meidan, & d'eſpace en eſpace il y a d'aſſez beaux arbres que Cha-Abas y a fait planter.

Au milieu duquel il y a un grand mât planté.

Au milieu de cette place il y a un grand mât planté, ſemblable à ceux qu'on plante en Europe, pour exercer le peuple à tirer au perroquet, & c'eſt à peu près pour cet exercice. Quand c'eſt pour le peuple on ne met au haut de ce mât qu'un melon, qu'une pomme, ou quelque autre choſe de peu de valeur : Mais

ſi le

si le Roi veut tirer lui-même ou faire tirer en sa presence, on y met une coupe d'or, & c'est avec la fléche qu'on doit l'abattre. Pendant que j'étois à Ispahan le Roi y en fit mettre une pour divertir les Ambassadeurs des Usbécs qui étoient en sa Cour. Sa Majesté y étoit sur un cheval dont le harnois étoit tout couvert de pierreries. Toute la Cour étoit fort leste, & les Tartares avoient des habits dont la richesse étoit surprenante. Comme la fête étoit pour eux, le Roi leur demanda s'ils prendroient plaisir à tirer eux-mêmes, & aiant répondu qu'oüi, on les laissa tirer les premiers. Ils firent chacun plus de vingt courses & tombérent presque autant de fois, n'étant pas permis de tirer qu'après avoir passé le mât, en se renversant sur la croupe du cheval, à quoi ils n'étoient pas accoûtumez. Quand ils furent las de cet exercice, les Persans par ordre du Roi se mirent en devoir d'abattre la coupe, & de trois qui firent chacun une course le troisiéme l'abatit. On dit que c'étoit le fils d'un pauvre homme qui plût au Roi par cette action, en vûë de laquelle il l'éleva à de grandes charges.

Janvier. 1672.

Dans tous les endroits de cette place on voit des fripiers, des poulaillers & autres Marchands & revendeurs, excep-

Janvier. 1672. té du côté du Palais où il n'y a ni boutiques ni étalage, parce que c'est par où le Roi sort pour voir combattre des taureaux, des ours, des lions, & plusieurs autres sortes de bêtes que l'on méne là fort souvent. Dès que les bêtes sont aux prises il se fait de grosses gageures entre les spectateurs ; & ceux qui gagnent donnent quelque chose au maître de l'animal qui a eu l'avantage. Tous les Vendredis qui sont-là des jours de marché la foule est fort grande au Meidan ; & l'on y méne des chameaux, des chevaux, des mulets, des ânes & autres bêtes de service.

La grande Mosquée d'Ispahan. Du côté du Midi est la grande Mosquée que Cha-Abas avoit commencée, & qui n'a été achevée que depuis sa mort. Elle est dédiée à douze Imans ou Saints de Perse ; & pour y aller on entre d'abord dans une cour pavée de marbre, au milieu de laquelle il y a un grand bassin plein d'eau pour ceux qui veulent se laver avant que d'entrer dans la Mosquée. De la premiere cour par deux escaliers de dix ou douze marches chacun & de fort beau marbre, on passe dans une seconde qui est plus grande & toute pavée : Et de celle-ci dans une troisiéme qui est quarrée & relevée en terrasse. Il y a quelques bâtimens dans cette cour, & l'un des

des côtez est occupé par la face de la Mosquée qui n'est pas desagréable. Ce sont trois grandes portes au devant desquelles il y a une muraille à hauteur d'homme; toutes trois couvertes de lames d'argent, & bien plus hautes & plus étenduës que les portes de la Mosquée de Choddabendé à Sultanie. Delà on passe sur un perron qui est tout couvert de nates fines. De chaque côté on trouve une allée qui méne à la quatriéme cour, au milieu de laquelle il y a un beau bassin. Il se remplit par de petits canaux d'eau courante qui tombe dedans, & se vuide par d'autres canaux qui fournissent d'eau tout ce grand enclos. Ces allées conduisent à la Nef dont le vestibule est fort élevé, & la voute garnie de carreaux d'un beau vernis de toutes couleurs. La Nef est fort grande, & accompagnée des deux côtez de gros pilliers de marbre qui suportent une haute voute dont la peinture est en Moresque d'or & d'azur.

Janviér 1672.

Revenons au Meidan & considérons l'un après l'autre les bâtimens qui l'environnent. Du côté du Couchant où est la porte du Palais du Roi, ce ne sont qu'Orfévres, que Lapidaires & que Graveurs. Au Levant ce sont des Selliers, à côté desquels on trouve des Libraires & des Bahutiers. Au Midi sont

Janvier. 1672. les Quincailliers : Et l'on voit au Nord ſous les portiques des chambres pratiquées, où les Perſans vont tous les matins fumer quelques pipes de tabac & boire du caffé. Au milieu de chaque chambre il y a un baſſin plein d'eau courante, où chaque fumeur lave ſa pipe, quand la fumée en a rendu la couleur deſagréable. Les Perſans ont pour le tabac une paſſion démeſurée, & ils s'en font une habitude ſi tyrannique qu'ils ont de la peine à s'en paſſer dans les Moſquées. Ils boivent auſſi beaucoup de caffé ; & ils le boivent à ce qu'on dit malgré les femmes qui trouvent ce breuvage trop rafraîchiſſant pour leurs maris ; & elles aiment bien mieux qu'ils péchent contre l'Alcoran en bûvant du vin, que de les voir uſer d'une liqueur qui leur fait oublier leur Sexe. Le Té s'y boit comme en Europe, mais on y ajoûte quelques herbes qui font perdre le goût du Té. Il y a du même côté un grand portail, au-deſſus duquel eſt une horloge qui ne va point, & des deux côtez de ce portail on voit étalez des rubis, des perles, des émeraudes, des turquoiſes & quelques grenats. Une galerie regne tout autour, où tous les ſoirs ſe fait un concert de trompettes & de cimbales qui n'eſt pas des plus délicats.

Vers

Vers la porte du Palais du Roi & la porte d'Ali, on a rangé quelque ſoixante piéces de canon qui ont été apportées d'Ormus avec l'horloge dont je viens de parler. Cette porte eſt fort ſimple, & le ſeüil eſt d'une pierre que les Perſans ont en ſinguliere vénération. Il y a au-delà une cour qui ſert d'azile aux criminels quelque crime qu'ils aient commis. Janvier 1672.

Pour ce qui eſt du Palais du Roi, il n'eſt pas des plus réguliers, à la réſerve des Divans, dont l'un avance ſur le Meidan. Ce Divan & un autre où l'on donne audience aux Ambaſſadeurs ſont d'une grandeur raiſonnable. Il y en a deux autres plus petits, mais qui ſont de même ſtructure. Toutes les nuits la chambre du Roi eſt gardée par trente jeunes Gentilshommes tous fils de Princes & de Gouverneurs, dont le Kiſchiktzchi ou Huiſſier de la chambre porte au Roi tous les ſoirs les noms. Il y a derriere ce Palais quelques jardins où l'on ne voit ni beaux parterres ni belles allées, ni rien qui aproche des ornemens de France & d'Italie.

De l'autre côté du Meidan il y a une Moſquée qu'on apelle Tzech-l-Sutun où il n'y a au milieu de la Nef qu'un pillier qui ſuporte quarante poutres. Ce lieu eſt encore un azile pour toutes ſortes de

Janvier. 1672. malfaicteurs, qui dès qu'ils ſont là outre qu'ils y ſont en ſûreté, ſont nourris des revenus de la Moſquée.

Les Dervis de Perſe. Dans Iſpahan, comme en d'autres endroits de la Perſe, il y a des Dervis qui font vanité du mépris du monde : Ces gens-là cherchent toûjours les lieux les plus beaux pour s'y camper, & ſont ſi orgueilleux, que ſi le Roi paſſoit quand ils fument, ils ne ſe léveroient pas pour le ſaluër. Ceux d'Iſpahan ſont dans un des jardins du Roi qui leur a permis d'y bâtir. Ils vont deux à deux par la ville un jeune avec un vieux, les uns à demi-nuds, les autres couverts de deux peaux de bouc qui leur pendent devant & derriere, avec une grande ceinture de cuir large de quatre doigts, & garnie en quelques endroits de petites plaques de cuivre. Leur coëffure eſt de même étoffe, & ils ſont armez d'une hache dont le manche leur ſert d'apui. Dans cet Equipage ils ſe proménent, & en criant de toute leur force ils amaſſent le peuple à qui le plus ancien explique la loi. Dans la chaleur de leurs diſcours ils exaltent la Secte d'Ali, & dépriment Abou-baker, Omar & Oſman que ſuivent les Turcs, diſant que ce ſont des uſurpateurs de la ſucceſſion de Mahomet, & les meurtriers d'Ali que le Prophête avoit


Le Palais du Roy de Perse á ISPAHAN
1 Le Logis des Anglois. 2 Metzid ou Mosqueé 3 Le Logis des Hollandois 4 Tour faite de Tetes de Morts 5 Le Mëdan ou la grande Place 7 Le Mosque
des Femmes 7 La Cour de Perse



avoit déclaré ſon vicaire. Ils s'emportent auſſi fort ſouvent contre le culte & la Religion des Uſbéks, qu'ils diſent errer en pluſieurs points comme les Turcs. Et parce qu'il y a à Iſpahan grand nombre de ces Tartares qui ne ſont pas toûjours d'humeur d'entendre mépriſer leur loi; ces Prédicateurs ont permiſſion de porter des haches pour ſe défendre en cas qu'on les attaque. Quand ils ont prêché, le vieux d'un côté, le jeune de l'autre tendent la main aux Marchands & aux artiſans de qui ils reçoivent quelques aumônes, & ſur le ſoir ils ſe retirent dans leur maiſon. Janvier. 1672.

On voit auſſi au Meidan des diſeurs de bonne avanture qui ſont diviſez en deux bandes. Celle qui ſe nomme Ramlé répond à ce que l'on ſouhaite, en faiſant rouler ſix ou huit dez marquez à peu près comme les nôtres. Les Faquirs font plus de grimaces, & ils uſent pour deviner de trente ou quarante petits bois de la longueur du pouce dont l'un des côtez eſt écrit. Celui qui veut ſçavoir l'avenir met quelque argent ſur l'un de ces bois; le Devin le ſerre & lit dans un livre rempli de figures groteſques, à côté deſquelles il écrit ce que l'Oracle lui a revelé. Sur les deux heures il s'y voit auſſi des jongleurs; & ſur le ſoir au même endroit des *Leurs devins.*

Janvier 1673. des joüeurs de marionnettes qui se contentent de ce qu'on leur donne quand le jeu est fini.

De la porte d'Ali vers le Couchant on avance vers une autre porte qui donne entrée dans un Bazar où se vendent des draps d'Angleterre, de Hollande, de Venise, & d'autres endroits de l'Europe : Mais avant que d'y arriver on trouve des boutiques où il y a des ouvriers en cuir de roussi ; des fourbisseurs, & des faiseurs d'arcs & de fléches. Et un peu au-delà des marchands de bas, de chemises, & de caleçons. Les ouvriers qui travaillent en cuivre sont près delà dans un Bazar, dans la moitié duquel on voit de toutes sortes d'utensiles ; & dans l'autre des toiles peintes. Tout ce qui se vend dans ces Bazars, & ce qui s'étale au Meidan est gardé la nuit par des gens qui font la ronde tour à tour ; ainsi il ne s'y perd jamais rien.

Du bout du Bazar où l'on vend les belles étoffes de l'Europe, on entre en un grand Carvansera, au milieu duquel est un beau bassin dont l'eau se répand en divers endroits par quantité de petits canaux. De celui-là on passe en quatre autres d'une prodigieuse grandeur, où les étrangers quels qu'ils soient sont commodément & au large.

Pour

Pour ce qui est du tresor du Roi, il est entre la porte d'Ali & la porte du Palais. Ce bâtiment est environné de bonnes murailles accompagnées de quelques bastions où l'on fait jour & nuit la garde. Dans la même enceinte est l'Arsenac, où il y a un très-grand nombre de toutes sortes d'armes parfaitement bien entretenuës. C'est de ce côté-là que sont les Convents des Augustins & des Carmes-Déchaussez. Janvier 1672.

CHAPITRE XXXII.

Suite du même sujet. Des peuples descendus des anciens Perses; & des mœurs & coutumes des Arméniens.

APrès avoir parlé de ce qu'il y a de plus remarquable à Ispahan, voions ce qui s'offre de beau en sortant de la ville. D'abord on trouve une grande allée coupée par la riviére de Senderu, & cette allée commence par un pavillon qui joint le derriere du Palais du Roi. Des deux côtez elle est plantée d'arbres en droite ligne, & ces arbres nommez Tchinars sont fort droits, & n'ont au haut qu'une grosse touffe. Cette allée est croisée de plusieurs bassins; & après mille

Janvier 1672. le ou douze cens pas on trouve un pavillon à double étage bien percé de toutes parts, où l'on va boire du Caffé. Des deux côtez de cette allée ſont les jardins du Roi ; auſſi eſt elle nommée Tcharbag, c'eſt-à-dire des quatre jardins ; & elle eſt coupée d'un pont de brique & de quelques pierres de tailles. Les arches en ſont fort baſſes, & il a quelque trois cens pas de long & vingt de large. Quand l'eau eſt baſſe on paſſe au travers de toutes ces arches par une porte que l'on a fait à chacune ; & en marchant ſur des pierres que l'on a miſes exprès pour paſſer ſans moüiller le pied, on va d'un bout à l'autre en Eté, & cela n'eſt pas deſagréable dans les grandes chaleurs. De ce pont nommé le pont de Zulfa ou de Ciulfa qui eſt une petite ville éloignée d'Iſpahan vers le Midi d'une petite demi-heure, on avance quatre cens pas, au bout deſquels on trouve dix marches qui donnent entrée à une maiſon qui eſt au devant de Hézardguérib qui eſt un jardin de mille arpens.

Ce beau jardin eſt ſur une pente & conſiſte en pluſieurs terraces où il y a de grands baſſins & très-peu d'eau. Le milieu du jardin eſt coupé d'un grand canal qui reçoit l'eau de celui de Tcharbag : & de diſtance en diſtance on a des ſalons

pour

pour prendre le frais. A quelque cent Janvier 1672.
pas au-delà du pont dont nous avons parlé, on entre dans une grande ruë qui conduit à Zulfa où demeurent les Arméniens.

Zulfa est une petite ville dont le séjour est plus agréable qu'il n'est à Ispahan, les maisons y sont plus riantes, & la plûpart des ruës ont une rangée d'arbres, & un canal dont l'eau sert à les rafraîchir. Les Arméniens qui l'habitent Février 1672.
sont descendus d'une colonie que le Grand Cha-Abas tira de Zulfa ville d'Armenie pour rendre leur païs desert, & pour empêcher que le Turc ne se servit d'eux pour l'inquiéter. D'abord en sortant de leur Province ils demeurérent à Ispahan, d'où quelque temps après, le Roi les fit passer de l'autre côté de la riviere, & nomma le lieu qu'il leur assigna, du nom du lieu d'où il les avoit tirez. De grossiers qu'ils étoient lorsqu'ils sortirent de leurs païs, ils sont devenus fort habiles depuis qu'ils sont en Perse, & ils se sont si bien avancez dans le négoce qu'ils sont presque tous à leur aise. Comme ils sont fort propres pour le commerce, le Roi s'en sert fort utilement pour le debit de ses soies; & il n'a jamais trouvé personne qui y ait si bien réüssi.

Depuis

Février. 1672.

Depuis Cha-Abas jusques à present les Arméniens on eu l'avantage de posseder des terres en propre;& pour obvier aux injustices qu'on leur pourroit faire,le Roi leur permet d'avoir un Chef de leur Nation qui les gouverne, & qui s'apelle Kelonter. Le Roi qui s'est réservé le droit de le nommer,apuye de son authorité ses décisions & ses ordonnances. Ils ont aussi un Archevêque, des Evêques, des Moines & plusieurs Eglises où ils servent Dieu à leur mode avec autant de liberté qu'ils avoient en Arménie.

Au dessous du pont de Zulfa il y en a un autre de même structure que Cha-Abas II. fit bâtir pour la commodité des Gaures qui sont au-delà de la riviere. L'allée qui va d'Ispahan jusques à ce pont est plantée de chaque côté d'un beau rang d'arbres, & est à peu près de même longueur que celle de Tcharbag.

Gaures descendus des anciens Perses.

Les Gaures ou Guébres qui ont un quartier à part sont les restes des anciens Perses. Le feu qu'ils adorent est une portion de celui où leur Prophête fut jetté par l'ordre d'un Roi qui le haïssoit. Le feu ne lui fit point de mal, & c'est en memoire de ce miracle qu'ils le gardent & qu'ils l'ont en vénération. Ces peuples ne sont point circoncis, mais ils se lavent dans un bain de fleurs qui les rend agréa-

agréables à Dieu. Ils ne coupent jamais, ni leurs ongles ni leurs cheveux, à moins que d'y être contrains par quelque fiévre ou autre disgrace. Ils jeûnent très-austérement, & célébrent leurs jours de fêtes avec grande solemnité. Leur premier soin dès qu'ils sont malades est d'apeller leurs Prêtres ausquels ils font une espéce de Confession; & après leur mort ils sont portez hors de la ville dans une grande place fermée de murailles, où on les lie debout à un pillier le visage vers l'Orient. Ils se retirent ensuite pour donner le temps aux corbeaux qui sont toûjours là en grand nombre, de leur marquer l'état du défunt en l'autre monde. Ils le croient bien-heureux si cet animal se jette d'abord sur l'œil droit; & tout le contraire si c'est sur l'œil gauche; & alors ils s'en retournent tous mélancoliques & sans se parler l'un à l'autre. Au lieu que quand l'œil droit est arraché le premier ils font paroître une joie extraordinaire, & font bonne chere tous ensemble. Février 1672.

Les Gaures ont un langage qui n'a cours que dans leur nation; leurs habits même différent de ceux des Persans, & leurs coutumes sont assez bizarres pour n'être suivies de personne. Il y a des bêtes qu'ils estiment & d'autres qu'ils ont

Février. 1672.

en horreur. Les premieres ſont le bœuf & la vache : celui-là pour les grands ſervices qu'il rend à l'homme en labourant la terre qui le nourrit; & celle-ci à cauſe qu'ils font de ſon lait un certain reméde qui les purifie, & qui leur ſert à obtenir le pardon de leurs pechez.

Les bêtes qu'ils ne peuvent ſouffrir ſont principalement les grenoüilles, parce que leur Prophête en fut un jour incommodé; les ſerpens, les crapaux, les lézards, les couleuvres, les fourmis, les chats, & les ſouris. Et le ſujet de cette averſion, eſt qu'ils croient que ces animaux ont été créez du Diable, qui s'en ſert comme d'inſtrumens pour tourmenter les damnez. C'eſt par cette raiſon qu'ils les tuent, & qu'ils croient ne pouvoir rien faire de plus méritoire pour leur ſalut, ni de plus agréable à Dieu.

Leur mariage ſe fait ſans bruit, ſans pompe, & ſans éclat. Pour le conclure ils apellent un Prêtre à qui l'homme & la femme ayant déclaré la réſolution où ils ſont, il leur lave le front avec un peu d'eau qu'il a benite, & voilà le mariage fait. Chaque homme n'épouſe qu'une femme, mais il en peut avoir pluſieurs autres, dont il en épouſe une en cas que la premiere ſoit ſept ans ſans avoir d'enfans, avec obligation néanmoins de la nourrir comme auparavant.

Pour

Pour les coûtumes des Perſans voici ce que j'en ai apris & même ce que j'en ai vû pendant le ſéjour que j'ai fait en Perſe. J'ai remarqué que les Perſans ſont fort ſuperſtitieux, & qu'ils croient opiniâtrement que les lavemens extérieurs effacent leurs pechez. Toutes les fois qu'ils veulent prier ils ſe lavent la tête, la bouche & le viſage : & quand ils ſe ſont aprochez des femmes ils vont aux bains qui ſont ſouvent plus capables de les gâter que de les nétoyer, car comme toutes ſortes de gens vont à ces bains, & qu'ils ſe lavent pêle-mêle, pluſieurs contractent de vilains maux qui ne leur viennent que de l'impureté de ces lieux. Les hommes y vont le matin & les femmes l'après dînée, & par ce moyen les deux Sexes ne s'y trouvent jamais enſemble. Toutes les perſonnes de qualité en ont dans leurs maiſons.

Février 1672. Mœurs & coûtumes des Perſans.

Pour leurs habits, ceux des hommes ſont une veſte qui leur deſcend trois doigts au deſſous du genou ; & ſur cette veſte ils ont une robe dont chaque côté croiſe ſur l'autre juſques ſous les bras où il eſt attaché. Ils ont par deſſus une ceinture de ſoie & deux ou trois même ſelon leurs moyens. Leurs caleçons ſont auſſi de ſoie, & leur deſcendent juſqu'à la cheville du pied. Les riches ont par deſ-

Habillemens des hommes.

Février. 1672.

deſſus la veſte un juſtaucorps de drap fin ou de brocart, doublé en Hiver de marte zebeline, ou de quelque autre belle fourrure. Et j'ai remarqué que la veſte, la robe & le caleçon ne ſont jamais de même couleur. Ils n'ont pour chauſſures que des pantoufles de chagrin ou de maroquin, parce qu'il faut les ôter ſouvent pour marcher ſur les tapis; ce qui leur ſeroit incommode ſi leurs ſouliers étoient fermez comme les nôtres. Les gens de moienne condition s'habillent de drap d'Angleterre ou de Hollande; & le petit peuple de toiles & d'étoffes groſſieres. Le turban eſt auſſi conforme à la qualité de ceux qui le portent; & ceux des riches valent depuis cent juſques à quatre & cinq cens écus.

Habits des femmes.

L'habit des femmes ne differe guéres de celui des hommes, & il n'y a rien de particulier, excepté que leur ceinture tombe négligemment & ne ſerre pas leurs habits. Du bout de leur coëffure qui eſt comme une petite tour, pend à quelques-unes un voile de ſoie; & d'autres ont ſimplement les cheveux treſſez qui leur deſcendent ſur les épaules. Leurs ſouliers ſont de couleurs diverſes, & les plus éclatantes ſont toûjours les plus à la mode.

Mœurs des Perſans.

Les Perſans aiment la dépenſe, & ceux

ceux qui ont le moien d'en faire sont superbes dans leur Equipage, donnent dans le luxe avec excès, & se piquent d'avoir à à leur suite quantité de valets. Ils sont fort hautains, sales en paroles & injurieux. Ils sont dissimulez, flâteurs, vains & ambitieux. Ils aiment à recevoir des présens, & en font aussi volontiers. Ils aiment peu le jeu, & ce qu'ils gagnent ils le donnent aux pauvres. Pour les promenades ils s'en moquent, ne pouvant goûter le plaisir que nous prenons à marcher pour revenir sur nos pas d'un bout à l'autre d'une allée. Parmi eux la danse n'est point en usage, & l'on ne voit rien qui en aproche, excepté certaines postures que font les courtisanes qui sont apellées aux festins. Il n'est pourtant point de nation ni plus souple ni plus subtile; & ni nos jongleurs, ni nos charlatans, ni nos danseurs de corde, n'égalent point ceux des Persans. Il n'est point de Nation plus acoûtumée au tabac, ni qui s'en puisse moins passer. Ils disent que sans cela ils n'auroient nulle joie au monde, & dût-il abreger leurs vies, ils aiment mieux vivre moins que de s'en priver. Outre le tabac ils ont encore deux ou trois sortes de breuvages qui troublent le cerveau, & ils en usent, disent-ils, pour adoucir les amertumes de la vie, qui sans cela leur seroit souvent insuportable. Les

Février, 1672.

Février. 1672.

Les Perſans qui ſe marient le font au haſard, & ſur le raport de certaines femmes qui diſent aux parties ce qui leur plaît. Dès que le mariage eſt accordé, l'époux envoie à ſon épouſe de l'argent & des étoffes, & lui aſſigne un doüaire ſur ſon bien. Le jour des nôces les mêmes femmes qui ont accordé les parties, ménent l'épouſée au mari, qui la reçoit accompagné de ſes parens avec leſquels il ſe réjoüit, pendant que les femmes font le même dans une chambre à part. Voilà ce que j'ai pû recüeillir de plus particulier des Gaures & des Perſans : Il ne me reſte à dire que quelque choſe des Arméniens, ce que je ferai en peu de mots.

Leurs mariages.

Mœurs des Arméniens.

J'ai dit plus haut que les Arméniens ſont fort propres pour le négoce ; & c'eſt à cauſe qu'ils ſont fort ſobres, & qu'ils vivent d'économie. Quand ils vont en voiage ils portent toutes leurs proviſions, des utenſiles de ménage, & des matelats pour ſe coucher. Et ils ménagent ſi-bien ce qu'ils portent, qu'au retour des plus longs voiages ils en ont ſouvent de reſte. Ces peuples nez pour le négoce n'étoient dans leur ancienne patrie que de pauvres paſtres qui vivoient miſerablement des fruits que la Terre leur produiſoit ; & qui outre la peine qu'ils avoient à la cul-

tiver, n'en joüissoient que dans une crainte perpétuelle d'être maltraitez des Turcs & des Persans, qui faisoient des courses dans leur Province comme étant frontiere de ces deux Nations.*

Février 1671.

Le commerce des Arméniens s'étend si loin que la plûpart sçavent plusieurs langues, sur tout la Turque, la Persienne, l'Italienne, & la Françoise, qui leur sont presque aussi familieres que celle qui leur est naturelle; & outre cela ils en ont une qui n'est sçûë que des Ecclésiastiques. Les femmes neanmoins ne parlent guéres d'autre Langue que l'Arménienne, parce qu'elles n'ont aucun commerce avec les étrangers, & qu'elles ne sortent presque jamais.

Du mariage des Arméniens.

Pour leur mariage, il se fait toûjours par procureur, & il faut que les deux parties se fient au raport des parens qui s'accordent entr'eux comme il leur plaît. Ensuite on célébre les fiançailles, qui consistent au don d'une bague de la part du garçon à la fille, & dans la lecture de l'Evangile faite par un Prêtre en presence de quelques vieilles qui servent de témoins. La veille des nôces les deux parties s'envoient des presens; & le lendemain l'époux se rend de grand matin chez son épouse, d'où ils sortent quelque temps après parez de leurs plus beaux ha-

* Le Grand Cha Abas voiant que les Turcs se pouvoient servir utilement des Arméniens contre lui, ruïna presque tout leur païs, & fit de ses habitans des colonies qu'il envoia en plusieurs endroits de la Perse. Ceux-ci qui jusques-là n'avoient point reconnu leurs forces, se distinguérent bien-tôt des Persans par le génie tout particulier qu'ils ont pour le négoce. Le Roi en cette considération leur accorda de grands priviléges, entr'autres celui d'être gouvernez par un Juge de leur nation, afin d'ôter à ses sujets les occasions de les maltraiter. Ce Juge est nommé Kéonter: & le Roi qui s'est réservé le droit de le nommer appuie de son autorité ses décisions & ses ordonnances.

Février. 1672.

habits. Ils montent chacun ſur un cheval dont les harnois ſont ordinairement fort riches. Ils ſont l'un & l'autre couverts, l'époux d'une toile d'argent qui lui deſcend juſqu'à la ceinture; & l'épouſe d'un grand voile blanc qui la cache toute excepté les yeux. L'époux qui marche le premier tient en ſa main le bout d'une longue écharpe, & l'épouſe tient l'autre bout. Ils ſont accompagnez de leurs parens & de leurs amis, les uns à pied, les autres à cheval, & de joüeurs de pluſieurs ſortes d'inſtrumens qui les ſuivent juſques à l'Egliſe. Là ils vont au pied de l'Autel, où le Prêtre les fait aprocher en ſorte, qu'il ſe peut ſervir de leur tête comme d'un pupître, où il apuie le Rituel dans lequel il lit le formulaire du mariage. Après que l'époux & l'épouſe ont donné leur conſentement d'une maniere aſſez conforme à ce qui s'obſerve en Europe, on leur dit la Meſſe qu'ils entendent. Delà ils retournent chez la mariée, où l'on ſe réjoüit durant pluſieurs jours avec aſſez de magnificence.

De la maniere d'enterrer leurs morts.

Si-tôt qu'un Arménien eſt mort on le lave dans de l'eau benîte; on lui met enſuite une chemiſe qui n'a jamais ſervi: puis on l'envelope d'un grand drap depuis les pieds juſqu'à la tête. Après il eſt porté à l'Egliſe, où l'on allume des cierges

ges autour du corps qu'on laiſſe-là juſqu'au lendemain. Dès le point du jour on dit la Meſſe, après laquelle on porte le corps devant le Palais de l'Evêque qui y jette de l'eau benîte, en diſant tout haut un *De profundis* & quelques Oraiſons. Le ſignal donné pour l'enterrer, il eſt porté au Cimetiere, où quand on l'a mis dans la foſſe, l'Evêque dit en jettant ſur lui un peu de terre: *Tu es de terre, & tu vas retourner en terre, demeures-y juſques au jour du Seigneur.* Si-tôt que la foſſe eſt remplie on retourne chez le défunt, où ſes parens traitent ceux qui s'y rencontrent. Mais ſur tout les Prêtres & les pauvres y ſont fort bien reçûs, & plus on dépenſe en cette rencontre, moins on doute ordinairement du ſalut du défunt; c'eſt pourquoi il n'eſt point de pauvres qui n'engagent tout ce qu'ils ont pour faire ces repas funêbres. Un des plus célébres parmi eux ſe fait la veille de ſainte Croix dans le Cimetiere commun, où chaque famille va paſſer la nuit, ſur la tombe de leurs parens, pleurant d'abord & faiſant bonne chere enſuite. Et cette fête eſt ſi ſolemnelle, que les plus miſerables trouvent ce jour-là dequoi bien boire & bien manger.

Février. 1672.

En général les Arméniens ſont fort zelez pour leurs coûtumes; & leurs cé-

Février. 1672. rémonies se font avec assez de pompe extérieure & de dévotion aparente. Etant la veille de mon départ fort occupé dès le matin à me disposer pour partir, j'entendis du bruit dans la ruë, où étant allé pour m'informer de ce qui causoit l'empressement du peuple qui couroit, on me répondit que c'étoit le jour que les Arméniens célébroient la Fête de l'Epiphanie. Dans le dessein que j'avois de m'instruire de leurs mœurs & de leurs coûtumes, je courus comme les autres, & trouvai au bout de la ruë un Officier du Roi, qui postoit des Archers par tout où la Procession devoit passer. Cette cérémonie devoit être plus célébre que de coûtume, une des Sultanes qui étoit Georgienne aiant eu envie de s'y trouver. Les femmes Chrétiennes de qualité étoient dans des balcons ornez en dehors de fort beaux tapis ; & les femmes du commun étoient le long de la riviere, gardées par des archers afin que nul homme ne les approchât. Sur les neuf heures on vit paroître les Ecclesiastiques des dix Eglises de Zulfa. Tous leurs ornemens étoient riches, & la plûpart de brocard d'or. La chape du Patriarche étoit couverte de pierreries ; & chaque Prêtre portoit une Croix d'argent, au haut de laquelle il y avoit de grandes plaques de leton avec de peti-

tes

tes ſonnettes à qui on faiſoit imiter en les remuant le ſon des cimbales. Le Clergé étoit ſuivi des principaux de Zulfa & de Tcharbag, & chacun avoit un cierge allumé. Cette Proceſſion dura pluſieurs heures ; & ſur le Midi le Roi parut ſuivi de deux de ſes Miniſtres, & d'une foule de Courtiſans. Il demeura un demi quart-heure vis à vis d'un balcon paré d'un brocard d'or de Veniſe; & c'étoit celui de la Princeſſe. Au bout de ce temps il envoia une groſſe bourſe au Patriarche & ſe retira. Le reſte du jour il négea beaucoup, ce qui troubla la cérémonie ; mais cela n'empêcha pas que les Arméniens, maîtres & valets ne buſſent preſque toute la nuit. Février. 1672.

Delà j'allai chez le Sieur Bent qui eut la bonté de me dire qu'il avoit arrêté des chevaux & des chameaux pour porter nôtre bagage, & qu'il avoit pris ſoin lui-même de nous pourvoir de biſcuit, de chair fumée, d'oignons, de beurre cuit, de farine, de vin & de fruits ſecs. Après l'avoir remercié comme je devois, je pris congé de lui & allai ſonger à mon départ. Il faiſoit alors ſi grand froid que la glace avoit trois pieds d'épaiſſeur, ce qui ne s'étoit jamais vû, auſſi la miſere étoit fort grande, car comme le bois eſt rare en Perſe, les pauvres gens ſont à plaindre quand il fait froid.

CHA-

CHAPITRE XXXIII.

L'Auteur part d'Iſpahan pour Gomron. Il eſt volé par un Chamelier. Ses balots ouverts & pillez par des voleurs de grands chemins. Tombeau de la mere de Soliman. Autre Tombeau où l'on dit que ſont les os de Noé, de ſa femme, de ſes enfans, & des enfans de ſes enfans.

Février, 1672. LE dix-ſeptiéme de Février je pris congé de mon bienfaicteur Hadgi-Biram, qui dès les premiers mots de mon compliment m'interrompit pour me dire qu'il ne vouloit pas que je me cruſſe ſon redevable : *Je t'ai fait quelque bien*, dit-il, *mais qu'eſt-ce au prix du ſervice que tu m'as rendu ? J'avois deſſein de le reconnoître en te donnant la liberté, mais tu l'as mieux aimée d'une autre main que de la mienne, ou tu n'as pû te fier à ma bonne foi. Quoiqu'il en ſoit je te veux tenir ma promeſſe, voilà le prix de ta liberté ; ſi tu dois quelque choſe tu le peux rendre de ces ſept tomans.* Je m'attendois ſi peu à cette générosité que je ne ſçavois que répondre. Depuis l'avanture du bain où il avoit penſé périr, j'en avois reçû des douceurs dont j'étois paié au centuple : c'eſt pourquoi j'eus un peu de peine à revenir de ma ſurpriſe ; mais ſans

me

me donner le tems de répondre il m'embrassa, me souhaita un heureux voiage, & me dit plusieurs fois qu'il prioit Dieu qu'il lui plût de m'accompagner. Ainsi je quittai mon Patron qui assurément avoit l'ame grande, & d'autres belles qualitez qui ne sont guéres ordinaires aux Mahométans.

Février. 1672.

Ce jour-là nous fîmes huit lieuës, & marchâmes depuis Ispahan dans un païs sterile & sans arbres, excepté vers Mahiar où le terroir est un peu meilleur & où nous allâmes loger.

L'Auteur part d'Ispahan.

Le lendemain nous eûmes à combattre un froid extrême, & de plus la nége qui étoit haute de cinq ou six pieds. Outre ces incommoditez nous en eûmes d'autres qui n'étoient pas moindres; le chemin étoit rude, & si étroit, que nos montures s'abattoient souvent sous leurs charges, ce qui retarda beaucoup nôtre marche. Avec tout cela nous passâmes une montagne assez difficile, au pied de laquelle nous trouvâmes un village nommé Canischa où nous demeurâmes trois jours parce qu'il négea tout ce temps-là.

Le vingt-deuxiéme nous passâmes des montagnes longues & fâcheuses, aussi nous ne fîmes que six lieuës. Nous trouvâmes le soir au Carvansera où nous logeâmes, une forte grande Caravane qui

Février. 1672. alloit de Gomron en Perse, où elle espe-roit trouver le debit de quantité d'étoffes des Indes.

Le vingt-troisiéme nous marchâmes long-temps par une plaine, & sur le soir par des chemins rudes & glissans, où quelques-unes de nos montures étant tombées, il y eut des caisses brisées. C'étoit à moi en qualité de Cafil-Bachi ou Chef de bagage de les faire raccommoder, & pour cela j'allai chercher au prochain Village un charpentier qui me les remit en état. Ensuite je joignis les autres qui cependant s'étoient logez dans un fort beau Carvansera, mais où je n'eus guéres de satisfaction m'y étant d'abord aperçû qu'on m'avoit volé mon argent. Je ne puis exprimer la douleur que cet accident me causa, aiant fait fond sur ce que je venois de perdre pour le reste de mon voiage. Quand ma surprise fut un peu passée je m'informai du fait, & trouvai que le voleur étoit un de nos chameliers. Deux de ses freres m'en donnérent avis; & sur leur témoignage, je lui dis vigoureusement que je trouverois bien moien de lui faire rendre ce qu'il m'avoit pris: Que j'avois de fort bons témoins, & que s'il étoit sage il feroit sans bruit & sans éclat ce qu'il ne pouvoit éviter de faire par force. D'abord il parut interdit,

D'un vol que l'on fit à l'Auteur.

Février 167?.

dit, & comme il ne répondoit rien, j'apellai ſes freres pour achever de le convaincre ; mais au lieu de m'aider ceux-ci ſe liguérent contre moi, & niérent ce qu'ils m'avoient dit. Ce diſcours lui redonna cœur, & voiant que je n'avois point d'autres témoins que ſes freres, il fit le méchant, il s'emporta, & jura qu'il ſe vangeroit de l'affront que je lui faiſois. En effet, un quart d'heure après il revint avec quelques autres, & ils ſe jettérent tous ſur moi avec tant de furie que je ne pus éviter d'être bien battu. Dans le triſte état où ils me laiſſérent je m'imaginois que quelqu'un devoit prendre mon parti ; mais bien loin de cela chacun ne ſongea qu'à dormir pendant que je rêvois à la bizarrerie de mon ſort.

Le lendemain tout incommodé que j'étois il falut ſuivre la Caravane. Sur les dix heures nous rencontrâmes un Exprès qui alloit de Gomron à Iſpahan pour les intérêts de la Compagnie. Cet homme dit que le Directeur étoit parti pour Batavia, dequoi je fus fort affligé, tant parce qu'il étoit un de ceux que j'avois plus d'envie d'y voir, que parce qu'il ne partiroit de vaiſſeaux pour le même lieu de plus de quatre mois, & que je ſerois obligé d'eſſuier en les attendant les chaleurs de Gomron où elles ſont inſup-

Février. 1673. portables. Après six lieuës de marche parmi les néges & dans une plaine sterile, nous nous arrétâmes dans un Carvansera neuf & bien bâti.

Le jour suivant nous marchâmes jusqu'à Midi par de très-mauvais chemins ; & l'incommodité augmenta par la grande quantité de neige qui tomba le reste du jour. Quelques heures avant la nuit nous trouvâmes un Carvansera où nous n'eussions pas balancé à nous arrêter, quand il eût été mal en ordre.

Le vingt-sixiéme, le temps fut assez favorable, mais les chemins étant toûjours également rudes, nous ne fîmes que six lieuës comme le jour précédent. Au lieu d'un puits nous en trouvâmes là plusieurs ; & ce qu'il y a d'extraordinaire c'est qu'il s'y trouve dequoi boire & dequoi manger. Nous y prîmes à la ligne quelque trente ou quarante carpes qui n'étoient pas mauvaises, mais celles des étangs voisins dont nous voulûmes aussi goûter étoient encore meilleures.

Le vingt-septiéme nous eûmes d'abord à essuyer deux lieuës de très-méchant chemin dans des bouës continuelles. Après, nous passâmes une montagne très-rude d'elle-même, & qui l'étoit encore davantage par la rigueur de la saison. Par tout le chemin étoit si glissant, que

que nos bêtes tomboient ſans ceſſe : ainſi étant preſque toûjours occupez à les relever, nous ne pûmes faire que cinq lieuës. Gufti où nous nous arrêtâmes eſt un grand & bon village, mais le Carvanſera eſt vieux & mal en ordre. Toute la nuit il neiga ſi fort que nous ne pûmes marcher le lendemain, & nous ne penſions pas que perſonne dût être en chemin : Cependant ſur le Midi nous vîmes venir une Caravane qui penſoit loger où nous étions ; mais n'y aiant pas de place pour deux, il falut qu'elle paſſât outre toute fatiguée qu'elle étoit. Février. 1672.

Le vingt-huitiéme la neige ceſſa & nous partîmes de grand matin : Après avoir marché quelques heures une groſſe bande de voleurs vint fondre ſur la Caravane : Les nôtres ſurpris ou manquant de cœur me laiſſérent ſeul auprès des chameaux où ma preſence n'empêcha pas les voleurs de ſe ſaiſir de ce que nous avions de meilleur. Dans la viſite que ces galans firent il y en eut un qui en ouvrant une caiſſe y fourra bruſquement la main ; il la retira encore plus vîte qu'il ne l'y avoit miſe, & en me regardant d'un œil furieux, chien de Chrétien, dit-il, ne devois-tu pas m'avertir de ce qui étoit là-dedans : puis regardant ſa main toute graſſe des jambons qu'il avoit tou- *Des voleurs pillent la Caravane.*

Février. 1672. chez, il fit des postures si grotesques que je ne pus m'empêcher de rire. Mon brutal qui s'en aperçût voulut sauter sur moi, mais je le reçus de si bonne grace qu'il ne s'y frota pas long-temps. Les autres indignez de mon audace vinrent tous furieux à son secours & se servirent de leur avantage. Quand ils me crûrent mort, ils empaquetérent ce qu'ils avoient pris & s'en allérent. Nos gens qui du Bois où ils étoient les virent se retirer me rejoignirent, & m'aiant remis sur mon cheval, nous gagnâmes le mieux que nous pûmes un fort beau Carvansera.

Le dernier jour du mois nous marchâmes dans une campagne sterile, & allâmes coucher à un village nommé Mestzid. Le Carvansera où nous logeâmes étoit beau, spacieux & commode. Proche de ce lieu est le Tombeau de la mere de Cha-Soliman: Il est de fort beau marbre blanc & n'excede pas la hauteur d'un homme de moienne taille. Les femmes y vont en pelerinage; & quelque mauvais temps qu'il fasse, il y a toûjours des zelées qui y vont faire leurs dévotions. Nous trouvâmes dans ce village quantité de bons fruits, entr'autres des dates, des grenades, & d'autres rafraîchissemens qui ne furent pas épargnez pendant

Tombeau de la mere de Soliman.

les

les trois jours que le mauvais temps nous obligea d'y séjourner. Février 1672.

Le quatriéme du mois suivant après cinq lieuës de mauvais chemin nous nous arrêtâmes à Siwa. De ce Village où il n'y a rien de remarquable, nous allâmes le lendemain à un autre nommé Mardasch. Nous y demeurâmes deux jours, pendant lesquels je liai partie avec un ami pour aller voir à deux lieuës delà un Tombeau fort renommé. On monte à la porte de la Mosquée par six grandes marches de marbre. Du vestibule qui en est aussi on entre dans la Nef, dont la voute qui est de carreaux vernissez de toutes couleurs, est soutenuë de dix gros pilliers hauts à proportion. Je pensois que le Tombeau fût comme ailleurs au bout de la Nef, mais il étoit dans une cave dont les gardes défendoient l'entrée. Cette défence me fut suspecte, & ne voiant point la raison pourquoi on dût cacher ce que la vûë ne pouvoit gâter, je ne fis nul fond sur ce qu'on nous dit. Voici à peu près ce que c'étoit : *Ces lampes*, nous dit un Persan, *que vous voiez-là suspenduës, brûlent jour & nuit sur le lieu où sont gardées de saintes Reliques qu'on ne peut assez révérer. Ce sont les corps de Noë, de sa femme, de ses trois fils Sem, Cham, & Japhet; & des cinq fils de Sem, qui sont*

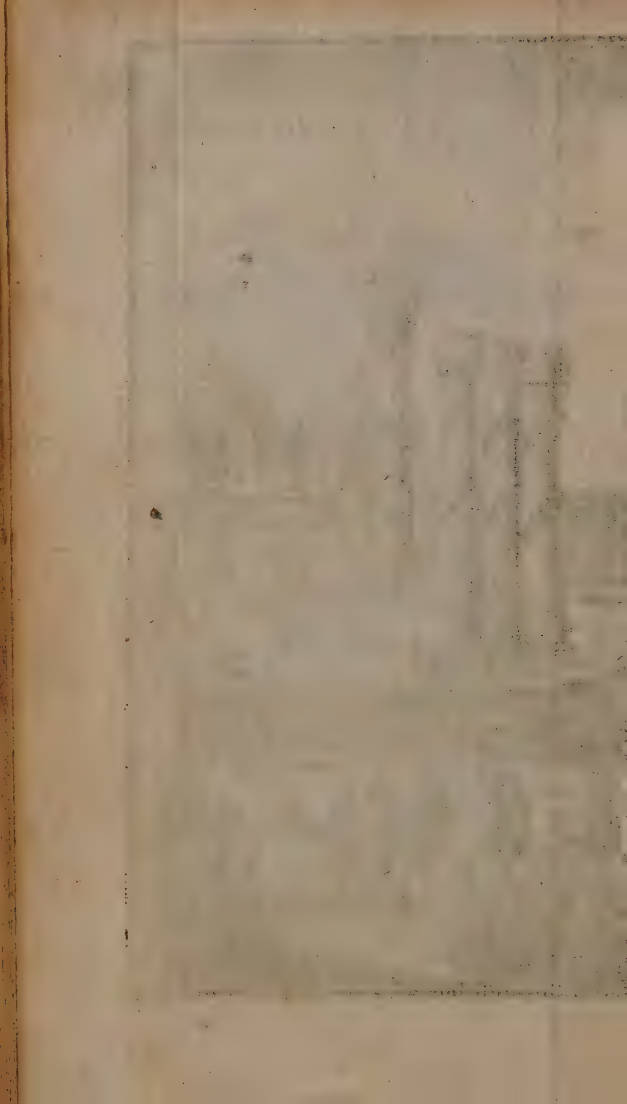
Mars. 1672.

Tombeau que l'on dit être celui de Noë, de sa femme, & de ses enfans.

Mars, 1672. *ſont Aſſur, Arphaxad, Lud, Aram & Elam : Il n'eſt rien de plus vénérable ; & ſi perſonne n'entre où ils ſont, c'eſt que nul mortel n'eſt digne de les aprocher. Ces dix corps ſont-là tous entiers, excepté quelques os d'Elam le fondateur de Perſépolis nommée autrefois de ſon nom, & quelques-uns auſſi de Noë, que l'on montre dans un plat d'or aux pelerins qui les veulent voir.* Après cette bonne inſtruction dont nous feignîmes d'être ſatisfaits, nous remerciâmes le Perſan & ſortîmes de la Moſquée.

Tchéelminar ou Château de Perſépolis. Delà nous allâmes ſur une montagne, ſur la pointe de laquelle nous vîmes des colonnes qui forment une eſpece de quarré. Nous donnâmes enſuite juſqu'à Tchéelminar ou Tzilminar, c'eſt-à-dire quarante colonnes, nombre aujourd'hui fort diminué tant par les injures du temps, que par le peu de ſoin que les Perſans ont d'entretenir les plus beaux édifices. Bien loin d'aimer les antiquitez, ils les négligent de telle ſorte qu'un fils n'achevera jamais un bâtiment quelque beau qu'il ſoit, que ſon pere aura commencé. Ces colonnes dont dix-huit ſont encore debout ont quelque trente-huit pieds de haut. Quelques-uns diſent que ce ſont les reſtes du Palais de Darius, & que Cyrus a contribué aux frais d'un ſi ſuper-


Le Tombeau Royal de PERSEPOLIS



superbe ouvrage : d'autres soûtiennent que ce fut Cha-Janischa qui le fît bâtir. Quoi qu'il en soit ces restes sont beaux & ont quelque chose de singulier. On y voit encore deux escaliers dont chaque marche qui est de marbre a trente pieds de longueur, & la plûpart d'une seule pierre. Quand on en a monté trente-deux, on voit un espace quarré dont le pavé est aussi de marbre. Il est entouré de troncs de lions, de grifons, de chevaux, d'élefans, & de quelques autres animaux que la vieillesse nous empêcha de reconnoître. De cet espace on passe en un autre plus grand que le premier, & de quelque quatre-vingt-dix pas. On y peut entrer par huit portes de trois à quatre pas de large, à côté desquelles il y a quantité de statuës dont la beauté n'est pas encore toute effacée. On voit en quantité d'endroits de grands quartiers de marbre, des pieces de colonnes & de frises entassées les unes sur les autres; & dans un reste de muraille où est enchassée une pierre qui réflechit les objets comme une glace de miroir, il y a quelques caracteres qui aprochent fort de la figure des lettres Arabes; mais il faut bien qu'elles ne soient pas de cette Langue, nul jusques à present ne les aiant pu déchifrer. Il y a des pieces de statuës
qui

Mars. 1672.

Mars. 1672. qui ſont de Cavaliers armez les uns d'un arc & d'un carquois ; les autres de lances, de rondaches, de ſabres & de maſſuës. Leurs habits étoient tout differens de ceux qui ſe portent aujourd'hui ; & leur coëffure n'a nul raport à la Seſſe ou Toque des Perſans.

Au-deſſus de la grande porte ſe voit une ſtatuë à laquelle il pend ſur les épaules de longues treſſes de cheveux. Une longue robe à grands plis lui deſcend juſques aux pieds. Elle a une robe flotante & le bandeau royal ſur le front. Ce Roi tient un Sceptre de la main droite, & de la gauche une groſſe boule. Les voiſins de Tchéelminar nous dirent que cette ſtatuë étoit de Salomon ; mais aparemment ils ſe trompoient, & je la croirois plûtôt d'Alexandre qui s'attribuoit le titre de Conquérant de l'Univers. A côté de cette ſtatuë il y en a d'autres ſans ornement, & dont les robes ne ſont ni ſi amples ni ſi longues. Les unes ſont armées de lances : Quelques-unes ménent par la bride ou des chevaux ou des mules ; & d'autres ont des vaches & des moutons qui ſemblent tous prêts à être offerts en ſacrifice.

Après avoir tâché vainement de trouver ce que ſignifioient pluſieurs autres ſtatuës qui ſont pêle-mêle dans cet eſpace,

ce, je paſſai dans une autre, où je vis celle d'un Roi qui d'une niche où il étoit ſembloit adorer le Soleil, le Feu, & un Lézard repreſentez dans une muraille voiſine, où il y avoit auſſi des jeux, des batailles, & pluſieurs ſortes d'animaux. Il paroît ſur toutes les ſtatuës des reſtes de dorure, & par tout des marques que ce Palais étoit un des beaux de l'antiquité. Mais ſi ces précieuſes reliques ne ſuffiſent pas pour le prouver, il ne faut que lire l'hiſtoire. Après nous avoir dit ce qu'il étoit du temps d'Alexandre, elle nous aprend que ſa chute eſt l'effet des excès & des débauches de ce Prince; voici à peu près comme elle en parle.

Mars 1672.

Quinte Curse, l. 5. §. 7.

» Etant de retour à Perſépolis trente
» jours après qu'il l'eut conquiſe il paſ-
» ſoit les jours entiers en feſtins, & y
» apelloit des Courtiſanes qui n'avoient
» pris que trop de licence dans l'armée.
» Entr'autres il y en avoit une nommée
» Thaïs la plus fameuſe de toutes, qui
» dans la chaleur de la bonne chere lui
» dit qu'il n'auroit jamais une ſi belle
» occaſion d'obliger les Grecs que de
» mettre le feu au Palais du Roi de Per-
» ſe, & que ceux dont les Barbares a-
» voient brûlé les villes attendoient de
» lui cette juſtice. Cet avis d'une Cour-
» tiſane que les vapeurs du vin trou-

„ bloient

Mars. 1672. » bloient fut aplaudi de tous les conviez, & le Roi n'en agréa pas seulement la proposition, mais il fut ardent à l'executer : ç'a dit-il, vangeons-nous & brûlons Persépolis. Ils se levérent tous de table, & étant yvres ils brûlérent une ville qu'ils avoient épargnée aiant les armes à la main. Le Roi fut le premier qui lança dans le Palais un flambeau ardent, & après lui les conviez, puis les Officiers, & enfin les Courtisanes. Ce Palais étoit presque tout bâti de cédre, où le feu s'étant pris d'abord, il s'épandit de tous côtez. L'armée qui n'étoit pas loin delà l'aiant aperçu, & croiant qu'il s'y fût mis par hazard, accourut au secours ; mais comme ils furent près du Palais, & qu'ils virent que le Roi lui-même allumoit le feu, ils quittérent l'eau qu'ils aportoient, & y jettérent aussi du bois, & d'autres matieres propres à l'entretenir : Tel fut le destin de cette ville, l'œil de l'Orient & le siége de son Empire, où alloient autrefois tant de nations emprunter des loix pour se policer ; qui avoit été l'unique terreur de la Grece ; & qui aiant équipé une Flote de mille voiles, & assemblé ces armées prodigieuses dont l'Europe fut inondée, avoit

» cou-

„ couvert la Mer de vaiſſeaux, percé les „ montagnes, & les avoit renduës naviga„ bles. C'eſt une choſe digne de compaſ„ ſion que depuis tant de ſiécles, cette „ miſérable ville n'ait pû ſe relever de ſa „ chûte. Les Rois de Macédoine ont te„ nu d'autres villes que tiennent aujour„ d'hui les Parthes, mais de celle-ci on „ n'en trouveroit aucun veſtige, ſi l'A„ raxe ne nous en donnoit l'adreſſe; car il „ ne paſſoit pas loin des murs, & ceux du „ païs diſent qu'il n'en étoit éloigné que „ de vingt ſtades; ce qu'ils croient plû„ tôt par conjecture qu'autrement. Mars. 1672.

A deux lieuës de Tchéelminar on voit encore des troncs de ſtatuës couchées par terre; entre autres celle d'un Heros de Perſe nommé Ruſtan. Elle étoit armée d'une maſſuë & beaucoup plus grande que nature. Comme j'admirois cette lourde maſſe, on me dit que Ruſtan étoit un des plus vaillans hommes qui eût jamais été, qu'il s'étoit ſignalé par quantité de belles actions, & que ſa memoire étoit réverée dans toute la Perſe.

CHAPITRE XXXIV.

Suite de la même route jusques à Schiras dont l'Auteur fait la Description. Il part de cette ville avec des Marchands qui sont insultez par des voleurs sur lesquels ils ont l'avantage.

Mars. 1672. LE huitiéme de Mars nous marchâmes par des plaines séches & desertes, & allâmes coucher à Alikom : C'est un bon village où rien ne manque des choses necessaires ; & comme il n'y a pas fort loin delà à Schiras, le lendemain nous y arrivâmes de bonne heure : Dès que nous y fûmes je fis porter au magasin de la Compagnie les marchandises dont j'étois chargé & m'en fis donner un reçu. J'apris ensuite en me promenant dans la ville qu'il y avoit un Carme qui n'attendoit qu'une occasion comme la nôtre pour aller à Gomron ; je fus bien aise de cette nouvelle, & pour m'en assurer de bonne heure j'allai à son Convent, où l'on me fit parler à deux freres, dont l'un nommé Fellisello étoit Napolitain ; l'autre Polonois & de Varsovie apellé Jadislau. Ces bons Religieux me reçurent parfaitement bien, & m'offrirent de si bonne grace une des chambres

bres de leur Convent, que je ne pus la refuser. MDC. 1671

Comme je ne songeois qu'à me reposer, mes généreux hôtes aiant soin de me fournir de tout, on me vint dire que nos chameliers ne vouloient pas aller plus loin, & qu'ils avoient de bonnes raisons pour ne pas aller jusqu'à Gomron. J'eus peine à croire ce qu'on me disoit parce que ces gens étoient payez de la moitié de leur voiture, & il s'en falloit encore beaucoup que nous ne fussions à moitié chemin de Gomron. J'allai donc les trouver & tâchai de leur persuader à tenir leur marché; mais je leur parlai inutilement & je vis bien qu'ils apréhendoient que je ne les fisse punir du vol qu'ils m'avoient fait. Si nous avions été dans un de ces lieux où les Francs ont des Consuls j'aurois d'abord obtenu justice, mais faute de cela il me fallut chercher d'autres voituriers que j'aurois eu peine à trouver sans le secours de mes Bienfaicteurs.

Quelques jours après en me promenant hors de la ville je vis dans la riviere ces canailles qui se baignoient, entr'autres celui qui m'avoit volé. A cette vûë mon sang s'émut, & le souvenir de tout le mal qu'il m'avoit fait après m'avoir volé mon argent m'échauffa tellement la bile,

Mars. 1672.

bile, que je résolus de le châtier de son insolence. Comme il ne se défioit de rien, je le reçus au sortir de l'eau à grands coups d'une grosse canne que je portois exprès, & lui en donnai sans distinction sur la tête & sur le visage, ces sortes de gens ne méritant pas qu'on les traite plus humainement qu'ils traitent ceux sur lesquels ils ont l'avantage. Ces misérables ont si peu de cœur qu'aucun de ceux qui étoient dans l'eau n'osa en sortir pour le défendre : ainsi il porta seul la peine d'un crime dont il n'étoit pas le seul coupable. Après l'avoir roüé de coups & mis ses habits en pieces, je leur dis à tous qu'ils n'étoient pas quites, & que j'allois me plaindre au Kan qui assûrément me feroit justice du vol qu'ils m'avoient fait. Apparemment ces menaces les épouvantérent, & je croi que dès l'heure même ils partirent pour s'en retourner, du moins je n'en ai jamais oüi parler.

Description de la ville de Schiras.

Aiant encore dix ou douze jours à demeurer dans cette ville, je les employai à considérer ce qu'il y a de plus remarquable, & à visiter ses beaux jardins. Elle est située au soixante & dix-huitiéme degré quinze minutes de longitude, & au vingt-neuviéme degré trente-six minutes de latitude. Elle est dans une plaine de quatre à cinq lieuës d'étenduë & environ-


La VILLE de SIERAS en Perse

ronnée de hautes montagnes où il ne croit rien. Il y reste si peu de murailles qu'on peut dire qu'elle n'en a point. Ses maisons ne sont que de terre, & ses ruës sont sales, étroites, inégales. Il y a plusieurs Mosquées, mais la plûpart mal entretenuës, parce que les Persans aiment mieux faire un bâtiment neuf que d'en relever un vieux. Vers le milieu de la ville il y a un puits, où si l'on en croit les habitans, l'eau monte pendant quinze années jusques au haut, & pendant quinze autres descend jusqu'au fond. Ce qu'il y a de mieux bâti sont trois bazars au milieu desquels il y a un fort beau canal. On y voit aussi une Mosquée où est le sépulchre d'un excellent Poëte nommé Sadi : elle a été fort belle, mais faute de réparation elle tombe en ruïne. Un peu à côté de cette Mosquée on descend dans un puits fort large où il y a de fort beau poisson : on le peut voir sans le toucher de peur d'irriter le fameux Sadi auquel il est consacré. Un des plus beaux jardins de la ville est celui où il y a un grand étang où l'eau descend d'un roc voisin. Il y a sur le roc une maison qui mériteroit qu'on l'entretint mieux qu'on ne fait, mais comme j'ai dit ce n'est pas l'humeur des Persans. Mars. 1672.

Du côté du Nord-Est il y a une longue ruë

Mars. 1671. ruë où se voit une Mosquée de belle aparence & fort réguliere. On trouve avant que d'y entrer une grande place au milieu de laquelle est un bassin toûjours plein d'eau. Depuis la Mosquée jusqu'à la montagne d'où l'eau coule dans ce bassin, il y a une muraille qui sert de clôture à de beaux jardins. Cette muraille est percée de plusieurs portes bordées de ciprez ; & au-dessus il y a des chambres d'où l'on voit les jardins.

Du côté du Nord-Oüest on entre en sortant de la ville dans une grande allée qui aboutit à un jardin qui apartient au Roi. La premiere allée qui se presente est toute plantée de beaux ciprez : il y en a aussi de rosiers & de jasmins qui conduisent agréablement à un étang mieux entretenu que le reste. Depuis ce jardin durant deux lieuës on ne trouve plus que des vignes qu'arrose une riviere formée de plusieurs petites sources qui sortent des montagnes voisines. C'est de ce vignoble & des côtaux d'alentour que sort le meilleur vin de Perse ; & il n'y a point aussi de lieu où il se fasse tant de confitures séches & liquides ; car on en fait de toutes les sortes, & tant d'essences qu'il y a trois verreries dans la ville qui ne font autre chose que des vases & des bouteilles pour les mettre. C'est-là que les

les Indiens qui ne mangent rien de ce qui a vie font provision de poires, de pommes, de prunes, de cerises & de concombres, dont ceux du païs font de ces aimables compôtes qui ne se trouvent point ailleurs. A une demi-lieuë de la ville on trouve du même côté sur la pante d'une montagne un petit hermitage d'où l'on découvre le plus beau païs de toute la Perse. Il est habité par un Dervis qui l'a choisi comme un lieu fait pour le plaisir. On voit encore assez près delà sur le haut d'une montagne les ruïnes d'une Forteresse qui défendoit le grand chemin par où passent les caravanes.

Mars 1672.

A un quart de lieuë de la ville du côté du Couchant on trouve un petit cimetiére entouré de murailles où les plus zelez vont souvent faire leurs prieres près du tombeau d'un Philosophe de la Nation. On voit un peu au-delà un beau jardin dont les ciprez qui y sont en quantité sont d'une grosseur & d'une hauteur extraordinaire. Et tant dans la ville qu'aux environs on ne voit par tout que beaux jardins & lieux de délices, où les habitans de Schiras semblent n'avoir rien épargné.

Quinze jours après mon arrivée dans cette ville, il se trouva une Compagnie de Marchands, ausquels je me joignis

Départ de Schiras.

Mars. 1672. après avoir pris congé de mes Bienfaiсteurs, chez qui logent la plûpart des Francs encore qu'il y ait dans la ville plusieurs bons Carvanseras. Après six ou sept heures de marche dans une plaine dont la plûpart étoit infertile, nous trouvâmes un Carvansera où nous nous arrêtâmes. A vingt ou trente pas delà il y avoit un étang, où des Arméniens de la Compagnie jettérent leur filet & prirent de fort beau poisson. Le lendemain le temps fut si rude que nous n'osâmes nous mettre en chemin. Pendant que les autres se divertissoient je me retirai à l'écart outré de douleur & de chagrin de me voir sans argent, & hors d'espérance d'en trouver qu'au bout d'une route ennuyeuse, où sans cela je me préparois à beaucoup souffrir. Encore disois-je quelquefois, si le Pere Fellisello qui avoit affaire à Gomron eût pris cette commodité, j'aurois quelque ressource & pourrois fonder sur sa bonté, mais de tous ceux que je vois ici il n'y en a pas un de qui je puisse rien espérer. De ces pensées je passois au tort que les voituriers m'avoient fait, & ne m'occupai tout le jour qu'aux tristes réfléxions que peut avoir un homme dénué comme je l'étois. Lorsque j'y étois le plus enfoncé je vis entrer ce que je souhaitois le plus ;
C'e-

c'étoit le bon Pere Fellisello accompagné d'un François qui m'avoit fait du bien à Schiras, & témoigné qu'il étoit sensible à ma peine. Dès que je les vis mon chagrin cessa, & je ne doutai plus que mon voiage ne fut heureux. En effet à peine étoient-ils entrez qu'ils me dirent fort obligeamment que je pouvois disposer de ce qu'ils avoient, & que si je voulois accepter leur table, leurs provisions ne me seroient pas épargnées. J'étois si peu en état de rien refuser que je répondis que j'étois ravi de leur avoir cette obligation, que le Ciel peut-être me feroit la grace de reconnoître quelque jour. Sans compliment dit le François commençons par voir si le vin de Schiras est bon, & en même-temps ses trois valets en aportérent trois bouteilles que nous vuidâmes en attendant l'heure du souper. Après avoir bû de la sorte, je ne sentis plus ces pensées noires qui m'occupoient une heure ou deux auparavant, tout mon chagrin étoit dissipé, & voiant que le Ciel prenoit tant de part à ma conduite je résolus de lui en laisser tout le soin. Ainsi je passai le reste du jour plus agréablement que je ne l'avois commencé; & après avoir bien soupé j'allai dormir sans inquiétude.

Mars 1672.

Le lendemain nous marchâmes par un

Mars. 1672. païs pierreux, & arrivâmes ſur le ſoir à un village nommé Dobba. Les maiſons de ce lieu ſe reſſentent de la ſtérilité du païs, n'étant que de méchantes hutes faites de roſeaux & de branches d'arbres revêtuës d'un peu de terre. Les habitans ſont pauvres, & le Carvanſera mal propre & incommode. Nous ne fîmes ce jour-là que cinq lieuës.

Le jour ſuivant nous marchâmes entre des montagnes toutes revêtuës de palmiers dont les dates ſont excellentes. Nous allâmes loger dans un fort beau Carvanſera.

Le cinquiéme nous trouvâmes un païs très-rude, auſſi nous ne fîmes que cinq lieuës. De temps en temps nous voions courir des boucs ſauvages après leſquels nos gens perdirent quelques pas, & qu'ils trouvérent plus agiles qu'ils ne s'imaginoient. Chacun ſe pouvût chemin faiſant de quelques broſſailles, les nuits étant encore fort froides.

Le ſixiéme après avoir marché huit heures par une vallée fort ſéche nous nous arrêtâmes à Skarim. C'eſt un gros bourg où il y a pluſieurs ouvriers en coton, qui ſe debite deux fois la ſemaine aux païſans des environs qui le vont acheter. Nous y demeurâmes trois jours, moins pour la commodité du lieu que pour prendre un peu de repos. Le

Le dixiéme nous eûmes beau temps, & marchâmes jusques au soir dans un païs doux & uni. Il étoit planté de très-beaux palmiers ; & ce n'étoit par tout que jardins accompagnez de belles maisons. Sur le midi nous rencontrâmes une Caravane qui venoit de Gomron & qui alloit à Chamaqui. J'y vis un Persan que je reconnus pour avoir été mon voisin pendant que j'étois à Hadgi-Biram ; ce qui me servit de prétexte pour le prier de se charger d'une de mes lettres pour lui. Un peu après les avoir quittez nous passâmes entre deux montagnes, à l'entrée desquelles nous nous arrétâmes dans un Carvansera aussi commode qu'il étoit beau. Nous ne fîmes ce jour-là que six lieuës, & ne laissâmes pas de nous retirer de bonne heure, pour être plus propres à supporter la fatigue du chemin que nous devions faire le lendemain.

Mars 1672.

Pendant la douceur du premier sommeil nous entendîmes un bruit sourd qui nous éveilla presque tous. Nous voulûmes voir ce que c'étoit, & trouvâmes trente visages qui n'étoient pas des nôtres. Nous les prîmes pour ce qu'ils étoient, mais nous ne pensions pas qu'ils eussent un si mauvais dessein ; c'est pourquoi nous nous contentâmes de préparer nos armes pour nous en servir en cas de

 besoin.

Mars. 1672.

Nos voiageurs sont attaquez par des voleurs.

besoin. Sur la Minuit ils se jetterent sur ceux qui étoient les plus proches d'eux, & en tuérent cinq avant que nous fussions en état de les repousser. La vûë de nos gens étendus sur les carreaux nous anima de sorte que nous résistâmes en Lions. La furie des voleurs fut longtemps à se ralentir ; mais enfin voiant que nos coups étoient plus pesans que les leurs & que nous ne reculions point, ils voulurent capituler. Nous profitâmes de leur peu de cœur, & bien loin de les écouter nous les poussâmes si vivement qu'ils furent contrains de se sauver dans la chambre voisine, où ils s'enfermérent le mieux qu'ils pûrent. Aussi-tôt qu'ils y furent nous poussâmes contre la porte quantité de cailloux pour les empêcher de l'ouvrir sans nôtre permission. Il y avoit à cette porte quelques petites fentes par où nous en tuâmes & en blessâmes quelques-uns à coups de fusil. Ils reconnurent alors qu'ils avoient mal fait de s'enfermer, & ne voiant point de moien de réparer leur faute, ils nous demandérent quartier. Nous répondîmes que s'ils se rendoient à discretion on y aviseroit, mais que sans cela ils ne devoient rien esperer. Ces misérables y consentirent ; on les laissa sortir un à un, & à mesure qu'ils sortoient on leur lia

les

ſes mains; puis quand on eut chargé, on les fit marcher deux à deux juſqu'a un endroit qui pourroit paſſer pour une forêt de palmiers. Là on réſolut de s'en défaire, & l'on s'y prît d'une maniere qui me fit horreur, les cruelles executions des hommes les plus criminels n'aiant jamais été de mon goût. Encore que ces voleurs n'euſſent nul deſſein de nous épargner, il me ſemble qu'il ſuffiſoit de leur ôter la vie, ſans leur couper les mains, le nez, les oreilles & ce que la pudeur défend de nommer. On répondit à ces raiſons que d'en uſer ainſi à l'égard de gens ſi coupables ce n'étoit point une cruauté, & qu'il les falloit mettre en état d'effraier les autres voleurs, qui ſans cela ſe rendroient encore plus terribles aux voiageurs qu'ils ne l'étoient. Après les avoir ainſi mutilez on les pendit la tête en bas à vingt-ſept arbres, chacun aiant autour du cou tout ce qu'on lui avoit coupé. Depuis ces palmiers le chemin fut rude, & nous ne trouvâmes juſques au gîte que des montagnes très-fâcheuſes, tant à la montée qu'à la deſcente. La grande quantité de perdrix qui ſe trouvent dans ces montagnes pouſſérent le Pere Felliſello qui étoit habile chaſſeur à prendre ſon fuſil; en moins d'une heure il en tua ſix que nous aprêtâmes à nôtre mode, &

Mars. 1672. qui s'accordérent admirablement avec le bon vin de Schiras.

CHAPITRE XXXV.

Suite de la même route jusqu'à Gomron. Description de la ville de Lar.

LE douziéme, deux heures après que nous fûmes à cheval nous marchâmes par des montagnes si rudes, si escarpées, & dont le chemin est si étroit qu'il fallut mettre pied à terre. Sur tout les descentes en sont dangereuses, & l'on n'a à droite que des précipices qui font frémir. Nous prîmes pour les éviter une si grande précaution, & marchâmes si lentement que nous ne fîmes que cinq lieuës.

Le treiziéme il étoit grand jour quand nous commençâmes à marcher, aussi nous ne fîmes que trois lieuës, au bout desquelles nous trouvâmes un fort beau Carvansera dans un agréable bocage. D'abord que nous y fûmes le bon Pere Fellisello ennemi mortel du chagrin acheta un agneau & ce qu'il put trouver de meilleur pour un repas extraordinaire: & de peur que nous ne fussions scandalisez de sa conduite, & de la bonne

chere qu'il faisoit pendant le Carême, il nous dît que sa Régle bien loin de l'obliger à faire distinction de viandes, ordonnoit aux voiageurs de s'accommoder de ce qu'ils trouvoient : A quoi il ajoûta que c'étoit le jour de sa naissance ; où il avoit accoûtumé de se réjoüir avec ses amis, & qu'il n'y avoit ni lieu ni saison qui pût l'induire à négliger une si loüable coûtume. En disant cela il prît un verre & nous invita à l'imiter, afin de commencer la Fête qui dura presque toute la nuit.

Mars 1672.

Le quatorziéme nous marchâmes dans une plaine où l'on trouve plusieurs cîternes. Quelques-uns des nôtres ne pouvoient croire qu'il y eût du poisson, mais leurs propres yeux le leur persuadérent, car y aiant jetté la ligne, ils en tirérent de fort belles carpes qui furent excellentes. La traite ne fut ce jour-là que de cinq lieuës.

Le lendemain elle ne fut que de quatre. Après avoir marché partie dans la plaine & partie entre les montagnes nous trouvâmes sur le midi une petite ville nommée Bihri où nous demeurâmes deux jours.

Le dix-huitiéme nous commençâmes la journée par monter une montagne haute & rude. Comme les perdrix y sont

Mars. 1672.

communes, la fauconnerie y eſt en uſage, & nous y vîmes quelques Gentilshommes qui avoient l'oiſeau ſur le point. Nous y trouvâmes auſſi un vieillard qui vivoit en ſolitaire depuis pluſieurs années. Il étoit tenu pour un Saint, & l'on voioit bien à ſes manieres qu'il prétendoit l'être. Pour moi j'avouë que ſi la ſainteté conſiſte à être ſale, mal propre & hideux, c'étoit un Saint du premier ordre, car il avoit une barbe & des cheveux où depuis vingt-cinq ou trente ans il n'avoit paſſé ni raſoir ni peigne. J'avois envie de l'entretenir, mais je lui trouvai ſi peu de raiſon que j'en fus bientôt las. Il eut pourtant l'eſprit de me demander du tabac, & l'honnêteté de m'en remercier. Nous fîmes ce jour-là ſix lieuës, & allâmes loger dans un Carvanſera accompagné d'une cîterne dont l'eau eſt fort bonne.

Le dix-neuviéme nous marchâmes dans une miſerable vallée bordée de palmiers, & où il y a quelques hutes dont les habitans ſont fort pauvres. Ils paroiſſent neanmoins contens & ſemblent être fort peu en peine ſi le monde s'étend au delà du païs qu'ils habitent. Ils ont des troupeaux qui leur fourniſſent groſſierement le vivre & le vétir, & ménent une vie fort ſauvage. Nous eûmes ce jour-là un

un chemin fâcheux, & ne laissâmes pas d'arriver à Lar, où nous logeâmes tous dans la maison des Hollandois, les Carvanseras de cette Ville n'étant ni propres ni commodes. Mars, 1672.

Lar est la Capitale de la Province du même nom. Elle est entourée de montagnes, & d'une grandeur fort médiocre. Ses murailles étoient autrefois de brique cuite au Soleil, mais à present ce ne sont plus que de méchans restes qui ne peuvent servir de rien. Celles de la maison du Gouverneur sont mieux entretenuës: & c'est proche de cette maison qu'il y a deux grands Bazars très-bien voutez & de pierres dure. On n'y boit que de l'eau de pluie qui ne tombant que rarement ne peut être que très-mauvaise. On la conserve dans des cîternes qui ne s'ouvrent que par ordre du Gouverneur, & toute méchante qu'elle est il ne s'en perd pas une goute. Elle est si gâtée & si corrompuë qu'elle engendre entre chair & cuir des vers de deux aunes de longs, & il n'y a guéres d'habitans qui n'en aient aux pieds & aux jambes, où ils s'engendrent plus communément qu'ailleurs. *Descri-ption de la ville de Lar.*

Les habitans de Lar travaillent proprement en soie & font des ouvrages fort estimez. Le jour la chaleur y est extrême, & les nuits y sont fraîches au-

Mars. 1672. tant qu'en aucun autre endroit. Dans la Ville & aux environs il y a grand nombre de palmiers; & dans les jardins & sur les montagnes quantité d'orangers. La forteresse est assise sur un rocher dont l'accès est fort difficile. Entre les bastions qui l'environnent il y a trois ou quatre tours où sont logez les soldats de la Garnison; & l'on voit rangées sur le rempart de grosses pieces de canon que Cha-Abas fit venir d'Ormus après qu'il s'en fut rendu maître avec le secours des Anglois. A quelque cent pas de la Forteresse le Roi fait recüeillir une certaine huile nommée en Persan Mumaï Kobas dont les effets sont merveilleux contre toute sorte de poison. Elle ne coule qu'au mois de Juin & en très-petite quantité, c'est pourquoi elle n'est distribuée que par ordre du Roi.

Le vingt-deuxiéme nous partîmes de Lar & marchâmes par des montagnes rudes & steriles. Nous y tuâmes deux sangliers qui ne nous servirent de rien, à cause de l'aversion que les Persans de la Compagnie en avoient : Les Aigles en firent leur profit & en moins d'une demi-heure ils les mangérent jusqu'aux os.

Le lendemain nous marchâmes long-temps avant le jour par des chemins fâcheux, après lesquels nous arrivâmes à un

un village nommé Farate. Un peu au-delà de ce Village nous fûmes attaquez par des voleurs qui ne trouvérent pas avec nous ce qu'ils s'étoient imaginé. Nous les repoussâmes si vivement qu'ils prirent la fuite bien-tôt après. Il y demeura sept de leurs gens & deux des nôtres. Nous enterrâmes ces derniers, mîmes nos blessez sur des ânes, & allâmes coucher à un village nommé Sarap. Mars 1672.

Le vingt-quatriéme nous marchâmes environ sept heures dans de très-mauvais chemins; nous en trouvâmes le reste du jour de moins rudes, c'est pourquoi nous fîmes sept lieuës, au bout desquelles nous logeâmes dans un assez beau Carvansera. A peine y étions nous entrez que nous y fûmes investis par cinquante ou soixante femmes, qui sous prétexte de vendre leur lait, nous firent des contes qui nous fatiguérent. Ces babillardes étoient si curieuses & si en train de caqueter, qu'il falut lâcher nos chiens sur elles pour les faire déloger.

Le vingt-cinquiéme nous marchâmes entre des montagnes par des chemins pleins de gros cailloux & entrecoupez d'une riviere qu'il nous falut passer à gué, le pont sur lequel les voiageurs avoient coûtume de passer étant alors rompu. Nous marchâmes long-temps ce jour-là

&

Mars. 1672. & ne pûmes faire que cinq lieuës. Le Carvanſera où nous logeâmes étoit incommode ; le païs ſterile & ſablonneux, où nous ne trouvâmes que des dates & très-peu d'autres fruits.

Le vingt-ſixiéme nous marchâmes trois ou quatre heures par des plaines de ſable; le reſte du chemin ne fut pas ſi ennuieux, ainſi ce jour-là nous fîmes ſept lieuës, & allâmes loger dans un Carvanſera beau & commode. Il y avoit tout proche delà des pêcheurs qui nous aportérent du poiſſon & d'autres rafraîchiſſemens.

Le vingt-ſeptiéme nous ne fîmes que quatre lieuës par un païs de ſable, où ſans des guides des environs nous euſſions pû nous égarer. Le Carvanſera où nous logeâmes eſt bâti au bord de la Mer, d'où nous n'étions qu'à deux ou trois lieuës de Gomron.

Le lendemain nous nous y rendîmes de bonne heure, & j'allai tout droit chez les Hollandois, où je demeurai juſques au temps de mon départ pour Batavia.

CHA-


Ville
CAMMERON ou La
du Bander Abassie en Perse
1 Le Cimetiere des Hollandois
2 Le Logis des Hollandois
3 Le Logis des Anglois
4 Le Logis des Francois
5 La Mosquée
6 . 5 ou 6 Galeres en Triomphe de la prise d'Ormus Sur le rivage qui furent ammenees
7 Le Chateau et son Fosse sec
8 Le Fort
9 Le Yac Nuysenburg
10 La Flute Alpsen
1
2
5
6
7
8
9
10

CHAPITRE XXXVI.

Description de Gomron. Départ de l'Auteur pour Batavia où il arrive heureusement. Il en part pour Bantam, où il s'embarque pour retourner en Hollande.

GOmron ou le Bander-Abaſſi, nommé Bander parce qu'il eſt la Clef du Roiaume, & Abaſſi parce que le Grand Cha-Abas fut le premier qui le mit en réputation, eſt au quatre-vingt-douziéme degré quarante-cinq minutes de longitude, & au vingt-ſeptiéme degré trente minutes de latitude. La Ville eſt bâtie entre deux Fortereſſes l'une du côté du Couchant, & l'autre du Levant. Sous celle qui eſt du côté de terre les Portugais retiroient leurs Barques armées, & ils en avoient d'ordinaire juſqu'à vingt-cinq ou trente. Elle a des murailles du côté de terre, & quelques redoutes vers la montagne. Il n'y a pas long-temps que ce n'étoit qu'un méchant Village habité par des pêcheurs; mais aujourd'hui elle eſt raiſonnablement grande, & toute pleine de beaux magaſins, au-deſſus deſquels on a pratiqué le logement des Marchands. C'eſt-là qu'abordent les vaiſ-

Juillet 1672. Deſcription de Gomron.

Juillet. 1672.
vaisseaux des Indes qui aportent des marchandises pour la Perse, pour la Turquie & pour une partie de l'Europe : & vers le temps que ces vaisseaux doivent arriver, il s'y trouve plusieurs Marchands dont la plûpart sont Arméniens, Indiens & Persans. Les François, les Anglois, & les Hollandois y ont leurs Comptoirs & leurs Maisons sur le bord de la Mer. Ce sont d'assez beaux bâtimens où ces trois nations n'ont rien épargné, principalement, la Hollandoise ainsi qu'on peut voir dans la Figure.

L'air de Gomron est si chaud & si mal sain, que les Etrangers n'y peuvent guéres demeurer que trois ou quatre mois de l'année, à sçavoir Décembre, Janvier, Février & Mars. Les habitans qui y sont plus accoûtumez y peuvent passer le mois d'Avril ; mais après cela il faut qu'ils aillent chercher le frais dans les montagnes où ils demeurent cinq ou six mois. Le lieu que la plûpart choisissent est nommé Dadivan à quatre ou cinq journées de Schiras. C'est un des plus beaux de la Perse, & dans quatre ou cinq lieuës de circuit, on ne voit qu'orangers, que citronniers, que grenadiers ; & presque tous les orangers sont d'une grosseur prodigieuse : Le reste de la plaine est semé de ris & de bled ;

&

& ce qui contribuë à la rendre un lieu de delices, c'est une riviere qui la traverse, & dont l'on conduit l'eau par plusieurs canaux qui font quantité de petits étangs assez proche les uns des autres. Cette riviere abonde en poisson, & l'on y trouve des barbeaux, des carpes & des brochets. En suivant un petit chemin qui conduit sur la montagne, on trouve des cavernes qui pourroient tenir deux ou trois mille hommes; & c'est dès le pied de cette montagne que l'on commence à respirer cet air frais & doux qui invite les habitans de Gomron à aller manger dans cette plaine tout le profit de leur négoce.

Pour revenir à Gomron, ceux qui se hasardent à y demeurer pendant les chaleurs, s'exposent indispensablement à une fiévre maligne dont la plûpart meurent bien-tôt après, les autres languissent quelques mois; & ceux qui en réchapent ont une jaunisse perpetuelle. Comme l'eau y est fort mauvaise, les habitans font du Palepunsche, qui est une boisson composée d'arrac, de succre & de raisins; & cette boisson est très-dangereuse principalement pour les Etrangers qui n'en usent guéres impunément.

Le terroir de Gomron ne vaut rien, & ce n'est par tout qu'un sable brûlé où il

ne

Juillet. 1672. ne croit ni fruits ni légumes. Depuis qu'on y a fait un puits, où l'on a trouvé d'assez bonne eau, à force d'arroser quelques endroits aux environs, on y fait croître des laituës, quelques raves & un peu d'oignons ; & ce qui rend le séjour de Gomron plus suportable, ce sont les fruits qu'on tire d'une Isle voisine apellée Kismich. Pour le poisson, on n'en manque pas ; & ceux qui aiment les belles soles & les excellentes sardines, y ont dequoi se contenter.

Les habitans de ce païs-là sont fort basanez, & la plûpart pour tout habit n'ont qu'une chemise. Les femmes se parent de pieces d'or, d'argent ou de cuivres, dont elles font des colliers & des bracelets : Quelques-unes même en portent aux pieds, & la plûpart ont des anneaux aux oreilles & aux narines.

Arbres merveilleux. A une lieuë de la Ville il y a un arbre merveilleux nommé Lul en langue Persanne. Il y a sous ses branches qui paroissent comme une forêt, un Carvansera & une Pagode que les Banians y ont fait bâtir. Lorsque les branches de cet arbre sont parvenuës à une certaine grandeur elles se recourbent vers la terre où elles prennent racine, & deux ou trois ans après, forment un tronc & d'autres branches qui s'étendent comme les

pre-

premieres. On voit dans la Pagode le tombeau du Saint qui l'a fait planter : Les Indiens y vont en pelerinage & l'ont en grande vénération. Le vieillard qui le garde est en odeur de Sainteté. Je mesurai ses cheveux & les trouvai de plus de deux aunes & demi de long. Etant entré pour peu de chose dans la Pagode, j'y vis sous un dais de soie un sépulchre peint & doré, autour duquel il y avoit des bouquets de féves. J'en voulus sçavoir la raison, mais mon guide me répondit qu'il ne lui étoit pas permis de révéler aux Infideles les mysteres de sa Religion. Juillet 1672.

Les dates & le poisson sont la nourriture ordinaire du peuple : mais pendant le temps du négoce les viandes ordinaires sont le mouton, les perdrix, les pigeonneaux, de toutes sortes de confitures & de fruits secs, & l'on y boit du vin de Schiras.

Depuis que les Persans sont devenus Maîtres d'Ormus avec le secours des Anglois, ces derniers ont droit à la moitié de ce qui provient de toutes les doüanes. Mais les Commis du Roi de Perse font en sorte, que de dix-huit ou vingt mille tomans que vaut la doüane de Gomron, les Anglois n'en touchent que cinq ou six cens ; ceux-là s'accordent secrette-

Juillet. 1671. crettement avec les Marchands pour ne pas déclarer le demi quart de leurs marchandises. Quoique les Hollandois ne paient point de doüane en Perse, néanmoins il n'y en a guéres qui ne soient obligez de faire un present aux Commis, qui sans cela ne trouveroient jamais le temps de les expédier avant les chaleurs.

L'Auteur tombe malade à Gomron. Aux mois de Juin, de Juillet & d'Août on sent par intervales certains souffles d'un vend Sud-Oüest si chauds & si étouffans, qu'ils ôtent la respiration. J'eus le malheur de me trouver en ce temps-là à Gomron, & ne pus éviter d'y être extrêmement malade. Après avoir long-temps traîné, je fis connoître au Directeur le péril où j'étois si je ne changeois d'air ; & il permit qu'on me portât dans un vaisseau qui partoit pour Batavia. J'y fus fort bien traité, & cependant mon mal étoit toûjours le même. J'avois une opression continuelle dont je croyois ne pouvoir guerir que par la saignée. Je priai le Chirurgien de me tirer du sang, mais il disoit que j'étois trop foible & que ce seroit hâter ma mort ; ainsi je languis encore quelque jours, & après plusieurs instances on fit ce que je souhaitois. Je n'eus pas plûtôt été saigné que je sentis du soulagement, &

& une medecine que l'on me donna ſur le ſoir m'ôta la violence du mal. Je languis encore quelques ſemaines, & ne me portai tout-à-fait bien que lorſque je fus éloigné d'un ſi mauvais air. Juillet 1672.

Le premier jour d'Août nous fîmes voiles, & tirâmes vers Maſcaté, qui eſt une ville bâtie ſur le bord de la Mer. L'accès en eſt fort difficile, étant ſituée vis à vis de quelques rochers & au pied d'une montagne où les Portugais avoient trois ou quatre Forts. Il eſt à remarquer que Maſcaté eſt une des villes du Levant, où les chaleurs ſont les plus inſupportables ; le vent d'Oüeſt & de Sud-Oüeſt dont j'ai parlé y regne comme à Gomron. Il eſt quelquefois ſi ardent qu'il brûle tout ce qu'il rencontre comme ſi la foudre y avoit paſſé : mais quelque dangéreux qu'il ſoit ſur terre, lorſqu'on eſt en bâteau ſur quelque riviere & que ce même vent ſouffle, il ne fait de mal à perſonne. Août. 1672. *Maſcaté.*

En quelque lieu de l'Aſie où l'on veüille aller, on trouve aiſément des vaiſſeaux pour y paſſer, car outre ceux des Anglois & des Hollandois, les Arméniens, les Mahometans des Indes & les Banians en ont auſſi ſur leſquels on peut aller, & que quelques uns aiment mieux. La plûpart néanmoins ne s'y trouvent

Août. 1672. vent pas si assurez que sur ceux des Francs, parce que les Indiens n'entendent pas si bien la Mer, & n'ont pas de si bons Pilotes.

Le troisiéme d'Août nous levâmes l'ancre, & le vingt-deuxiéme nous fûmes à la vûë du Cap de Comorin, d'où nous prîmes la route de Ceylan, & ensuite de Batavia.

Le vingt-huitiéme nous entrâmes dans le détroit de la Sonde, où des Javans nous aportérent du poisson, des noix de cocos, du pisang, des ananas & quelque autres rafraîchissemens qu'ils nous donnérent pour des cloux & autres petits morceaux de fer; & le trentiéme nous moüillâmes à la rade de Batavia, mes premiers soins furent de rendre graces à Dieu de m'avoir conservé dans les périls que j'avois courus parmi les Infidelles, & dans des régions si éloignées.

Le lendemain je descendis à terre & fus saluër Monsieur le Général que je remerciai de la bonté qu'il avoit euë de m'envoier dequoi sortir d'esclavage, ce que je promis de lui rendre aussi-tôt que je le pourrois, & dequoi je m'acquittai l'an mil six cens soixante & treize.

Le vingt-septiéme de Septembre je m'en-



1. La Poissonnerie . 2 Le Rivage de la Mer ou il se faisoit un grand trafic. 3 deux Vaisseaux Hollandois

n'engageai au service de la Compagnie, Août 1672.
& le quinziéme du mois suivant je fus sur l'un des six vaisseaux qui furent dépêchez vers Bantam, pour se saisir de tous les bâtimens François & Anglois qui se trouveroient de ce côté-là. Dabord il ne s'en trouva point, & pendant que j'y fus il ne se fit rien de remarquable. L'envie de revoir la Hollande se fortifiant à tous momens, j'écrivis delà à Monsieur Speelman Conseiller, & au Sieur van Hoorn, pour les prier de faire en sorte que je pûsse prendre la commodité de la premiere Flote pour y retourner. Ils le firent obligeamment, & obtinrent sans difficulté ce que je souhaitois. En même-temps l'ordre fut donné pour me remener à Batavia, où je m'embarquai dans un vaisseau nommé l'Europe, qui fit voiles avec cinq autres le quatriéme Février de l'an mil six cens soixante & treize.

Le cinquiéme nous nous trouvâmes à la vûë de Bantam ; & le lendemain étant sortis du détroit nous fîmes route Sud-Sud-Oüest jusqu'à la hauteur de quatorze degrez, où nous prîmes à l'Oüest jusqu'à la hauteur de vingt-huit degrez. Là nous remîmes au Sud jusqu'au trente-deuxiéme degré, qui est la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, où nous arri-

vâmes

Août. 1672. vâmes le quinziéme Avril, & où nous trouvâmes des vaiſſeaux de nôtre nation qui nous aprîrent les heureux ſuccès de la France, & le triſte état de nos Provinces.

CHAPITRE XXXVII.

L'Auteur part du Cap de Bonne Eſperance, & tombe entre les mains des Anglois qui lui ôtent ce qui lui reſtoit. Ceux-ci le ménent à l'Iſle de l'Aſcenſion; delà à Kingſal en Irlande, d'où ils lui permettent de retourner dans ſon Païs où il arrive heureuſement.

May. 1673. LE premier jour de May le Gouverneur du Cap de Bonne-Eſperance nous donna ordre d'aller à l'Iſle de Sainte Helene, qu'il avoit repriſe ſur les Anglois avec quelques trois cens hommes il n'y avoit que quatre mois. Nous fîmes route dès le même jour, & les cinq autres nous ſuivirent huit jours après.

Le vingt-uniéme nous y arrivâmes; & dès que nous eûmes doublé la pointe ſept vaiſſeaux Anglois fondirent ſur nous, & firent une décharge ſi rude qu'ils nous mirent tous en deſordre. Nous n'étions en tout que ſoixante hommes, & nous n'avions que ſix pieces de canon, qui ne ſuffiſant pas pour rendre le change

ge à nos ennemis, nous résolûmes d'accrocher un de leurs vaisseaux de quelque cinquante pieces de canon, qui nous suivoit avec un brulot. Tous se disposoient à bien faire; mais toutes les armes étant apportées il ne s'en trouva pas la moitié de ce qu'il faloit pour tout l'équipage. Cependant les Anglois qui approchoient toûjours & qui faisoient un feu continuel, vinrent malgré nous à l'abordage, mirent leur Beaupré dans nos grands Haubans, & userent ensuite de tout l'avantage qu'ils avoient sur nous. Je fus foüillé jusqu'à dix fois, & toutes les dix fois je cachai si bien ce qui me restoit du present de la genereuse Altine, qu'il échappa la premiere heure aux ennemis; mais les traîtres revenant toûjours, & lorsque l'un m'avoit quité l'autre me reprenant, je crus ne le pouvoir garder; & dans cette pensée je pris un Anglois à l'écart & en lui confiant mon tresor, voilà lui dis-je tout ce que j'ai; ce sont dix diamans d'un prix raisonnable dont je vous prie de vous charger jusques en Angleterre, où pour vôtre peine je vous promets de vous en laisser la moitié. Cet homme ravi de se voir le dépositaire de la valeur de dix mille francs, fit de grands sermens qu'il me les rendroit, ajoûtant qu'il mourroit

May. 1673.

May. 1673. plûtôt que d'abuser de la confiance que j'avois en lui, & qu'ils étoient plus en sûreté dans ses mains que dans les miennes. Cependant on brisoit les coffres, & les étoffes étoient pêle-mêle, chacun ne s'arrêtant qu'aux marchandises en petit volume. Pour mon Confident, il fut secret pendant quelques jours, mais dans une débauche il avoüa à un faux ami qu'il avoit mes diamans; celui-ci le dit au Capitaine qui se les fit rendre à grands coups de canne & qui nous ôta à tous deux l'esperance de les revoir. Ainsi je me vis dénué de tout, excepté de l'attestation que l'Hermite m'avoit donnée sur la montagne d'Ararat, triste & indigne fruit de tant de fatigues & de maux que j'avois souffert dans mon voiage; & j'éprouvai à mon grand regret qu'où il s'agit de l'interêt, les Chrétiens ne sont ni moins cruels, ni plus pitoyables que les Infidelles.

De quelle maniere les Anglois reprirent l'Ile de S. Helene,

Il y avoit huit jours que les Anglois étoient rentrés dans Sainte Helene presque sans y penser. Comme ils n'avoient point sçû que les nôtres les en eussent depostez, ils y alloient attendre leurs vaisseaux qui venoient des Indes pour les escorter jusqu'en Angleterre; ainsi ils furent bien étonnés lorsqu'ils se virent chassés de la Baye à grands coups de canon.

Cela

Cela les fit tirer à la Mer, d'où ils retournerent bientôt après, & descendirent pour faire de l'eau. Le lieu où ils en prirent étoit si étroit, que cinquante ou soixante hommes eut mis toute leur Flote en déroute : mais les Hollandois n'avoient osé dégarnir leurs Places ; si bien que leurs forces étant dispersées, les ennemis étoient entrés dans les travaux, & avoient contraint le Gouverneur de sortir de l'Ile à des conditions honorables.

May. 1673.

Des cinq vaisseaux qui nous suivoient il en parut deux le troisiéme Juin, lesquels ignorans ce qui se passoit vinrent droit à l'Ile où les Anglois aiant arboré le Pavillon Hollandois, les autres avancerent vers la Baye, d'où je fis avec un grand linge tout ce que je pus pour leur marquer leur péril où ils se jettoient. Mais j'eus beau le faire, les nôtres ne prirent point garde aux signes que je leur faisois, ainsi je ne pûs les empêcher de tomber dans le piege. Cependant deux Anglois qui m'avoient suivi sur le rivage ayant observé ce que j'avois fait, me donnerent tant de coups, que j'étois tout meurtri depuis les pieds jusqu'à la tête. Dans cet état ils me traînerent devant le Gouverneur, à qui j'avoüai franchement que j'avois fait ce que j'avois pu pour empêcher mes Compatriotes de tomber entre leurs

L'Auteur mal-traité par les Anglois.

May. 1673. mains ; Il ne le trouva pas mauvais, & au lieu de me maltraiter comme avoient fait ses gens, il dit que cela étoit naturel, & commanda qu'on me relâchât.

Isle de l'Ascension. Dès le lendemain les Anglois nous firent tous embarquer, & nous menerent à leur rendez vous. Ce fut à l'Ile de l'Ascension, où nous arrivâmes le vingtiéme Juin. Cette Ile est au huitiéme degré, & toutes pleines de tortuës dont la plûpart pesent deux ou trois cens livres. On ne voit par tout que rochers & que montagnes infertiles toutes couvertes de nids d'oiseaux. Ce lieu tout desert & affreux qu'il est, nous eût été donné pour retraite s'il y avoit eu de l'eau douce ; mais par bonheur pour nous, ne s'y en étant point trouvé, ils résolurent de nous emmener avec eux, quoi qu'ils craignissent que le grand nombre de leurs malades ne nous fît entreprendre de nous emparer de leur vaisseau.

Le vingt-troisiéme nous levâmes l'ancre & fîmes route au Nord-Oüest : & quand nous fûmes sous la Ligne nous prîmes au Nord quart à l'Est jusqu'au quarante-troisiéme degré, où nous fîmes route au Nord-Est jusqu'au quarante-huitiéme degré. Puis au Nord-Est quart à l'Est jusqu'au cinquante-uniéme & onze minutes. Là nous revirâmes vers l'Est jus-

jusqu'à vingt minutes toûjours au même degré, & nous trouvâmes à la vûë d'Irlande le vingt-deuxiéme d'Août. Le lendemain nous allâmes moüiller à Baltemor, où les Anglois nous mirent à terre, & permirent à chacun de nous de se retirer où il voudroit. May. 1673.

Le vingt-septiéme nous commençâmes à marcher, & arrivâmes le vingt-huitiéme à Kingsal, ville célebre & des plus belles de l'Irlande. Son port est grand, de bon fond, & de bon abri; & il y avoit quand nous y passâmes plus de quatre-vingt beaux vaisseaux. De Kingsal nous allâmes à Kurk, où nous nous embarquâmes, & fîmes voiles vers Kork, & delà à Kou petit village où nous moüillâmes.

Le dixiéme nous partîmes avec un bon vent d'Oüest, & sur le Midi nous apperçûmes un petit bâtiment que nous reconnûmes pour un Hollandois, qui venoit fondre sur nous. Comme le nôtre étoit bon voilier & qu'il avoit le vent en poupe, nous échapâmes à l'ennemi, & le lendemain nous allâmes moüiller à Bristol. Delà j'allai par terre à Londre, puis à Harwits & en Hollande, où j'arrivai le septiéme Octobre de l'an mil six cens soixante & treize.

COPIE

D'une Lettre écrite dans le vaisseau nommé l'Aigle, étant à l'ancre devant la ville d'Astracan. Le 24. Septembre vieux stile 1669.

LE vingt-huitiéme du mois de Mai nous nous embarquâmes à Moscou dans une petite Chaloupe, où nous descendîmes le long de la riviere d'Occa jusqu'au village nommé Dédenof. Nous trouvâmes dans ce village un Yac & un vaisseau que l'Empereur de Moscovie y avoit fait construire. Le sixiéme Juin nous nous mîmes dans ces deux bâtimens, & arrivâmes le septiéme devant Nisii-Novogorod, où l'Occa se joint avec la Vvolga. La premiere a du fond par tout excepté deux ou trois endroits où nous heurtâmes le terrain. Des deux côtés elle est plantée d'arbres où nôtre Beaupré s'embarassa de telle sorte qu'il falut l'y laisser. Le Gouverneur de Novogorod nommé Maxim Ivanowitz Nachokkin, fit très-bon accueil à Butler qui commandoit ces deux vaisseaux, fut deux ou trois fois à son Bord, & lui envoya tous les jours des rafraîchissemens.

Le premier de Juillet nous entrâmes dans

dans la riviere de Cazanka qui coule à cinq * chagerons de Cazan. Le Gouverneur de cette ville nommé Jurien Patrovitz Troubieskoi étoit bien faiſant & civil ; il reçut favorablement le Capitaine Butler, & le fournit de quelques vivres dont il avoit beſoin.

* *Dans la Moſcovie on conte les chemins par chagerons dont les cinq font un mille d'Italie.*

Le ſeiziéme nous levâmes l'ancre, paſſâmes quelques villes, & entr'autres Camuſchinka. Cette derniere eſt fort petite, & n'étoit bâtie que depuis un an. Elle eſt ſur le bord d'une riviere dont elle a emprunté le nom, & qui ſe décharge dans le Tanaïs, demeure ordinaire des Coſaques qui ne vivent que de pillage.

Le treiziéme d'Août nous nous trouvâmes à la vûë d'Aſtracan, que nous ſaluâmes le lendemain d'onze coups de Canon, & de trois décharges de Mouſqueterie ; après quoi nous levâmes l'ancre & donnâmes fond proche de la ville. On nous avoit dit ſur la route que les Coſaques croiſoient la Vvolga, & nous apprîmes à Aſtracan que trois mille Moſcovites les cherchoient pour leur donner chaſſe ; & qu'on attendoit des nouvelles du ſuccès de leur entrepriſe. Il y a trois ans que ces Coſaques firent de grands maux ſur la Mer Caſpienne; & depuis un an ils ont pris au Czar la ville de Jaik, où ils ont tué plus de huit mille hommes, &

fait de grandes cruautés. De cette ville ils allerent en Perse, où ils en prirent trois dont les habitans furent traités comme ceux de Jaik. Leur Chef nommé Stenko ou Stefan Radzin prit il n'y a que quinze jours un vaisseau Persan chargé de précieuses marchandises, & de quelques chevaux que le Roi de Perse envoyoit au Czar.

Le dix-septiéme le Vaivode vint à nôtre Bord, où il reçût nouvelle que les Cosaques reconnoissoient leur faute; qu'ils se remettoient sous l'obéïssance de Sa Majesté; & qu'ils avoient déja rendu les chevaux dont nous venons de parler. Cette nouvelle fut si bien reçûë, que le Vaivode nous commanda de décharger tout nôtre canon, & nous le fîmes plusieurs fois.

Le dix-neuviéme il vint trois Cosaques qui demandérent audience au Vaivode en qualité d'Ambassadeurs. Ils étoient vétus magnifiquement, & avoient à leurs bonnets quantité de perles & de diamans. Le Vaivode dit au plus jeune qui portoit la parole, que l'Empereur faisoit grace à leur General & qu'il oublioit le passé. Ces Ambassadeurs eurent l'audace de demander qu'on reçût leur Maître avec honneur; mais le Vaivode leur répondit que celà ne se pouvoit

pour

pour des raiſons qu'ils n'ignoroient pas ; & que quelque part qu'il allât lui-même en qualité de Vaivode, il ne lui étoit fait aucun honneur extraordinaire. Enſuite il les mena chés lui, où ces Ambaſſadeurs murmurérent de ce qu'on tardoit trop à leur gré à leur apporter l'eau de vie.

Le vingt-uniéme l'armée navale des Moſcovites parut dès le matin. Elle étoit composée de cinquante-trois bâtimens montés de plus de trois mille hommes, & chacun d'une ou de deux piéces de fonte. Sur les deux heures on vit auſſi l'armée des Coſaques qui conſiſtoit en vingt-trois voiles. Le ſoir le Vaivode envoya deux cens Moſcovites à nôtre Bord ; & dès que l'armée fut devant la ville, elle fit une décharge de toute ſon Artillerie ; & les Coſaques qui n'étoient qu'environ mille hommes, y répondirent par une décharge generale de toute la leur. Les Moſcovites ayant redoublé, les Coſaques firent le même : Et enſuite nous en fîmes une de deux cens coups de mouſquet, & de treize coups de canon. Quelque temps après les Moſcovites en paſſant proche de nôtre vaiſſeau en firent une troiſiéme, à laquelle nous répondîmes comme nous avions déja fait : & quand ceux-ci eurent paſſé, les Coſa-

ques prirent le poste qu'ils venoient de quitter.

Le vingt-deuxiéme les Cosaques remontérent la riviere, & s'éloignérent de telle sorte que nous les perdîmes de vûë. Dès ce moment on défendit de les fréquenter; & le même jour quelques-uns d'entr'eux richement vétus allérent à Astracan, où le lendemain leur Chef se rendit. Le même jour il fut résolu que l'on garderoit dans la ville ses armes & son étendart. Cet homme est cruel & brutal principalement quand il est yvre; & alors son plus grand plaisir est de tourmenter ses sujets, ausquels il fait attacher les mains au dessus de la tête, leur fait remplir l'estomac de sable, puis on les jette dans la riviere. Il est âgé de quarante ans, & jusqu'à present il n'a fait que des violences qui le font haïr. On dit qu'il a ôté la vie à plusieurs milliers de Moscovites; à plus de quarante mille Persans, & il en demeure d'accord.

COPIE

D'une Lettre de David Butler, écrite à Ispahan le 6. de Mars 1671. touchant la prise d'Astracan.

LE premier jour de Mars de l'an mil six cens soixante & dix, il vint un ordre de la Cour, portant que tout homme de Mer eut à se rendre à Moscou sur de grosses peines. Ceux de nôtre Equipage y obéïrent avec beaucoup de joie; & pour moi avant que de partir, je fus chargé d'équiper nôtre vaisseau, en sorte qu'il ne lui manquât agreils, apparaux, ni vituailles; & de plus de faire une Barque qui put servir contre les Cosaques si l'occasion s'en presentoit. Cette Barque fut prête & mise à l'eau au mois d'Avril. Le dixiéme de ce mois on fit un Corps de huit cens hommes, moitié Tartares, moitié Moscovites, que l'on envoya à Zaritza sous la conduite du sieur Lévonti Bogdonof. Cette ville qui est située sur le bord du Don ou Tanaïs, est à quatre-vingt lieuës d'Astracan. Quelques-uns croient que cette riviere entre dans la Vvolga, mais leur opinion est mal fondée, & il faut aux Co-

ſaques une grande journée de chemin pour porter de l'une à l'autre leurs Barques, qui ne ſont faites que de gros arbres groſſierement creuſés. Ces peuples parlent Moſcovite, & ne différent qu'en très-peu de choſes des ſujets du Czar.

Le vingt-huitiéme l'on apprit par un priſonnier du parti contraire, que les Coſaques s'étoient emparés de Tzanitza, où la Garniſon qui étoit de mille ou douze cens hommes avoit été taillée en piéces. En même temps on reçût nouvelles que les Tartares étoient diviſés, & qu'ils ſe tuoient les uns les autres; ſurquoi Bogdanof s'étoit retiré à Chornojaar, ville de moyenne grandeur à cinquante lieuës d'Aſtracan. Dès qu'on le ſçut, le Gouverneur fit équiper tous les bâtimens qui ſe trouverent aux environs, & les envoya à ſon ſecours ſous la conduite d'Juan Ruſinski Colonel Polonois, dont le Lieutenant eut auſſi ordre de ſe tenir prêt pour marcher à la tête de cinq cens hommes, tous Polonois ou Moſcovites à la réſerve de quelques Allemans, d'un Capitaine Anglois nommé Robert Hein, & de Nicolas Schak mon Lieutenant que l'on avoit fait Capitaine. Un Lundi vingt-cinquiéme Mai on dépêcha quarante Barques montées de deux mille cinq cens hommes, la plûpart

part tirées de la Garnison, à la réserve des cinq cens dont nous venons de parler.

Ce jour à la vuë de toute l'armée on pendit le prisonnier Cosaque dont nous avons parlé, après lui avoir fait souffrir des tourmens extraordinaires. Depuis ce temps-là on n'entendit dans la Ville que des murmures: on n'y parla que de révoltes, de mutineries, & de séditions. Pendant ces troubles un Envoié de l'Empereur vers le Roi de Perse retourna de son Ambassade, & j'achetai de son Chirurgien des étoffes de soie, & quatre cens quatre-vingt peaux.

Le quatriéme Juin on apprit par un Gentilhomme que le même jour que les Moscovites commandez par le Colonel Simeun Juanowits, avoient paru devant Chornojaar, ils s'étoient mutinés sous prétexte que les ennemis étoient & plus forts & en plus grand nombre qu'on ne leur avoit dit. Et que les Officiers avoient tous été massacrés, pour leur avoir voulu remontrer de quelle conséquence il étoit qu'ils demeurassent fermes dans l'obéïssance qu'ils leur devoient. Cette nouvelle allarma tous les habitans, & le Gouverneur me donna ordre d'avoir soin du canon, & de faire ensorte qu'il n'y manquât rien.

Le cinquiéme les troubles augmentant on porta au château tout ce qui étoit dans nôtre navire, on chargea le canon, & l'on ſe tint prêt à reſiſter á la canaille qui ne cherchoit que l'occaſion de lever le maſque & d'inſulter le Gouverneur. Le Chirurgien dont j'ai parlé connoiſſant l'humeur & le génie des Moſcovites, m'aſſura que ſi leurs murmures continuoient encore quelques jours, ils éclateroient infailliblement avant qu'il en fut huit; & qu'en ce cas il n'y avoit nulle ſureté pour nous, les étrangers dans ces rencontres étant les premiers aſſommés. Il ajouta que nos gages n'étant plus payés, il n'y avoit plus d'engagement, & que nous ne pouvions mieux faire que de nous tirer du péril lorſqu'il en étoit encore temps, au lieu que ſi nous différions, nôtre perte étoit aſſurée. Quoique je n'euſſe pas prévu tous les maux dont parloit cet homme, je n'avois pas laiſſé en vuë du ſiége dont Aſtracan étoit menacé de ſonger à nôtre retraite, & d'acheter des proviſions pour plus d'un an. Mais ſur cet avis j'en achetai encore davantage, & demandai à mes Officiers ce qu'ils jugeoient à propos de faire dans une telle conjoncture. Tous opinérent à ſe retirer ſans rien dire; & pour le faire plus ſurement, ils conſentirent à n'emporter

porter que leurs habits: Et pour les miens qui étoient riches & en grand nombre, ils résolurent de les mettre dans ma grande valise, & de remplir un petit coffre & deux bahuts de quantité de belles étoffes que je ne voulois pas perdre. Ensuite je leur ordonnai de porter des vivres si secrettement que personne ne s'en aperçut. Le lendemain tout se trouva prêt suivant les ordres que j'avois donnés; mais les femmes de deux matelots qui avoient chacune un enfant s'y étant aussi trouvées, quelque précaution que j'eusse prise pour les en empêcher, leur presence rompit nos mesures, ne pouvant croire qu'un bâtiment qui n'étoit long que de vingt-six pieds, fut assez grand pour vingt-trois personnes. Ainsi craignant que d'un péril nous ne tombassions dans un autre, je changeai de résolution, jugeant qu'il étoit plus honorable d'attendre la fin de ces troubles, & de mourir s'il le falloit en vaillans hommes, que de périr dans un voyage dont le succès étoit incertain, & le péril presque infaillible. Le maître du vaisseau & le Chirurgien étant de mon avis. Je dépêchai l'un d'eux vers le Pilote qui étoit dans la Barque avec le reste de nos gens pour lui dire ma résolution, mais trouvant la porte fermée plûtôt que de coûtume, il ne put lui

parler.

parler. Je passai la nuit en inquiétude & quoique ceux qui m'accompagnoient tâchassent de me persuader qu'ils ne partiroient pas sans moi, je ne pus croire qu'ils ne le fissent, & mon opinion ne me trompa point. Le lendemain dès que la porte fut ouverte, je dépêchai un matelot vers le vaisseau, mais mon impatience ne me permit pas d'attendre son retour ; je le suivis un moment après & trouvai qu'ils étoient partis. Tous ceux qui restoient avec moi furent aussi déconcertés que s'ils eussent vû la mort presente. Je ne l'étois peut-être pas moins ; mais j'étouffai mon ressentiment & les consolai le mieux que je pus. Delà j'allai chés le Gouverneur à qui je donnai avis de leur fuite ; je lui dis les raisons qui les y avoient incités, & l'assurai que ce n'étoit pas pour aller joindre les Cosaques. Soit qu'il s'en contentât ou qu'il prit la chose indifferemment, il témoigna ne s'en pas soucier.

Le même jour le Gentilhomme qui avoit apporté la nouvelle de la révolte des Moscovites contre leurs Officiers, fut dépêché vers Moscou pour informer de l'état des choses. Cet Officier qui étoit venu avec moi de Casan à Astracan me dit avant que de partir qu'il ne s'est jamais vû de rage pareille à celle des Cosaques

contre

contre les Moſcovites : qu'infailliblement ceux-là étoient d'intelligence avec le peuple, & qu'il ne falloit point douter que la ville ne fut trahie.

Le neuviéme Juin je viſitai les fortifications de la ville avec un Colonel Anglois Réformé qui venoit de Terki, ville ſituée dans la Circaſſie à deux lieuës de la Mer Caſpienne, où il y a une Forteresſe qui eſt l'ouvrage d'un Hollandois. Au retour de cette viſite le Gouverneur nous demanda ce que nous en penſions, & ce qu'il étoit à propos de faire pour la défenſe de la ville. A quoi le Colonel répondit qu'il falloit faire des dehors pour arrêter les premiers efforts de l'ennemi. Et moi je dis que ſans s'amuſer à des choſes qui ne ſerviroient peutêtre de rien, le plus ſûr étoit de publier une amniſtie pour ceux qui avoient embraſſé le parti des Rebelles, en cas que dans un certain temps ils rentraſſent dans leur devoir. Que cependant il falloit tâcher de gagner les mécontens, & de faire à leurs Chefs des largeſſes qui leur fiſſent quitter ce parti. On ne ſuivit pas mon conſeil.

Cependant la garde ſe faiſoit par tout avec exactitude ; & les Perſans, les Circaſſiens, & les Calmoucs faiſoient inceſſamment la ronde au ſon des haubois &

des

des timbales, marchans en cadence ſur les rempars, avec une joie extraordinaire, & peut-être hors de ſaiſon.

Le quinziéme j'allai manger à la table du Gouverneur; & après le repas il me fit preſent d'une belle robe de ſatin, de deux haut-de-chauſſes, de deux chemiſes, m'offrit ſa table fort civilement, & me remercia du bon ordre que j'entretenois parmi les cent hommes qu'il m'avoit confiés, & du zele que je témoignois pour le ſervice de l'Empereur.

Le dix-neuviéme on reçut nouvelle que les Coſaques approchoient à grandes journées; & cette nouvelle fut confirmée par des pêcheurs & des païſans qui de toutes parts venoient dans la ville. Dans cette allarme on ſe mit en tête que nos gens qui s'étoient enfuis, au lieu de charger le canon ſuivant l'ordre qu'ils en avoient, n'avoient mis ſur la poudre qu'un ſimple bouchon; ou qu'ils avoient mis le bouchon avant la poudre, & enſuite le boulet, ce qui revenoit à la même choſe. Sur ces conjectures mal fondées le Gouverneur me fit appeller, les fit décharger en ſa preſence, & les trouva comme ils devoient être. Le même jour le maître de nôtre navire donna un avis ridicule pour la défenſe de la ville; & enſuite il fut poſté à la porte Vvolnoſentské, où l

frer

ere du Gouverneur nommé Michailo meunowits Prisovofski avoit son quarer.

Le vingtiéme le Gouverneur me fit ieutenant d'un Régiment où je n'avois as envie d'entrer ; J'en fis néanmoins la onétion contre le gré du Colonel, qui imaginant que j'avois fait de grandes nstances pour l'avoir, me dit un jour en resence du Goûverneur que ce n'étoit as le temps des brigues, mais celui de onger à la défense de la Patrie. Le Gouerneur eut la bonté de le desabuser ; & ès ce moment il s'offrit de m'en prourer la confirmation ; dequoi je le renerciai, & le priai en même temps de ne 'en mettre point en peine. Le lendenain on fixa mon Poste près du quartier le ce Colonel & du côté que le Fort étoit le plus foible.

Le vingt-deuxiéme les Cosaques comnencérent à paroître ; & dès ce même our ils envoyérent un de leurs gens avec un Prêtre Moscovite pour sommer a ville de se rendre. Outre la lettre du Gouverneur il y en avoit une en Alleman pour moi, par laquelle on me conseilloit d'empêcher mes gens de combattre, & de ne me mêler de rien si je voulois avoir la vie sauve. Le Gouverneur déchira la lettre avant que de l'avoir toute luë ; & dès l'heure

l'heure même fit couper la tête à ces deux Députés.

Le lendemain quelque trois cens Barques des ennemis approcherent de la ville, & se posterent le long d'un vignoble qui n'en étoit qu'à demi lieuë. Dès qu'ils y furent on mit le feu au quartier des Tartares : & ayant remarqué de dessus le toit de la maison du Gouverneur où j'étois avec lui, que quelques Barques de pêcheurs alloient & venoient sur la riviére, je lui dis que cela ne se devoit nullement souffrir, & que tous pauvres qu'étoient ces gens-là, ils pouvoient avoir quelque intelligence avec les ennemis. Sur cet avis qu'il trouva fort bon il fit ruiner tous ces bâtimens ; & de quatre rebelles qu'on venoit de prendre, il en fit pendre deux, & couper la tête aux deux autres.

Le vingt-troisiéme mon Colonel s'offrit encore fort obligeamment de me confirmer dans ma Charge, & je lui fis la même réponse qu'auparavant. Le même jour nous fîmes distribuer aux soldats une tonne de forte biere & du tabac, dont un des Agens de l'Empereur nous avoit fait present. La nuit suivante après avoir fait le tour des rempars avec deux de mes gens, je me jettai sur un matelas pour dormir une heure ou deux ; mais je n'en

en eus guéres le temps, & l'on me vint
entôt avertir que les Rebelles venoient
l'assaut, & qu'ils étoient à la porte
vosnasinské. Cependant ayant décou-
ert un escadron qui s'avançoit, je fis
ire feu de nôtre canon; & pendant
temps-là Thomas Bailli Colonel An-
ois armé d'une cuirasse me vint trou-
r avec plusieurs Officiers Allemans, il
'avertit qu'ils étoient trahis, & que ses
ldats l'avoient blessé aux jambes &
visage pour les avoir exhortés à bien
ire, & à repousser vigoureusement
ur ennemi mortel.

Bien que la trahison fut visible & que *Horrible Massacre dans la Ville d'Astracan.*
n'en doutasse point, je feignis de ne
s croire que le mal fut tel qu'il le fai-
it, & lui conseillai de retourner à son
ste, où j'esperois qu'il trouveroit ses
ldats plus souples qu'il ne pensoit. Lui
ceux qui l'accompagnoient y allérent
r ma parole, & trouvérent d'abord les
ldats prêts à suivre leurs ordres; mais
ette bonne volonté ne dura pas long-
mps, car une heure après on me vint
ire qu'on les avoit tous massacrés; &
 même temps qu'on m'en parloit, un
apitaine Alleman qui étoit tout proche
e moi fut saisi par ses valets, lié & assas-
né. Ce cruel spectacle effraya le Chi-
rgien qui m'accompagnoit; & qui
pour

pour ſe garantir des traîtres ſe vouloit jetter malgré moi du haut en bas de la muraille ; mais je l'en empêchai en lui diſant que je ſçavois un moyen plus ſûr de nous ſauver. J'avois remarqué au bas de la Tour une ouverture fort propre à cela ; je l'y menai avec ſon valet & deux hommes de nôtre Equipage , & quand nous fûmes deſcendus , les ſentinelles qui me connoiſſoient nous laiſſerent paſſer ; le Chirurgien le premier & moi après , mais nous ne vîmes plus ni le valet ni les matelots. Sitôt que nous eûmes paſſé nous entrâmes dans l'eau juſqu'au cou pour gagner le quartier des Tartares qui étoit le lieu le plus ſûr pour nous , & eſſuyâmes chemin faiſant quantité de coups de mouſquet. Nous n'avions marché qu'un demi quart d'heure quand nous apperçûmes deux hommes que nous prîmes pour des Coſaques. Leur vûë allarma le Chirurgien, qui ſans ſonger à ce qu'il faiſoit tira ſon piſtolet ſur eux , & ſe jetta tout éperdu dans la riviere. Cependant ces deux hommes étoient deux Officiers de la ville qui comme nous fuyoient la rage des ſoldats ; & dès que je les reconnus , je dis au Chirurgien qu'il n'y avoit rien à craindre pour lui , & qu'il pouvoit librement ſortir du lieu où il étoit. Mais j'eus beau dire ;

e, mon Chirurgien ne répondoit point; c'est pourquoi je me mis dans l'eau & l'en retirai à demi mort de la frayeur qu'il avoit eûë. Lorſqu'il en fut un peu revenu nous continuâmes à marcher, & trouvâmes un quart d'heure après un petit bâteau où dormoit un homme, que nous contraignîmes de nous mener de l'autre côté. Cet homme nous mena dans un hameau où il n'y avoit que des pêcheurs, auſquels nous contâmes ce qui ſe paſſoit. Puis voiant que ce lieu étoit trop proche de la ville pour y être en ſûreté, je propoſai aux Chirurgiens & aux Moſcovites de nous faire mener plus loin. Ceux-ci n'y voulurent point entendre, mais le premier après quelque difficulté ſe laiſſa enfin perſuader. J'avois ſur moi quelque trente-cinq francs monnoie de Hollande, dequoi j'achetai une Tente, dix livres de pain & une hache; & avec cela nous tachâmes de trouver un plus ſûr azile. A deux ou trois heures delà nous rencontrâmes des Pêcheurs à qui nous contâmes nôtre infortune & la ruïne d'Aſtracan. Ils témoignerent y être ſenſibles, & promirent de nous aider autant qu'ils le pourroient. Ils nous menérent dans leurs cabanes où nous trouvâmes un Colonel, deux Capitaines Moſcovites, & quarante-ſix ſoldats. Ces gens-

gens-là venoient de Terki & alloient à Astraçan, dont ils ne sçavoient pas que les Cosaques fussent les maîtres : mais quand le Colonel le sçût, il résolut de retourner d'où il venoit avec ses Capitaines, & laissa-là ses soldats. Ainsi nous nous mîmes tous cinq dans un même bâteau, & nous fîmes mener vers la Mer sans nous éloigner de la côte de peur de trouver ce que nous fuions. Sur la fin du jour nous vîmes une Barque qui tâchoit de nous approcher ; & plus ils faisoient d'efforts pour cela, plus nous tâchions à force de râmes de nous en éloigner : mais nous ramâmes inutilement ; & nous tombâmes bien-tôt après entre les mains de nos ennemis. C'étoient les quarante six soldats dont nous avons parlé ; lesquels indignez leur Colonel les eût abandonnez, avoient résolu de s'en vanger. Nous étions si peu & si mal armez que nous ne pûmes leur resister, ni les empêcher de nous dépoüiller presque tous nuds ; Après cela ils nous liérent les pieds, & nous ramenérent chez les pêcheurs où nous les avions laissez le matin. Là ils enfermérent le Colonel dans l'Eglise, & lui donnérent permission de prier Dieu tant qu'il voudroit ; & pour nous autres, ils nous liérent plus cruelle-

ment,

ment, & nous veillérent toute la nuit.

Le lendemain ils nous menérent vers Aſtracan que nous apperçûmes ſur les deux heures, & quand nous en fûmes environ à une portée de mouſquet, ils ſe retirérent à l'écart pour partager ce qu'ils avoient pris à leurs Officiers & à nous. Pendant ce temps-là je crus qu'étant libres, nous pouvions courir à la Barque, nous jetter dedans, & nous mettre au large. Je m'en ouvris au Chirurgien qui pour rendre le parti plus fort, dit nôtre deſſein au Colonel. Ce lâche croyant fléchir ſes bourreaux en nous trahiſſant les avertit de veiller ſur nous, & ils profitérent de ſon avis. Nonobſtant cela je perſiſtai dans ma réſolution; & dis au Chirurgien que ſi la Barque m'avoit manqué j'avois encore les bras pour nager de l'autre côté de la riviere, d'où j'irois parmi les Tartares, où j'eſpérois être bien reçû. Un moment après je m'écartai & courus de toute ma force vers un endroit de la riviere qui n'étoit pas profond; Je n'allai pas fort loin ſans être vû & pourſuivi; & ſur le point de me jetter dans la riviere, une pierre qui me fit tomber donna le temps à mes ennemis de me joindre. Ils ſe jettéreent tous ſur moi avec tant de furie, & me donnérent

tant de coups que je ne crus pas en relever. Dans cet état ils me liérent les pieds & les mains, & me jettérent comme une bête dans la Barque, où ils entrérent un moment après & nous menérent à Aſtracan. Avant que d'y arriver le Chirurgien leur offrit pour ma rançon cinq cens florins, & pour la ſienne deux cens cinquante. Ils répondirent qu'ils ne pouvoient ſe diſpenſer de nous mener à Aſtracan, mais qu'ils mettroient tout en uſage pour nous ſauver la vie. Sur les ſix ou ſept heures du ſoir nous entrâmes dans la ville, où nous fûmes d'abord menez devant Radzin Chef des Coſaques, qui étoit aſſis dans la ruë devant la maiſon de l'Evêque, bûvant avec ſes Officiers, qui auſſi-bien que lui étoient yvres ou peu s'en falloit. Ce Chef demanda au Chirurgien qui il étoit; & quand il ſçût ce qu'il ſçavoit faire, il lui donna la vie & l'envoya penſer ſes bleſſez. Il me demanda la même choſe, & le Chirurgien répondit que j'étois ſon camarade. Mais que ſçâis-tu continua-t-il en s'adreſſant à moi? Je ne répondis rien, parce que je m'en rapportois au Chirurgien qui avoit ſi bien commencé, & qui enfin m'abandonna; ainſi je demeurai tout ſeul aſſez réſolu à la mort que je croiois iné-

vita-


Horrible massacre dans la Forteresse d'ASTRACAN
A La Forteresse d'Astracan
B Tours des issues de la Forteresse
C La Ville d'Astracan
D Les Principaux des Moscovites precipites du haut de la Tour
E Le Gouverneur Ivan Simeunowiz et le Souiier precipites du haut de la Tour
G Effroyable carnage des Officiers de Proserofki
H Le Secretaire Alexis Alexevit fils du cham de Gilan pendu par les pies
I Les deux fils du Gouverneur tous deux nommes Boris pendus par les pies
K Tous les autres prisonniers mis en pieces
L Tous les fuyars pris
M La Voirie
N Un Pressoir
O L'Eglise
Q Le Rempar de la Forteresse
P La Cour de justice

vitable. Pendant que je me fortifiois dans la résolution où j'étois de la recevoir avec fermeté, on interrogea le Colonel, qui fut condamné à être jetté du haut en bas d'une Tour nommé Roofcat, d'où le Gouverneur & son Chancelier avoient aussi été jettez, après avoir souffert ce que le Barbare pût s'imaginer de plus cruel. Pour le reste des Officiers, les uns furent taillez en piéces & les autres noyez.

Durant le peu de temps que je fus devant le Général, je n'entendis parler que de cruauté & de tortures, à quoi j'étois si accoûtumé que rien ne fut capable d'ébranler ma résolution; & comme j'attendois à tous momens l'arrêt de ma mort, Stenko me regarda fixement & commanda qu'on me donnât de l'eau de vie. Ce commandement vint fort à propos, car j'allois tomber en défaillance, & deux grandes tasses de ce brûvage m'en empêchérent agréablement, & m'aidérent à me rendre à l'armée où il ordonna que l'on me menât.

En entrant dans un bâteau qui étoit proche de celui du Général, je fus reconnu par un soldat qui dit à la veuve d'un Officier que j'étois plus heureux que son mari puisque j'étois encore au monde. Ce soldat le dit à quelques au-

tres, & ceux-ci à un jeune Alleman, qui voyant le carnage que l'on faisoit des Etrangers s'étoit jetté parmi les Cosaques, en aparence comme ami, quoi qu'il les haït en effet. Dès que ce jeune homme sçût où j'étois il me vint voir, me fit de grandes caresses, & me protesta en me quittant que s'il trouvoit l'occasion de me servir, il l'embrasseroit de tout son cœur. Je reçûs comme je devois les témoignages de son amitié, mais je crus bien que ma vie ne seroit pas longue, le lieu où j'étois étant celui où à toute heure on reyoit quelques misérables, au nombre desquels je ne doutois pas que je ne fusse bientôt mis. Après avoir été deux jours dans cette apprehension mortelle on m'enferma dans une Tour, où l'on me lia les mains tantôt sur le dos, tantôt aux pieds, & d'une maniere si cruelle que la mort m'eût été plus douce. Le Chirurgien & le jeune Alleman dont j'ai parlé aiant apris l'état pitoiable où j'étois me vinrent voir; tâchérent de me consoler, & m'assurérent que ce mauvais temps ne dureroit pas. Ha! leur dis-je, qu'il est aisé de consoler quand on ne souffre pas; & que ceux qui se portent bien ont peu de raison de s'étonner de l'impatience des affligez. Je fus quelque temps sans

rien

rien dire, la violence de mes douleurs m'ôtant à tous momens l'usage de la voix & de la parole. Aussi-tôt que je pus parler, je les priai de faire en sorte qu'on abregeât mes peines, & qu'on m'ôtât promptement la vie, la mort étant mon unique consolation. En vain ils m'exhortérent à attendre avec résignation que le Ciel terminât mon sort, je les supliai de considérer que ma patience étoit à bout, & qu'absolument je voulois mourir. Il étoit défendu parmi les Cosaques de parler pour un prisonnier; & nul ne l'osoit faire qu'il ne courût risque de la vie: cependant le jeune homme qui accompagnoit le Chirurgien sortit dans la résolution de mépriser cet ordre, & de prier qu'on finit mes maux.

Une heure après qu'ils m'eurent quitté, des Cosaques entrérent & me liérent plus sévérement qu'on n'avoit fait les pieds & les mains ensemble. Dans cet état ils me roulérent tout nud dans une fosse, où les crapaux & plusieurs autres semblables bêtes furent toute la nuit sur moi. Je la passai à prier Dieu qu'il m'ôtat la vie, tant pour finir mes maux presens, que pour éviter les süplices dont on me menaçoit.

Le lendemain mes deux amis me vinrent dire que le Général me deman-

doit. Ils m'ôtérent mes liens & me menérent devant lui. Après quelques paroles il m'ordonna de ſuivre Faber (c'étoit le nom du jeune Alleman dont j'ai tant parlé) & de demeurer avec lui juſques à nouvel ordre. J'y demeurai quatre ou cinq jours, pendant leſquels il ne ſe paſſa pas un moment que l'on ne fit mourir quelqu'un, ſoit en le coupant par morceaux, ou en le pendant par les pieds.

Le troiſiéme de Juillet mes premiers bourreaux me tirérent de la maiſon de Faber, & me menérent ſur le bord de l'eau, où ils dirent qu'ils m'alloient jetter, ſi je ne leur payois les cinq cens francs que le Chirurgien avoit promis pour ma rançon. Le généreux Faber dit que l'on m'avoit tout ôté, & que je n'avois garde de leur donner ce qu'ils demandoient, mais qu'il les alloit paier pour moi. „ Enfans, dit-il, en les leur „ contant, voilà la rançon de mon ami, „ où j'ai part auſſi bien que vous puiſ- „ que je ſers le même Maître, mais je „ vous céde mes prétentions ; partagez „ le tout entre vous autres & laiſſez „ mon ami en paix. Il me remena enſuite avec lui, & continua à me traiter avec autant de ſoin que ſi j'avois été ſon pere.

Trois jours après on me remena devant le Général qui bûvoit avec ses amis dans la cave du Gouverneur, j'y vis entr'autres trois Cosaques parez de mes habits & de ce que j'avois de plus beau. Je demeurai-là un quart-d'heure pendant lequel le Général but plusieurs fois à moi dont je ne lui sçus point de gré, craignant à toute heure qu'étant sou & accoûtumé aux cruautez, il ne commandât qu'on m'assommât. Dans cette apréhension je ne songeai qu'à me retirer, & le fis sans bruit dès que je le pus.

Le neuviéme on ficha un croc à l'un des côtez du Secretaire Alexis Alexiowits ; & dans cet état on le suspendit avec le fils du Kan de Guilan à un poteau où ils expirérent quelques jours après. Ensuite on pendit par les pieds contre la muraille du Château les deux fils du Gouverneur, dont l'un n'avoit que huit ans & l'autre seize. Le lendemain étant encore tous deux vivans, on détacha le plus jeune, & l'on jetta l'aîné du haut de la Tour, d'où quelques jours auparavant on avoit jetté son pere.

Le vingt & uniéme le Général sortit d'Astracan accompagné de douze cens hommes, & se fit suivre d'un nombre infini de petites Barques. Il laissa dans la

 ville

ville vingt hommes de chaque centaine sous la conduite de deux Gouverneurs, tous deux de même nation & de même ville que lui.

Pendant son absence on continua à massacrer comme s'il eût été present; & il n'y avoit point de jour qu'il n'en fût tué plus de cent cinquante. Ces cruautez qu'on exerçoit sans distinction, me firent craindre que mon rang ne vint, & dans cette crainte je fis une fosse où je me cachois la plûpart du temps, & d'où j'entendois jour & nuit les cris pitoiables de ceux que l'on executoit.

Le vingt-deuxiéme on redoubla les cruautez; & l'on commença à en tourmenter un plus grand nombre que de coûtume. Ce changement me fit fremir; & je commençois à desesperer tout-à-fait de mon salut, quand le Chirurgien me vint dire qu'il avoit obtenu permission de faire un voiage, & un passeport pour lui & pour un valet sous la caution de mon bienfaicteur qui répondit de son retour. Nous accordâmes que je passerois pour son valet; & dès ce moment je me préparai à le suivre dans la Barque de deux Banians, qui après avoir été dépoüillez avoient obtenu le passage libre.

Le vingt-quatriéme je me fis raser la

barbe & les cheveux, & le lendemain nous partîmes. Le jour ſuivant nous entrâmes en mer, & aperçûmes de loin trois Barques qui faiſoient la même route. Sur le midi le vent ſe tourna au Nord-Eſt, & devint calme ſur le ſoir. Le vingt-ſixiéme une des trois Barques nous joignit, & nous aprîmes qu'elle étoit chargée de ſel, qu'on menoit à Terki. Nous réſolûmes de la ſuivre, & nous paſſâmes tout le jour le long de quantité de roſeaux. Sur le ſoir aiant jetté l'ancre à une portée de canon de ces trois Barques qui nous ſuivoient, nous en vîmes deux venir à nous; & en abordant de chaque côté ils firent une décharge qui fit plus de peur que de mal. Nous étions au nombre de quarante ſix, la plûpart Banians, & quelques Tartares, Perſans, & Bouchars; & les Corſaires n'étoient que dix-huit qui paſſérent dans nôtre Bòrd d'une maniere ſi terrible, que les Banianes penſérent mourir de fraieur. Dès qu'ils aperçurent les voleurs ils joignirent les mains, ſe jettérent à genoux; & leur demandérent la vie d'un air qui témoignoit qu'ils avoient grand peur de la perdre. Pendant qu'ils pleuroient on les dépoüilla eux & nous, juſqu'à nous ôter nos proviſions: Et quand ils eurent tout viſité ils liérent

le Chirurgien, & le menacérent de la torture s'il ne leur indiquoit ceux qu'il sçavoit avoir de l'argent. Ces menaces l'intimidérent ; il leur donna huit ducats & mon cachet que je lui avois donné en garde ; & quatre double ducats à lui qu'il n'avoit pû avaler ; soit que son estomac fût plein, ou qu'ils fussent un peu plus massifs que cinquante-deux ducats qu'il y avoit déja fait passer.

Après nous avoir dévalisez, les Barbares tinrent conseil, où les uns opinoient à nous ôter à tous la vie, & les autres à nous la laisser ; Ces derniers l'aiant emporté, ils nous annoncérent qu'ils nous la donnoient à condition que nous tirassions vers la Mer & protestant que s'ils nous trouvoient près de Terre ils nous jetteroient dans la Mer. Nous levâmes l'ancre pour leur obéïr, & un vent d'Oüest qui étoit violent nous mit au large de la Mer : Comme le vent augmentoit toûjours nous ne la pûmes tenir longtemps, & nous moüillâmes sur trois brasses d'eau. Le trentiéme nous fîmes voiles ; & le Pilote malgré nous aiant voulu ranger la Côte, nous découvrîmes deux Bâtimens, l'un desquels vint fondre sur nous avec tant d'impétuosité que nous ne pûmes l'éviter. Dès que les Banianes les virent ils recommencérent à hurler ; mais

les voleurs impitoiables ſans avoir égard à leurs cris leur ôtérent le peu que les autres leur avoient laiſſé. Quand ils les eurent dépoüillez, ils s'adreſſérent au Chirurgien pour lui demander quelle ſorte d'homme ou plûtôt quel Diable j'étois; il eſt vrai que j'étois affreux, m'étant bärboüillé de noir & de graiſſe qui faiſoient un vilain effet, & n'aiant pour coëffure qu'un bandeau ſale comme les Banianes. Cependant les voleurs ſe jettérent comme des loups ſur le peu de vivres qui nous reſtoient, & je portai ma main à la bouche en levant les yeux au Ciel pour les prier de ne pas tout prendre. Mes grimaces leur firent pitié, & ils convinrent de nous en laiſſer en me faiſant ſigne qu'ils m'entendoient. Enſuite ils prirent le Chirurgien & le maltraittérent pour l'obliger à découvrir où étoit ſon argent, mais par bonheur il étoit encore dans ſon eſtomac, & il en fut quitte pour quelques coups. Soit que les voleurs euſſent du dépit de ne trouver pas ce qu'ils cherchoient, ou qu'ils ne cruſſent pas deux Marchands Tartares qui juroient avoir tout perdu, ils les jettérent dans la Mer où ils ſe noiérent, & nous menacérent de la même peine ſi nous étions aſſez hardis que d'aprocher de Terre. Après cette menace ils ſorti-

rent de nôtre Barque, & nous moüillâmes où nous étions ſur trois braſſes & demi de fond.

Le ſixiéme Septembre nous fîmes route au Sud, & rencontrâmes une Barque montée de Perſans qui venoient auſſi d'Aſtracan, & qui n'avoient eu aucune avanture parce qu'ils n'avoient pas été terre à terre comme nous. Dès qu'ils nous virent ils levérent l'ancre, & nous joignirent pour naviger plus ſûrement. Le ſoir le vent tourna au Nord-Eſt; & aiant remarqué que nous prenions trop du côté de l'Oüeſt, j'en dis mon ſentiment qu'on ne voulut pas écouter, ce qui fut cauſe que le lendemain nous nous trouvâmes proche de terre, le vent étant à l'Eſt quart au Nord. Ainſi tout le jour malgré nous, nous côtoiâmes le rivage; & ſur le ſoir le calme nous aiant ſurpris, nous nous ſervîmes de nos rames, & perdîmes de vûë l'autre Barque. C'étoit un mal pour nous, mais ce n'étoit pas le plus grand; nous avions faim, le pain nous manquoit, & nous ne ſçavions où en prendre. Les Banianes qui ſont toûjours fort bien pourvûs dans leurs voiages, avoient eu l'adreſſe & le bonheur de cacher ſi bien leurs proviſions que les pirates tous fins qu'ils étoient n'en avoient trouvé qu'une partie; Ces bon-

bonnes gens voiant le besoin où nous é-tions, nous firent part de ce qu'ils a-voient, de peur que la necessité nous portât à quelque violence. Tous les matins après avoir jetté dans l'eau une partie de leurs provisions pour nourrir les poissons, ils nous donnoient deux petits gâteaux sans levain, chacun grand comme les deux mains, & de l'épaisseur d'une oublie. C'étoit quelque chose & presque rien pour de miserables affamez qui n'avoient que cela pour vivre : Ainsi nous languissions & traînions une vie mourante.

Cependant le vent n'étant pas bon pour la route que nous voulions faire, nous fûmes trois jours à l'ancre sur une demi-brasse de fond. Le vent étant tombé nous ramâmes, & chacun demeura d'accord de mettre en commun ce qu'il lui restoit de provisions. Cette douceur pour ceux qui n'en avoient aucune, fut bien-tôt suivie d'une amertume qu'on n'avoit point prévûë ; le bois de cuisine manqua, & c'étoit un malheur pour ceux qui faisoient quelquefois chauffer un peu de farine & d'eau pour étourdir la plus grande faim. Après y avoir un peu pensé je proposai de couper le bois le plus inutile de la Barque : On en convint, on fit du feu, & ce petit secours

nous

nous donna moien de languir plus long temps que nous n'eussions fait. Le dixiéme le vent étant Est quart à l'Est nous fîmes route au Sud, & rangeant la Côte tout le jour, nous moüillâmes le soir sur cinq pieds d'eau : cela me donna occasion de descendre à Terre où je trouvai des brossailles & quelque peu d'herbes dont les autres me sçurent bon gré.

Le lendemain nous levâmes l'ancre & allâmes toûjours terre à terre jusques au soir qu'il falut ancrer à une lieuë de quatre ou cinq voiles que nous avions vûës tout le jour. Une heure après le vent fraîchit & les vagues entrérent toute la nuit dans nôtre Barque; dequoi les Banianes effraiez poussérent de profonds soûpirs qui firent pitié. La peur qu'ils avoient de perir nous obligea d'aprocher de Terre quoi qu'avec une peine extrême, & nous ne l'eussions jamais pû, sans que nôtre Barque étoit plate & large de varangue.

Le treiziéme nous fûmes pillez pour la troisiéme fois, & comme nous fûmes surpris, le Chirurgien n'eût pas le temps d'avaler ses ducats : ainsi ils eussent été perdus si je ne m'étois avisé de les cacher dans le sable; & n'aiant rien pour marquer l'endroit où ils étoient, je me jetai dans des roseaux qui étoient tout proche,

che, & m'en couvris le mieux que je pus. Je n'y eus pas été un quart-d'heure que les Cosaques m'y trouvérent, & leur mauvaise humeur me fit craindre un fâcheux succès. Pour l'éviter s'il étoit possible je contrefis le fou, & mes grimaces apaisérent un peu leur furie. Ils voulurent neanmoins sçavoir si je n'étois pas Alleman, & quand on leur eut dit que non, ils se contentérent de me traiter comme les autres à qui ils avoient tout ôté excepté le caleçon. Un quart-d'heure après ils nous quitérent, & nous cherchâmes les ducats du Chirurgien, qui étoient si bien cachez qu'on eut de la peine à les trouver. Nous avions demandé aux Cosaques si nous avions passé Tarku; mais ils eurent la dureté de ne nous pas répondre, & quand il s'agit de lever l'ancre nous ne sçavions ni où nous étions, ni de quel côté nous devions tourner. Cependant nous étions tout nus, nous n'avions pas un morceau de pain, & ne sçavions comment sortir du triste état où nous étions.

Après avoir mangé quelques herbes que nous trouvâmes aux environs, nous fîmes route de grand matin le vent étant Est-Sud-Est quart au Nord, & cinq ou six heures après le vent s'étant tourné à l'Est-Sud-Est, il nous poussa à une lieuë

de

de l'endroit d'où nous étions partis le matin. Nous fûmes contrains d'y moüiller le vent continuant à fraîchir & les houles étant extrêmement grosses.

Quelques heures après nous aperçûmes sur le rivage trente Tartares qui nous firent signe d'aprocher de Terre, dès que nous les vîmes les Banianes se mirent à hurler d'une pitoiable maniere. Plus on tâchoit de les consoler plus ils se tourmentoient dans la crainte de l'esclavage où ils se croioient prêts de tomber. Quand ils furent las de hurler, un des plus vieux d'entr'eux se jetta dans l'eau, & s'alla jetter aux pieds des Tartares qu'il pria tout en larmes, les mains jointes & à deux genoux de ne le faire point esclave. Pendant qu'il crioit & se tourmentoit on nous fit tous descendre à terre, on les autres Banianes joignant leurs cris à ceux du vieillard affligé, faisoient un terrible concert. Cependant les Tartares que ces crieries n'émurent guéres nous demandérent de l'argent, & c'est ce que nous n'avions point. Il en faloit pourtant, mais par bonheur ils ne demanderent que trente florins pour chacun de nous que les Banianes cautionnerent. Delà ils nous menerent par terre à une Baye éloignée de nôtre Barque de deux ou trois heures de chemin.

nin. Comme la route étoit difficile, & oute semée de petits cailloux fort aigus ù il falloit marcher les pieds nuds, nous ûmes bientôt tout en sang. Mais quelues maux que nous eussions, la faim éoit le plus grand de tous; & j'éprouvai lors qu'il n'en est point de plus sensible. Dès que nous fûmes arrivez au hameau es Tartares où nous trouvâmes pluseurs Moscovites, je leur fis connoître e besoin que j'avois de manger. Entre es derniers il s'en trouva deux que j'aois connu à Astracan, & ils ne m'euent pas plûtôt vû qu'ils me donnerent u pain & du poisson. J'en mangeai fort videmment, ou pour mieux dire je déorai tout ce qu'on me donna. Mes bienaicteurs voiant de quelle force je maneois, me donnerent avis que c'étoit me erdre que d'y aller si âprement; & me oulurent arrêter au milieu de ma coure; mais bien-loin de les croire j'avalai e reste sans mâcher, & peu s'en fallut que je n'étouffâsse. D'un autre côté le Chirurgien n'en faisoit pas moins, & quelque avis qu'on lui donnât, il n'en rofita pas plus que moi. Après avoir atendu trois jours que le vent fut propre our aller à Tarku, nous résolûmes d'y ller à pieds. La résolution étoit hardie arce qu'il étoit fort à craindre que les

Tar-

Tartares ne nous arrétaſſent en chemin
mais les proviſions nous manquoient, &
la faim nous faiſoit horreur.

Ainſi nous partîmes le lendemain, &
allâmes coucher à un village des Tartares de Circaſſie. Le lendemain nous arrivâmes de bonne heure à Tarku, où le Chirurgien trouva un homme de ſa connoiſſance à qui il promit huit ducats pour le mener à Derbent ! J'y vis auſſi un Agent du Czar, Turc de nation & qui profeſſoit le Chriſtianiſme. Il s'étoit ſauvé d'Aſtracan où je lui avois ſouvent parlé, & il m'offrit fort obligeamment ſa maiſon pour autant de temps que je voudrois. La réſolution où j'étois de ne quitter point ma Compagnie m'obligea de le remercier, & le jour je tombai malade de l'excès de bouche dont j'ai parlé, & fus deux jours à l'extrémité.

Le ſixiéme Octobre nous partîmes, & après trois jours de marche dans un païs fort inégal, nous arrivâmes à un village nommé Andre-Déréefad apartenant à un Tartare qu'on apelle le Prince Chapelle. J'y vis ſur le dos d'un Perſan mon juſtau-corps de velours qu'il dit avoir acheté à Tarku des Tartares du païs, qui l'avoient ôté à quinze Allemans qu'ils avoient faits eſclaves. C'étoient les gens de nôtre Equipage qui s'étoient ſau-
vez

ez d'Aſtracan,& qui avoient eû le mal-
ıeur de faire naufrage proche de Tarku.
La ſeule fourure de ce juſtau-corps me
coûtoit quarante ducats, & on me l'of-
froit tout entier pour cinq ou ſix que je
n'avois pas, les Tartares m'aiant tout
ôté.

De ce village où nous ne pûmes trou-
ver les moiens d'aller plus loin, nous
retournâmes à Tarku, où le Turc Chré-
tien dont j'ai parlé me preſenta à un de
ſes amis qui me prit en ſa protection
pendant mon ſéjour dans cette ville.
Quoique cet ami fût puiſſant, je n'étois
pas trop en ſûreté dans une ville qui a-
voit tenu le parti des Rebelles, & dont
les habitans avoient noié un Député que
le Gouverneur avoit dépêché vers Moſ-
cou. Quelques jours après le jeune Al-
leman à qui j'avois tant d'obligation ar-
riva à Tarku avec un de nos matelots a-
pellé Karſten Brant. Ils s'étoient ſauvez
d'Aſtracan trois ſemaines après nous, &
n'avoient trouvé en chemin aucune mau-
vaiſe avanture. Ils nous dirent que les
Coſaques y étoient toûjours auſſi cruels
qu'auparavant; que jour & nuit on y
maſſacroit les perſonnes de merite, &
qu'ils ne croioient pas que dans un mois
il y reſtât un honnête homme.

Comme je méditois les moiens de
ſor-

ſortir d'un lieu où toutes ſortes d'étrangers n'étoient pas trop en ſûreté, on me vint dire que le Chirurgien dans la chaleur d'une débauche avoit offert quarante francs pour nous faire mener à Derbent par une voie ſûre & commode. J'en eus quelques heures de chagrin, à cauſe que le voiturier à qui il avoit parlé n'acceptoit l'offre qu'on lui faiſoit, qu'à condition que le Prince des Calmouks qui réſidoit dans ce lieu-là le lui permit; & il n'étoit pas à propos qu'il ſçût qui nous étions. Cependant la choſe réüſſit mieux que nous ne penſions, & le Semkal (c'eſt le nom du Prince que je craignois) ne fit nulle difficulté de permettre ce qu'on ſouhaittoit.

Le vingt & uniéme nous partîmes avec des gens de pluſieurs nations, les uns deſquels étoient à cheval & les autres en chariot. Le vingt-quatriéme nous fûmes à Derbent & le lendemain à Bonac, où la plûpart de nos matelots étoient eſclaves. Je leur écrivis par nôtre guide, les exhortai à demeurer ferme dans leur Religion; & leur fis dire que j'allois travailler à leur délivrance: que ſi cependant ils avoient beſoin de quelque choſe, ils m'écriviſſent avec confiance à Derbent, où j'eſperois trouver moien de ſubvenir à leurs beſoins. C'eſt en ſub-

ſtance

ance ce que je mandois, & je le fis utilement, le voiturier par qui j'écrivois en aiant usé de mauvaise foi.

En me promenant à Derbent le hazard voulut que je trouvasse deux de nos gens qui avoient été deux mois esclaves. Ils m'aprirent que dix jours après leur départ d'Astracan ils se trouverent vers la Côte du Daguestan, où le vent étant trop forcé, & n'aiant plus de provisions, ils avoient pris le parti d'aller échoüer à quelques brasses du rivage où ils avoient enterré ma valise dans l'intention de l'envoier querir de Derbent. Qu'ils avoient marché le premier jour sans avanture, mais que le lendemain ils avoient été attaquez par vingt-deux ou vingt-trois Calmouks tous à Cheval, à la tête desquels étoit le frere du Semkal nommé Ali-Sultan qui commandoit à Boinac. Que ces Barbares avoient violé la femme de Corneille Brak, & dépoüillé les hommes tous nuds, qu'ils avoient attaché à la queuë de leurs chevaux, les faisant marcher à reculons l'espace de deux ou trois lieuës. Qu'en cet état on les avoit menez vers la Mer où ils avoient passé la nuit, & que les Tartares les avoient rejoints le lendemain lorsqu'ils pensoient en être quittes, qu'ils leur avoient ôté jusqu'à la chemise sans excepter la fem-

femme de Brak & son enfant qui n'avoi que six mois. Qu'ensuite on les avoit menez les uns à Derbent, les autres à Boinac, & quelques-uns dont ils n'avoien point oüi parler depuis, dans un village dont ils ne sçavoient point le nom. Que Jean Struys & deux autres étoient tombez entre les mains des sujets d'Osmin Prince Tartare; que le premier avoit d'abord été troqué contre un cheval, & depuis vendu à un marchand de Derbent cent cinquante Abasis, qui font environ cent florins monnoie de Hollande:& que pour eux, ils avoient pris si bien leurs mesures pour s'enfuïr à Derbent,qu'ils y avoient réüssi, & qu'ils avoient eû le bonheur d'y trouver un Prince humain,& de charitables Banianes qui les avoient fournis de tout. Voilà ce que j'apris de l'avanture de nos gens à qui l'on avoit dit qu'on m'avoit pendu par les pieds dans la déroute d'Astracan, d'où ils croioient qu'aucun étranger ne fût échapé.

Pendant mon séjour à Derbent je priai le Sultan de demander au Prince Semkal la liberté de nos gens : ce qu'il fit sans répugnance, mais ce fut inutilement, les intéressez aiant formé des opositions invincibles. Ensuite j'obtins permission d'aller à Scamachi où je pensois aller avec huit chevaux de loüage,
mais

ais je n'en pûs trouver pas un, & je
s obligé de faire la moitié du chemin
pied.

Le vingt-deuxiéme d'Octobre, Fa-
er, le Chirurgien, un Enseigne, trois
e nos gens & moi nous partîmes de
cabaran avec une Caravane qui alloit
Scamachi, où nous arrivâmes trois
urs après. Nous y trouvâmes Jean
truys qu'un Ambassadeur de Pologne
voit racheté; & je priai cet Ambassa-
eur de nous aider de son crédit auprès
u Kan pour la délivrance de nos gens.
'en reçus de belles paroles, mais en ef-
t je n'obtins rien, cet homme n'aiant
ucun zele ni pour son Roi ni pour les
hrétiens.

Deux ou trois jours après le Kan
'aiant donné audience, je lui remon-
ai l'injustice que les Calmouks fai-
oient à nos gens: Il me promit de s'en
nformer, & de faire pour eux tout ce
u'il pourroit; mais sa promesse n'eût
ucun effet. C'est pourquoi je résolus
'aller presenter requête au Roi, auprès
uquel je crûs que nôtre Nation avoit
uelque crédit. Pour y aller je pris d'un
aniane soixante & quinze Abassis, à
ondition de lui en donner vingt-cinq
e profit dès que je serois à Ispahan;
t si le paiement étoit differé quelques
jours,

jours, le Chirurgien qui étoit caution de cette somme s'obligeoit de lui en donner à Scamachi cent vingt-cinq.

Après avoir donné ordre à tout, & passé au Chirurgien une obligation de cent trente cinq francs qu'il m'avoit prétez à Astracan, je partis de Scamachi le quinziéme jour de Novembre avec un de mes canoniers nommez Corneille de Uries : Faber & le reste de mes gens étant demeurez en cette Ville avec le Chirurgien.

Nous souffrîmes jusqu'à Ardeüil où nous arrivâmes deux mois après avec des peines incroiables. Là les provisions nous manquérent, & n'y aiant trouvé personne de nôtre connoissance nous résolûmes d'aller à Tauris qui est à six journées d'Ardeüil. La necessité où nous nous trouvâmes m'obligea de vendre ma valise & le peu de hardes qui me restoient, dequoi je fis six Abassis, & cinq que j'empruntai d'un Baniane, qui étoit justement la somme que demandoit le voiturier pour nous mener à Tauris.

Le premier jour de Mars nous arrivâmes à Tauris; où j'allai d'abord chez les Capucins qui me reçûrent favorablement. Outre cela ces bons Peres me firent toucher quarante cinq Abassis pour les frais de mon voiage, dont je

leur

leur laiſſai une obligation. Il ne me reſtoit plus qu'à partir lorſque je me ſouvins que Tauris étoit l'ancienne Ecbatane capitale de la Médie. Je voulus voir ſi elle reſſembloit encore à ce qu'elle étoit en ce temps-là, & je trouvai que c'eſt encore une grande Ville fort peuplée, où il y a toûjours quantité de Turcs, d'Indiens, de Moſcovites, & de Perſans qui y portent de toutes ſortes de marchandiſes, & principalement des ſoies de la Province de Guilan. Les vivres y ſont à fort-bon marché, & j'apris que les Arméniens qui s'y ſont habituez ſe ſont enrichis dans le trafic qu'ils entendent mieux que les Perſans.

Comme vous êtes fort curieux vous ſerez peut-être bien aiſe d'avoir le plan de cette Ville qui eſt aſſûrément des plus belles de toute la Perſe. Elle eſt ſituée au quatre-vingt-troiſiéme degré trente minutes de longitude, & au quarantiéme degré quinze minutes de latitude dans une pleine preſque toute entourée de montagnes. Le païs d'alentour eſt bon & fertile, & les légumes y ſont excellentes. Il coule au milieu de la Ville une petite riviére qui croit dans la ſaiſon des pluies juſqu'à faire de grands ravages. Comme elle eſt célébre par toute l'Aſie pour le grand trafic qui s'y fait, ſes Ba-

zars qui ſont couverts, ſont toûjours remplis de très-riches marchandiſes ; il y a quantité d'ouvriers en ſoie qui font de très-belles étoffes. Les autres artiſans, comme forgerons, orfévres, tourneurs ont des Bazars à part ; & il n'eſt point de Ville en Perſe où il ſe faſſe de ſi belles peaux de chagrin, ni où il s'en conſume une ſi grande quantité.

La plûpart des maiſons ſont baſſes, & revêtuës au dedans de terre détrempée avec de la paille hachée, & blanchie avec de la chaux. Ses Carvanſeras ſon beaux & commodes, & l'on y voit de belles Moſquées. Dans le Meidan ou la grande place il y en a une de nul uſage ; & près delà une belle Egliſe qui a ſervi aux Arméniens, & qu'on laiſſe auſſi tomber en ruine. Mais la plus ſuperbe de toutes eſt celle qui ſe trouve dès l'entrée du chemin d'Iſpahan. La ſtructure en eſt admirable, & l'on y monte par huit grandes marches. La porte eſt taillée dans une pierre blanche & tranſparente de vingt-quatre pieds de haut ſur dix ou douze de largeur ; ce qui paroît beaucoup au milieu d'une façade de cinquante pas, revêtuë de briques verniſſées de differentes couleurs. Des deux côtez il y a deux tours extrêmement hautes & qui ont le même ornement. Le Dôme où l'on en-

tre par cette porte a quarante pas de diametre, & eſt apuié ſur douze pilliers de cinq à ſix pieds en quarré. Tout autour regne une baluſtrade de marbre blanc avec des portes pour paſſer d'un côté à l'autre. Il eſt revétu au dedans de ces belles briques verniſſées qu'on voit en Perſe dans la plûpart des beaux bâtimens. Vis à vis de la porte on en trouve une autre, à l'un des côtez de laquelle on voit une chaire de bois de noyer couverte d'un dais & apuiée contre le mur. Il y en a une autre de l'autre côté, mais ſans dais & ſans ornement. Delà on paſſe dans un petit Dôme, où ce qu'il y a à mon gré de plus curieux, ſont deux grandes pierres blanches & tranſparentes comme un verre. On me dit que cette pierre ſe trouve à quinze lieuës de Tauris, & qu'elle ſe tire d'un côteau qui eſt le long du Lac Boumi. On veut que ce ſoit une congélation de pluſieurs ſources qui ſortent de ce côteau, & l'on dit même qu'il s'y trouve des reptiles tous entiers qui ſemblent y être enchaſſez. Voilà ce que j'ai vû de plus remarquable à Tauris que j'aurois fait ſcrupule de quitter ſans vous en faire la deſcription.

Nous en partîmes le quatriéme de Février, & arrivâmes à Iſpahan (car je ne veux pas vous ennuier par le froid détail

de nos avantures) le dixiéme de Mars. J'y fus voir le Sieur Bent Chef du Comptoir de la Compagnie des Indes Orientales , & le Sieur Casenbroot son assistant qui me reçûrent parfaitement bien. Ils ont fourni le canonier d'argent & d'habits , & l'ont envoié à Gomron. Ils me promettent de faire tout ce qu'ils pourront pour la délivrance de nos esclaves ; & j'espere que Dieu qui est le Pere des affligez benira leurs soins & les miens , & qu'eux & moi verrons bientôt ces miserables hors des prisons des Infideles. Cependant je suis , &c.

DAVID BUTLER.

RELATION
DU
NAUFRAGE
D'UN
VAISSEAU HOLLANDOIS,
Nommé Ter
SCHELLING,
Vers la Côte de Bengala ;

OU

L'on voit des effets extraordinaires de la faim, & plusieurs autres choses remarquables, arrivées à ceux qui montoient ce Bâtiment.



AVERTISSEMENT.

LES suites du Naufrage du Vaisseau nommé *Ter Schelling* sont si particulieres, qu'elles méritent d'être suës. On lit bien dans l'Histoire d'étranges effets de la faim, jusques-là que des meres ont eu le cœur d'ôter la vie à leurs enfans pour se la conserver; mais on n'y a point encore lû qu'un homme ait déterré des morts, ni ôté leur pâture aux vers pour se l'aproprier. C'est ce que le Lecteur verra dans cette Relation; Un de ces pauvres affamez qui nous en ont

fourni le ſujet, trouve en ſon chemin un Tombeau qu'il eſt tenté d'ouvrir ; il ſuccombe à la tentation, il ouvre ce Tombeau où il trouve un cadavre qui fait horreur tant il eſt difforme & rongé des vers. Cet objet tout affreux qu'il eſt bien loin de l'effraier, lui plaît : il propoſe à ſes Compagnons de s'en ſervir contre le mal qui les tourmente ; ceux-ci plus moderez, ou peut être en qui la faim n'avoit pas fait d'impreſſion ſi forte, l'en diſſuadent, & il ſe rend à leurs raiſons. La peine qu'il a à les croire nous fait voir ce que peut la faim, ou plûtôt la peur de mourir ; la ſeule paſſion qu'on a pour la vie étant ſeule capable

de

de nous porter à ces terribles extrémitez.

Je ne parle point de l'ardeur avec laquelle lui & les autres cherchérent plusieurs fois le corps d'un de leurs Compagnons qui mourut dans l'Isle où ils abordérent pour le devorer. * Je laisse aussi à part les serpens, les charognes, les feüilles d'arbres, l'herbe, les insectes, & la fiente des animaux qui leur ont servi de nourriture. Il s'est peut-être déja vû de ces tristes exemples, & des rencontres aussi funestes que celles de nos voiageurs. Quoi qu'il en soit, je ne pense pas que le Lecteur puisse me sçavoir mauvais gré de la Relation que je lui donne : Si el-

* *Cet empressement quoique furieux n'a peut-être rien de si surprenant que l'ouverture d'un sépulcre où ils ne trouvérent qu'un reste de cadavre.*

le n'eſt pas gaie, les ſujets les plus enjoüez ne ſont pas toûjours les plus utiles ; & il n'eſt pas mal à propos de faire quelquefois des lectures qui nous font connoître ce que nous ſommes & ce que nous pouvons.



RELATION DU NAUFRAGE D'UN VAISSEAU HOLLANDOIS,

Nommé Ter SCHELLING, *Vers la Côte de Bengala.*



Ous partîmes de Batavia avec les vaiſſeaux nommé Wéſop, Brouwers-haven, & Nieuwenhove le troiſiéme de Septembre de l'année mil ſix cens ſoixante & un, & fîmes voiles vers Ongueli dans le Roiaume de Bengala. Nôtre vaiſſeau nommé Ter Schelling étoit monté de quelque huit piéces de Canon; l'Equipage étoit de quatre-vingt-cinq hommes, & ſa charge d'argent monnoié, de cuivre & de planches. *Départ du Vaiſſeau nommé Ter* SCHELLING.

Vision du Contre-maître.

Le vingt-troisiéme nôtre Contre-maître nommé Hillebrant, étant descendu entre les ponts pour en tirer quelques cordages dont il avoit besoin, vît ou crût voir nager dans la Mer des Personnes pâles & défaites, & même quelques morts à flot. Au retour de ce lieu il parut à demi troublé, & quand sa triste réverie fut un peu dissipée, il nous dit ce qui la causoit. Soit que sa vision fût réelle ou un pur effet de son humeur sombre, plusieurs en tirérent mauvais augure, & commencérent à se préparer à quelque chose de funeste. Pour lui, depuis ce moment là il fut toûjours triste & réveur, au lieu qu'auparavant il étoit gai & aimoit à rire. Sa mélançolie devint telle qu'il ne pouvoit souffrir ni gestes ni paroles libres; ni s'empêcher de nous exhorter à la priere pour détourner les maux dont il sembloit que l'Equipage fût menacé. Comme il y en avoit qui se mocquoient de ses visions & qui en faisoient des railleries, il demandoit souvent à Dieu qu'il lui plût de faire voir à ces libertins ce qu'il avoit vû où chose semblable; afin que cela les fît un peu rentrer en eux-mêmes, & reprimât leur libertinage.

Le huitiéme Octobre nous fûmes à la vûë de la Côte de Bengala, mais nous la

vîmes

vîmes ſans la connoître ; n'y aiant pas plus d'aparence que ce fût elle que les Terres d'Arakan qui en ſont proches. Dans cette incertitude nous gouvernâmes de ce côté-là, & donnâmes fond à deux lieuës de Terre, où nôtre maître de Navire nommé Jacob Janſz Stroom natif d'Amſterdam fit mettre la chaloupe en mer, & dépêcha vers les habitans le Pilote, ſept ou huit matelos & le sommelier qui ſçavoit un peu la langue du païs pour s'informer de la nature du parage, & du nom des Terres que nous voions. Nous ſçavions que celles de Bengala ſont ſemées d'écüeils dangereux où pluſieurs vaiſſeaux avoient fait naufrage ; mais nous n'avions pas les connoiſſances neceſſaires de leur giſement, & ſans cela nous ne pouvions les éviter. Depuis qu'on eut envoié de nos gens à Terre nous les attendions d'heure à autre ; & trois jours s'écoulérent en les attendant de la ſorte. Au bout de ce temps nous craignîmes qu'ils n'euſſent été où devorez où faits captifs ; & dans cette crainte nous levâmes l'ancre & cherchâmes un port où nous puſſions nous en informer. Après avoir long-temps cherché, nous découvrîmes trois petites Barques qui venoient à nous du côté de Terre. Nous en fûmes fort réjoüis, eſpe-

espérant que par leur moien nous aprendrions des nouvelles de ceux que nous cherchions, & qu'ils nous aideroient sortir de nôtre embarras. Ces Barque s'arrêtérent à un jet de pierre de nôtre Bord, comme pour aviser ensemble s'ils devoient y entrer parce que c'étoit un navire de guerre. Après avoir balancé plus d'un gros quart d'heure, leur Chef que les autres nommoient Orangkai, le Capitaine de leur village, fit aprocher sa Barque, & nous fit signe que les deux autres qui le suivoient étoient toutes pleines de poules, de pisang, de sorlaques, & d'autres fruits de leur terroir.

Nous lui fîmes entendre le mieux que nous pûmes qu'il n'avoit rien à craindre, & nos signes l'encouragérent. Si-tôt qu'il fut dans nôtre Bord il fit aprocher les autres Barques, & décharger leurs provisions qui nous vinrent fort à propos ; & le Maître de nôtre navire le fit entrer dans sa chambre où il lui fit fort bon accüeil. Comme ils commençoient à s'entretenir du païs après avoir demandé des nouvelles de nos gens, nôtre vaisseau toucha contre un Terrain qui mit l'alarme dans l'Equipage. L'ordre que l'on mit pour nous relever ne se pouvant faire sans bruit, l'Orangkai s'épouvanta, & crut que c'étoit un signal

pour

our le mal-traiter. Dans cette apréhen-
on il ne ſongea qu'à s'évader & il le fit
adroitement que nul de nous ne s'en
perçût qu'après qu'il fut un peu éloigné.
l s'arrêtoit de temps en temps, & nous
enſions qu'il retourneroit, mais quand
ous vîmes qu'il avoit oublié l'argent
u'on lui avoit conté, nous ne doutâmes
lus que ſa fraieur ne fût extrême ; en ef-
et il ne revint pas, & quand nôtre vaiſ-
eau fut à flot nous nous trouvâmes auſſi
vancez que nous étions auparavant.
Dans l'extrêmité où nous étions la plû-
part opinérent qu'il faloit attendre nos
gens, & durant huit jours nous fîmes
les courſes autour du parage dans l'eſ-
pérance de les retrouver ; mais l'aiant
fait inutilement nous nous mîmes au
large & cherchâmes nos vaiſſeaux de
Conſerve.

Après les avoir long-temps cherchez nous allâmes heurter contre un banc d'où nous étant relevez, nous retombâmes ſur un autre plus dangereux que le premier. Cela nous obligea de mettre nôtre eſquif à l'eau, & de prendre la ſonde tant pour ſçavoir la profondeur du parage où nous étions, que pour connoître la nature & la qualité du fond. Fort loin aux environs nous ne trouvâmes que Baſſes & Batures, & par tout ſi

peu

peu d'eau que nous ne sçavions par où passer. Dès lors nous nous crûmes perdus, & tout l'Equipage s'affligea excepté les Pilotes, qui au plus fort du péril coururent à leurs tonneaux & bûrent à la santé l'un de l'autre. Cependant nous moüillâmes par l'avant & en croupiére & comme la Mer étoit agitée & le vent forcé, nous ne pûmes empêcher qu'il ne se fît une ouverture à nôtre vaisseau, qui couroit risque de couler bas si nous n'eussions coupé le beaupré. Pour l'Esquif il fut abîmé, & un seul homme qui étoit dedans sauvé, avec le secours qu'on lui donna.

Ainsi nous étions sans esquif, sans chaloupe, hors de la vûë de Terre, & dans une Mer inconnuë. Ces malheurs étoient grands & suffisoient pour nous accabler, mais nous n'étions pas encore au bout, & peu aprés nous nous trouvâmes dans un état bien plus pitoiable. Comme nous songions aux moiens de réparer le desordre, un coup de vent rompit nos deux cables. Nous en jettâmes promptement deux autres, qui n'empêchant pas que le vaisseau ne heurtât contre le Banc, nous les coupâmes à coups de hache sur l'écubier & abandonnâmes les ancres. Et pour les voiles, outre que le vent avoit emporté

rté le petit hunier, il falut mettre
vaisseau à sec, & les avoir toutes
iées. De plus le vent avoit si fort
ossi les vagues, que le navire faisoit
u par ses sabords, & il sembloit à
us momens qu'il dût se briser con-
e l'écüeil. La consternation étoit
ande, mais elle n'étoit pas générale:
tandis que la plûpart songeoient à
ur conscience & à prier Dieu devant
quel ils alloient paroître, les Pilo-
s se réjoüissoient, & chantoient le
erre à la main que toute furieuse &
rrible qu'étoit l'eau de la Mer, ils
mpêcheroient bien d'occuper le lieu
ì ils mettoient de l'eau de vie. Ainsi
es galans morguoient le péril & la
ort même, qu'ils apelloient la terreur
es ames communes; & le mépris de
eux qui la connoissoient en elle-même.
andis qu'ils bûvoient d'un côté, & que
ous prions Dieu de l'autre, un coup de
ent nous poussa au travers des bancs,
mit nôtre vaisseau à flot. Nous com-
encions à bien esperer quand nous
ous aperçûmes qu'il faisoit eau de tous
ôtez. D'abord nous fîmes joüer nos
ompes, mais nous ne la pûmes épui-
er, quoique nous fissions par horloge
lus de cinq cens bâtonnées d'eau. Peut-
tre néanmoins que nous y eussions réüs-
si

si si tous nos gens qui étoient au nom
bre de soixante & dix eussent pû s'entr
aider, mais la plûpart étoient si foibl
qu'à peine pouvoient-ils marcher.

Cet inconvénient fut suivi d'un aut
qui acheva de nous desoler ; nul d'ent
nous ne sçavoit la route ; & ni le maît
ni les pilotes ne sçavoient à quoi s'arr
ter. Après plusieurs contestations ils
trouvérent d'opinion contraire, ceux-
voulant aller d'un côté & le maît
d'un autre, & son opinion fut suivi
Nous n'allâmes pas loin sans conno
tre qu'elle étoit la meilleure ; au lieu q
celle des Pilotes nous eût éloignez
la Côte. Encore que nous fussions en r
pos de ce côté-là, nous avions ass
d'autres choses qui nous embarassoien
car nous étions gagnez de l'eau qui e
troit dans le Navire, nous fûmes lon
temps sans voir la Terre, & nous n'
vions plus de provisions. Ajoûtez q
nous étions tous accablez de sommei
de foiblesse & de lassitude. Nous étio
dans cet état, lorsque celui qui faiso
sentinelle s'écria terre, terre & qu'
n'en étoit pas bien loin. Cette bon
nouvelle donna cœur à tout l'équipag
chacun fit de nouveaux efforts, & com
mença à mieux esperer de l'avenir. Ce
douceur ne fut pas de longue durée,

rois ou quatre heures après nous eûmes
a marée contraire qui nous empêcha
l'avancer ; desorte que le soir nous fû-
nes contrains de jetter l'ancre à trois ou
uatre lieuës de terre sur un fond de
uatre brasses. Ce dernier accident ache-
a de nous desoler, car nous ne pouvions
lus pomper, & l'eau nous gagnoit à vûë
'œil. Les plus robustes neanmoins se
oiant prêts d'échoüer au port firent des
fforts extraordinaires, & s'encoura-
eant les uns les autres mirent la main à
œuvre, dans la résolution de couper le
able le lendemain pour nous aprocher
vec le flot le plus près de Terre que
ous pourrions. Mais à peine six horlo-
es s'étoient écoulées dans ce travail,
u'on s'aperçût que d'un sceau d'eau plus
e la moitié étoit du sable dont nous a-
ions lesté, ce qui rompit toutes nos
nesures.

Depuis ce fâcheux accident on ne son-
gea plus qu'à s'abandonner à la Provi-
lence Divine ; & toute ressource nous
tant ôtée, les uns cedérent à la violence
lu sommeil, les autres y resistérent, ne
pouvant se résoudre à fermer les yeux à
a clarté qu'ils étoient sur le point de
perdre ; & quelques-uns à qui ce som-
meil & la mort faisoient moins de peur
que la faim, demanderent à manger a-
vec

vec tant d'instance, que le maître ordonna de donner à chacun un peu d'eau de vie & de chair fumée. Le sommelier accoûtumé à l'économie obéït avec peine; mais enfin s'y voiant forcé, il distribua si peu de l'un & de l'autre, qu'il sembloit que nous eussions encore une longue route à faire.

Cependant les veilles & les fatigues avoient tellement épuisé nos gens, que plusieurs devinrent troublez, & firent des extravagances dont on eût ri dans un autre temps. Le cuisinier monta à la hune & en descendit fort échauffé de la peine qu'il dit avoir euë à pêcher des plongeons dont il se vantoit de faire un régal qui feroit revivre les morts. Quelques autres ne pouvoient comprendre le péril où nous étions, ne se souvenoient plus du passé, & ne parloient que du profit qu'ils prétendoient faire dans leur voiage. Dès que nous eûmes cessé de pomper, la grande vergue & celle d'avant que nous avions baissées se trouvérent remplies de plongeons qui étoient fort aisez à prendre, & c'est où le cuisinier qui avoit été le premier à s'en aperçevoir les avoit pris.

De ceux qui restoient dans leur bon sens plusieurs firent cuire un reste de féves nommées Kitseri qui se trouverent

au

fond du coffre d'un matelot qui repo-
it. On les mangea avec assez de tran-
uillité, quoi qu'on jugeât bien que ce
roit le dernier repas qui se feroit. Peu
temps après il entra tant d'eau par le
bord de la chambre du cuisinier, où la
olence des houles avoit fait une ouver-
re, qu'il falut faire des trous au tillac
ur la faire couler à fond de cale, & on
s reboucha avec peine avec des plaques
plomb garnies d'étoupes. Après cela
s plus robustes furent contrains de se re-
ser, n'y aiant plus moien de vaincre
nvie qu'ils avoient de dormir. Pour moi
i jusques-là y avois pû resister, je me
issai tomber sur un coffre attaché sur le
lac, ne pouvant me résoudre de me
ettre plus à mon aise dans un temps où
me croiois si proche de la mort.

A peine avions-nous reposé une heure,
ie les cris de ceux qui s'aperçûrent les
emiers que le vaisseau panchoit d'un
ôté, nous éveillerent & nous firent voir
danger où nous étions. Ce fut alors que
confusion augmenta, & que chacun
ouva des forces pour se retirer de pres-
, ou pour chercher un lieu commode
our se mettre à nage dans la derniere ex-
êmité. Et quand tout l'Equipage fut sur
s hauts de l'arriere, il se trouva trois de
os matelots à dire : & il y avoit apa-
rence

rence qu'ils s'étoient noiez à fond de cale où ils dormoient profondement.

Nous fûmes deux heures dans cet état la plûpart à demi morts & n'aiant plus aucune esperance quand le vaisseau se releva. Ce changement nous surprit de sorte qu'à peine le pouvions nous croire, & quand on en fut bien assuré, le cœur revint, & la tristesse fit place à la joie. Plusieurs coururent à leurs coffres, se vétirent de leurs beaux habits & demanderent de l'eau de vie. On ne la leur épargna pas, & ce que l'on en bût produisit bien-tôt un plaisant effet ; d'autres debitoient leurs pensées grotesques, s'imaginoient être grands Seigneurs & ne parloient que de millions. Ces visions étoient suportables au prix des excès des Pilotes qui continuoient à braver la mort. Soit que ce fût un effet du vin où de la mauvaise compagnie, quelques-uns de ceux qui avoient pris plus de peine à s'ajuster, allérent avec eux dans la Dunette, d'où sortant de temps en temps le verre à la main & le chapeau sur l'oreille, invitoient les autres à les imiter en chantant des chansons profanes, & peu s'en falut qu'ils ne dansassent. Il y en avoit qui étoient plus mornes, mais qui ne laissoient pas de boire, afin disoient-ils de s'assoupir, & d'être moins suscep-
tibles

es de l'émotion qu'on éprouve dans
rencontres. Ceux-là gardoient quel-
s meſures, mais d'autres plus brutaux
gorgeoient comme des cochons juſ-
à perdre le jugement, malgré les re-
ntrances que les plus ſenſez leur fai-
ent.

Cependant la mort aprochoit, &
ique reſſource étoit de faire une ma-
ne où nous puſſions nous mettre
and le vaiſſeau nous manqueroit. Le
ître charpentier s'offrit d'en faire
e, & avec l'aide de quelques autres
prit les vergues, les mats & autres
s ronds dont il fit un aſſemblage
pouvoit porter quarante hommes.
us étions davantage, mais les liber-
s ſe moquerent de nôtre précaution,
ne voulurent pas nous aider, ſi bien
e faute de ſecours nous ne pûmes
faire une qui fût ni plus forte ni plus
ple. La dureté de pluſieurs de nos
ns fût telle, qu'ils ne vouloient pas
me prêter ni les haches ni les coû-
ux dont nous avions beſoin. Le ſou-
ſinier fut un de ceux-là. Cet homme
nmé Guillaume Yſbrants en avoit
antité, & bien loin d'en donner, il
ſuadoit ceux qui en avoient de s'en dé-
re, diſant qu'il avoit un moien plus
urt & plus ſûr de ſauver ceux qui le
vou-

voudroient ſuivre. Enfin malgré ce cœu
endurci, & les diſciples des Pilotes q
continuoient à ſe divertir, nous vînm
à bout de nôtre radeau que nous attach
mes au vaiſſeau en attendant que l'on e
fait des avirons pour le conduire. Quan
tout fut prêt on donna à chacun de ce
qui s'y voulurent mettre dix pieces d'a
gent qui étoient de miſe au Roiaume
Bengala, pour s'en ſervir dans leurs b
ſoins lorſqu'ils ſeroient à terre. Ava
que de ſe ſéparer il falut boire tout
nouveau, & l'on but ſi imprudemment
que la plûpart perdirent le peu de raiſo
qui leur reſtoit. Je voulus me mett
avec ceux qui ſortoient du vaiſſeau, ma
un ami m'en empêcha, il me dit qu
n'étoit pas juſte que je l'abandonnaſſe
& qu'il ne pouvoit me celer qu'il n'a
voit pas bonne opinion de cette mach
ne, ou plûtôt de ceux qui la condu
ſoient parce qu'ils étoient preſque to
yvres, & ſur le point de ſe quereller
joint que la machine étoit à fleur d'eau
plus chargée qu'il ne falloit. Ainſi je r
ſtai dans le vaiſſeau avec le maître
quelques autres dont le nombre éto
fort inferieur au nombre de ceux qui
ſortoient. A peine ceux-ci avoient d
maré, que pluſieurs d'entre eux ſe r
pentirent de nous avoir quittez & ſe m
rer

fit à nage pour nous rejoindre ; si bien
u'à leur retour nous nous trouvâmes au
ombre de trente deux hommes ; & à ce
onte il faloit qu'il y en eût quarante sur
radeau, où ils tâchérent d'apareiller la
oile de la chaloupe : mais outre qu'elle
toit trop lourde le vent tomba demi-
eure après, si bien qu'ils avancérent
ort peu.

Quand nous les eûmes perdu de vûë
n pria Dieu pour l'heureux succès de
eur entreprise, afin que suivant leur
romesse les habitans nous vinssent bien-
ôt secourir. Après, le maître du vaisseau
t aporter un sac de biscuit de Zelande
 un peu de chair fumée que l'on man-
ea avec apetit. Pendant ce temps-là
ous vîmes encore nos gens fort loin,
nais ce ne fut que pour un moment,
 depuis on ne les vît plus ; ce qui nous
t croire que le radeau avoit coulé bas
ar quelque accident imprévû : à quoi
y a quelque aparence puis qu'on n'a
amais pû sçavoir ce qu'ils étoient deve-
us. Les fortes conjectures que nous
vions de leur perte aiant ruïné nôtre es-
érance (car nous faisions fonds sur les
ons offices qu'ils avoient promis de
ous rendre quand ils seroient à Terre)
ous songeâmes à faire un autre radeau ;
 quand il fut achevé, nous trouvâmes

qu'il n'étoit propre que pour dix ou dou-
ze hommes. C'eſt pourquoi nous prîmes
d'autres meſures, & commençâmes par
faire ſauter la hune du grand mât qu
l'on avoit déja coupé, & dépoüillé de
tous ſes agreils. Enſuite il nous fallo
la vergue, mais comme elle étoit fo
avant dans l'eau, embaraſſée de ſa voil
& de ſes cordages, nous ne la pouvion
dégager. Après avoir crû la choſe impo
ſible, l'Ami dont j'ai parlé nommé Gui
laume ou Vvillem Baſtians, ſe fit noüe
une corde autour du corps, ſauta dan
la Mer, & alla couper tous ces embarra
qui nous empêchoient d'achever ce qu
nous avions commencé. Cependant l
nuit & les vagues nous incommodoien
également ; l'une par ſon obſcurité
& les autres par leur violence : ainſi
nous étions à tous momens ſur le poin
de périr.

Comme la plûpart étoient occupez à
couper le mât d'avant qui étoit le ſeul
qui fût debout, ſix de nos gens compĺoté-
rent de s'évader ſecrétement ſur le radeau
qu'on venoit de faire, & ſans ſe ſou-
cier de ce qui pourroit arriver aux au-
tres, ils ſe mirent en devoir d'executer
leur lâche deſſein. Ils avoient même déja
coupé les deux cordes où il étoit attaché
& commençoient à s'éloigner du vaiſ-
ſeau,

ıu, lorſque le mât que l'on coupoit
mba dans la Mer devant le radeau, &
r ſa chûte le fit retourner auprès du
ırd. Sans cela il eſt infaillible que nous
ſſions péri cette nuit, car le mauvais
mps augmentoit ; les ſecouſſes étoient
olentes, & le vaiſſeau ne les pouvoit
us ſoûtenir. Nous nous hâtâmes donc
ajoûter à nôtre radeau le mât qui ve-
ıit de tomber, ce qui le rendit propre à
ırter vingt hommes & nous étions
ente-deux. Sur le Minuit la marée étoit
demi retirée ; nous euſſions bien voulu
ıuvoir attendre le vif de l'eau, & le re-
ur de la clarté pour nous mettre ſur le
deau ; mais le danger étoit trop preſ-
nt, & nous ne le pouvions ſans courir
ſque de la vie.

On ſongea donc ſérieuſement à ſor-
: du vaiſſeau, & l'on commença par
ſtribuer quelque argent à ceux qui en
ıulurent alors, car pluſieurs ne l'ac-
ptérent qu'en deſcendant ſur le ra-
ːau, où nous ne portâmes que très-peu
: vivres, deux compas de Mer ; deux
ıutelas, une épée, une hache d'armes,
ıelques rames faites à la hâte, une lan-
rne, & quelques livres de chandelles
ıur achever de paſſer la nuit.

Avec ce peu de précaution nous aban-
ınnâmes le vaiſſeau, & nous mîmes ſur

le radeau, où chacun la rame à la main nous tâchâmes d'aprocher de terre. Je ne puis exprimer combien nous souffrîmes dès que nous y fûmes ; mais il est aisé de s'imaginer qu'étant dans l'eau jusqu'à la ceinture par un temps extrêmement froid, & dans une nuit fort obscure, nous devions être fort incommodez. Lorsque le jour parut nous eûmes la marée contraire, & n'aiant rien à lui oposer elle nous entraîna si loin que nous ne vîmes plus la terre. Une heure après nous l'aperçûmes & usâmes de toutes nos forces pour la joindre, mais les Courans qui étoient rapides rendoient nos efforts inutiles, & cela pensa nous décourager. Cet accident fut suivi d'un autre ; la plûpart tombérent en délire, & donnérent beaucoup de peine à ceux qui pûrent résister à tant de fatigues. Les uns vouloient aller à leurs coffres & les demandoient opiniâtrement pour en tirer du linge. D'autres cherchoient la cuisine pour se chauffer. Mais un des plus fâcheux fut Guillaume Bastians mon ami, qui s'imaginant comme les autres être encore dans le vaisseau demanda où nous le menions ; & ramant tout-à-coup de l'autre côté & tout au contraire des autres : *Hé laissez-moi faire, dit-il, je vous menerai où il faut, je vois la Tour de*

de Hellevoutſluys , bon courage nous y voilà. *Le fou* , dit un autre, *il voit une Tour ? oüi nous y ſommes comme j'ai le dos. C'eſt une Egliſe ,* dit le Charpentier, *la belle piece & la riche voute ! ce n'eſt partout qu'or & azur : que les étoiles en ſont brillantes ! D'où viennent ces fous ,* dit un quatriéme ? *& qu'elle extravagance à eux de prendre les mâts d'un navire pour une Tour & pour une Egliſe ? Ces pauvres gens ont le cerveau creux.* Je ri quelque temps de ces folies, & peu après j'y tombai comme eux. *Hé bon Dieu ,* m'écriai-je , *on ſe divertit au Château d'avant , & je n'irai pas avec eux.* Le maître auprès de qui j'étois voulut me retenir ; je me dégageai bruſquement , je courus de toute ma force , &. n'allai pas loin ſans tomber dans l'eau. On m'en retira promptement , mais ni le froid ni l'aprehenſion ne me firent revenir l'eſprit. Je me ſentois néanmoins pénétré du froid , & voulois que le maître ôtât ſes habits pour me les donner ; comme le mal continuoit je pris un tonneau pour la cuiſine & m'allai aſſeoir auprès pour me ſécher & pour me chauffer. Ce feu imaginaire me fit peut-être autant de bien que s'il eût été réel, car j'y ſentis autant de plaiſir, je m'y endormis fort

doucement, & je trouvai à mon réveil que la raiſon m'étoit revenuë.

Cependant les Courans nous avoient pouſſé ſi loin que nous perdîmes toute eſpérance : nous priâmes Dieu de tout nôtre cœur d'abreger nos miſeres, ou de nous inſpirer les moiens de les éviter. Quelque-temps après nous crûmes voir Terre, & l'on s'écria que ce pouvoit être un effet de nos prieres, & qu'il falloit donc les continuer, puiſque ſi le peu que nous avions fait nous en avoit procuré la vûë, infailliblement la continuation nous en feroit aprocher. On prie donc, on chante, & l'on croit voir une prairie où des vaches paiſſent. Je ne puis exprimer la joie que nous donna cette viſion; car s'en étoit une & des plus groſſieres de prendre un banc de ſable où la Mer briſoit avec violence pour une prairie & du bétail : Cette triſte mépriſe nous fit retomber dans le chagrin ; & ce qui l'augmenta, ce fut de voir que nôtre machine qui commençoit à s'enfoncer ne nous porteroit pas bien loin. Les plus déterminez de la Troupe voiant que le péril croiſſoit, réſolurent pour la décharger de pouſſer la nuit dans la Mer le plus qu'ils pourroient de leurs compagnons. Le Ciel ne permît pas qu'ils executaſſent leur cruel deſſein, & avant

qu'ils



qu'ils le puſſent, le maître Charpentier s'aviſa qu'on avoit quantité d'argent qui peſoit beaucoup, & dont on pouvoit faire une ancre ou un contrepoids qui ſeroit doublement utile. Car outre que la machine n'en ſeroit pas plus occupée, ce contrepoids nous pourroit ſervir quand nous aurions la marée contraire. On ſuivit ſon avis, & chacun donna ſans répugnance ce qu'il avoit d'argent. On mit le tout dans un haut de chauſſes qu'on lia avec une corde, puis dans un autre qu'on ſerra de même; on mit le ſecond dans un troiſiéme, & celui-ci dans un quatriéme que nous laiſſions tomber à fond au bout d'une corde quand nous voulions nous arrêter. Nous fîmes un autre petit paquet de cet argent, & nous en ſervîmes au lieu de ſonde pour reconnoître de quel côté nous jettoient les Courans. L'un & l'autre nous fut ſi utile, que peu de temps après nous nous trouvâmes aſſez près de Terre pour ne crainde plus de la perdre.

Ancre d'argent d'un heureux ſuccès.

Sur les deux heures après midi on défit l'ancre pour rendre à chacun ce qu'il avoit donné, & tous le prirent ſans le compter, tant la joie de ſe voir hors de péril les occupoit. Ainſi pluſieurs qui y avoient le plus contribué, ſe contentérent

de très-peu de chose ; & ceux qui avoient donné le moins se trouvérent les mieux partagez. Il y eut même tant d'indifference à cet égard qu'il y eut de l'argent de reste dont nul ne voulut s'aproprier ; c'est pourquoi on le distribua à ceux qui n'en avoient point, étant fort assurez que de toutes les espéces que nous avions aportées, il n'y en avoit pas une qui n'eût cours dans le Roiaume de Bengala. Après cette distribution il s'en trouva encore un sac dans un tonneau où il y avoit eû du biscuit qu'on ne daigna pas regarder ; & on l'eût laissé où il étoit, si nôtre maître de navire n'eût pris le soin de s'en charger.

Nous allâmes ensuite si près du rivage, que nous crûmes voir des pêcheurs qui étendoient leurs filets, & qui sembloient fort occupez à les faire sécher au Soleil. A mesure que nous aprochions nous vîmes d'autres hommes qui nous parurent vétus comme nous, & que nous prîmes pour l'autre moitié de nôtre Equipage. Ils avoient tous les mêmes habits, les mêmes chapeaux, les mêmes bonnets ; excepté quelques-uns qui n'étoient couverts que de toile à voile ; & quelques autres qui ne l'étoient que depuis la ceinture en bas. Ce fut ainsi qu'ils nous parurent avec des

lu-

lunettes de longuevûë, & tous ceux qui s'en servirent, crurent voir fort distinctement ce qu'ils n'avoient vû qu'imparfaitement sans cela. La marée qui nous entraînoit ne nous porta pas de ce côté-là, & ne nous fit pas aprocher de Terre aussi-tôt que nous souhaitions. Cette lenteur nous fit craindre que le succès ne fût pas encore bien certain ; & il y en eut un assez impatient pour vouloir tenter d'aller à nage vers le rivage, il le tenta en effet, mais à peine fut-il dans l'eau qu'il se repentit de son entreprise & revint sur ses pas, soit que la frayeur l'eût saisi, où qu'il se crût trop foible pour l'executer. Cependant on se souvint que les habitans de Bengala avoient une extrême aversion pour la chair de pourceau, & nous en avions encore de reste ; c'est pourquoi nous convînmes de la jetter dans la Mer. Mais ce qui nous fit mal au cœur, ce fut de voir que l'on se défaisoit aussi d'un baril de biscuits qu'on pouvoit garder sans conséquence, & distribuer entre ceux qui étoient presque morts de faim, de fatigues, & de miseres. Plusieurs s'y oposérent, mais la plûpart y consentirent par la raison qu'on alloit à Terre où l'on n'en auroit plus besoin.

Ainsi nous gagnâmes le rivage & sor-

tîmes de la machine que nous abandonnâmes aux Courans. Dès que nous fûmes à Terre, le Maître du navire & dix ou douze autres des moins incommodez coururent à la découverte ; les autres les suivoient de loin, & les prioient de se hâter de leur trouver un lieu commode pour se sécher, étant également pressez du froid & de la faim. En marchant nous nous entretînmes des maux que nous avions soufferts, & du bonheur que nous avions d'être sortis d'un si méchant pas. Nous en parlions avec autant de sécurité, que si nous eussions vû les habitans du lieu s'empresser à nous bien reçevoir. Les uns disoient que ceux que nous avions vû en Mer, tant les Hollandois que les Indiens ne pouvoient pas être loin delà. Les autres disoient que ces Indiens étant à la pêche pour leurs maîtres, avoient fait rencontre de nos gens qu'ils avoient conduits dans leurs hutes, & que nous les pourrions trouver dans un bocage que nous voions. En parlant de la sorte nous allions gayement à ce bocage où nous ne doutions pas que les habitans ne nous reçussent comme nous souhaittions: Mais nôtre opinion étoit mal fondée ; en arrivant à ce bocage nous n'y trouvâmes ni hommes ni bêtes, ni voies, ni sentiers qui

y conduisissent, ni la moindre marque qu'il eût jamais été habité. Quelques-uns des plus fatiguez aiant fait fond sur le secours qu'ils pensoient trouver dans ce bocage, ne pouvoient croire ce qu'ils voioient; & criant de toute leur force, s'imaginoient qu'on dût leur répondre, mais ils s'égosillérent en vain, on ne leur fit point de réponse; & il falut continuer la marche par un bois sombre, épais, & peut-être rempli de bêtes dont nous pouvions être la proie. Cette pensée jointe au mal present, & aux fatigues précédentes acheva de nous accabler. Comme nous avancions le cœur serré, plein d'amertume, & nous demandant les uns aux autres ce que pouvoient être devenus le maître & ceux qui l'accompagnoient, nous les trouvâmes fort profondément endormis; & le besoin que nous avions d'en faire autant, nous obligea de les imiter.

A nôtre réveil nous nous entretîmes des Indiens & des Hollandois que nous pensions avoir vûs proche du rivage; & ne les trouvant point où aparemment ils devoient être, nous ne doutâmes plus que cette vûë qui nous avoit paru si distincte, ne fût une vision. Le jour étant fort avancé nous résolûmes de passer la nuit où nous étions, & nous

emploiâmes quelques heures à faire provision de bois, dont nous fîmes trois piles en triangle, où nous mîmes le feu avec la chandelle que nous avions laissé brûler dans la lanterne. Proche de chaque feu on posa une sentinelle pour nous assûrer contre les surprises des bêtes, & par ce moien nous nous chaufâmes plus tranquillement que nous n'eussions fait.

Les nuits étoient si froides & nous étions si mal vétus que nous ne pûmes reposer; & quand nous l'eussions pû, nôtre Lecteur étoit si troublé qu'il nous eût tous mis en desordre. Quoique nous pussions dire pour le remettre en son bon sens, il étoit toûjours en furie; & demandant d'où diable venoit ce changement à Batavia, & comment il se pouvoit faire que l'on y fut si mal servi, il jettoit aux uns ses pantoufles, aux autres son bonnet, & menaçoit d'exterminer ces canailles d'esclaves qui faisoient si mal leur devoir.

Ainsi nous passâmes tristement la nuit & dès le point du jour nous songeâmes à décamper pour chercher un gîte plus commode que n'étoit celui-là. Un des derniers à se reveiller fut nôtre Chirurgien, qui en se levant brusquement cria comme un desesperé qu'on lui avoit volé son argent, & qu'il falloit

qu'on le lui rendît. Les cris qu'il fit ébranlérent le pauvre Lecteur, qui le prenant pour un esclave revolté, cria au meurtre & au secours contre cette race maudite. Le Chirurgien qui ne sçavoit pas que cet homme eût perdu l'esprit (car il avoit dormi avec assez de tranquillité) prit ce qu'il disoit au pied de la lettre, & étoit prêt à s'emporter, lors qu'on lui fit voir la folie de l'autre. Hé bien, repliqua-t-il, s'il est fou je ne le suis pas, & il n'est que trop vrai que de six sacs d'argent que j'avois on m'en a pris trois cette nuit; n'est-il pas juste qu'on me les rende? D'abord nous le crûmes aussi fou que l'autre, mais dans la suite on le reconnut plus sensé & soit que sa perte fût réelle ou imaginaire, il s'obstina à demander satisfaction, à quoi l'on ne répondit rien, & sans l'écouter davantage nous quittâmes ce lieu où le pauvre Lecteur qui n'eut pas l'esprit de nous suivre, demeura seul, nul n'aiant voulu s'en charger.

Nous marchâmes donc vers le rivage, dans l'esperance d'y trouver ou des pêcheurs ou d'autres gens capables de nous redresser. Le premier objet qui se rencontra fut une grande tortuë sans tête, & peu après nous trouvâmes un bufle étendu par terre, dont la tête étoit à de-

demi pourrie & rongée des vers. Quantité d'animaux que les habitans nomment Léganés étoient autour de cette bête, dont l'odeur étoit si mauvaise que nous ne pûmes en aprocher. Mais nous n'eûmes les jours suivans ni la même aversion ni la même délicatesse.

A un grand quart de lieuë delà nous nous trouvâmes près d'une riviere, au-delà de laquelle nous vîmes huit Mores arrêtez que nous prîmes pour des Bengalois. Nous fîmes deslors ce que nous pûmes pour la passer, mais sa trop grande profondeur rendit nos efforts inutiles. Une heure après elle nous parût plus gueable, & nous la passâmes en effet avec autant de joie que si nous eussions été certains d'un heureux succès. Quand nous fûmes de l'autre côté ces Mores coururent au devant de nous, se jettérent à nos pieds, les baisérent, & demeurérent long-temps à genoux, levant les yeux au Ciel en parlant, comme pour le prendre à témoin de leur innocence & de l'injustice qu'on leur faisoit. Ces gens qui étoient au nombre de huit, à sçavoir quatre hommes, deux femmes, deux enfans, nous paroissoient fort affligez, mais nous ne les entendions point : & tout ce que nous pûmes faire en voiant floter certaine machine qui les avoit por-



tez jusques-là, fut de comprendre que c'étoient de malheureux esclaves, que la dureté de leurs maîtres avoient obligez de s'enfuïr.

Ces pauvres gens n'étant donc pas ce qu'il nous falloit, nous repassâmes de l'autre côté de la riviere, où après avoir fait bon feu, nous allâmes chercher la Tortuë que nous avions négligée & la fîmes cuire dans son écaille. Chacun ensuite en prit un morceau qui ne pouvoit pas être grand [car nous étions trente & une bouches] & le mangea de bon apetit, ou pour mieux dire le dévora. Comme la faim nous pressoit encore, nous regretâmes les provisions que nous avions jettées dans la Mer, & nous nous dîmes les uns aux autres que nous étions justement punis de la folie que nous avions faite. Ces lamentations furent suivies d'vn morne silence, & enfin de la priere, après laquelle on s'accommoda le mieux qu'on put pour reposer.

Le lendemain le Maître avant que de marcher donna à chacun une tranche d'un fromage de trois livres qu'il avoit aporté du Vaisseau ; & par l'ordonnance du Chirurgien qui étoit aussi nôtre Médecin, nous bûmes là-dessus une tasse d'eau à demi salée, & nous en trouvâmes fort bien.

Après

Après une marche de cinq ou six heures nous nous trouvâmes au bout d'une pointe de terre, qui nous fit connoître que ce lieu étoit une Isle, & qu'elle pouvoit être éloignée de la Terre ferme de huit ou neuf lieuës. Ces conjectures achevérent de nous troubler; & nous commençâmes à nous résoudre à mourir de faim & de miseres dans un lieu stérile & desert. Nous ne voions par tout que des arbres les uns secs & les autres verds qui n'étoient chargez que de feüilles, triste & amére nourriture, dont neanmoins nous jugions qu'il faudroit nous contenter.

Nous nous arrétâmes sur cette pointe autant de temps qu'il en faloit pour nous déterminer; & nous convînmes que le plus sûr étoit de retourner au lieu où nous avions passé la premiere nuit dans cette Isle. En y allant nous passâmes proche de l'endroit où nous avions mangé la tortuë, dans l'esperance d'y trouver de ces Léganés dont nous avons parlé. De peur de les effaroucher deux de nos gens armez d'une hache & d'un coutelas marchérent les premiers & nous les suivîmes de loin. Ils revinrent bien-tôt après avec un de ces animaux que nous portâmes au lieu où nous avions résolu d'aller. Comme on y avoit laissé le

Le-

Lecteur, on le chercha, on l'apella & tout cela ne servit de rien, car il ne parut ni ne répondit.

Nous cherchâmes ensuite un lieu commode pour y fixer nôtre demeure tandis que nous serions dans cette Isle ; & nous jugeâmes qu'il valoit mieux que ce fût proche du rivage que vers le milieu du Bois, où nous serions très-mal postez pour découvrir les bâtimens qui pourroient passer, la seule & unique espérance que nous eussions de sortir de ce triste lieu.

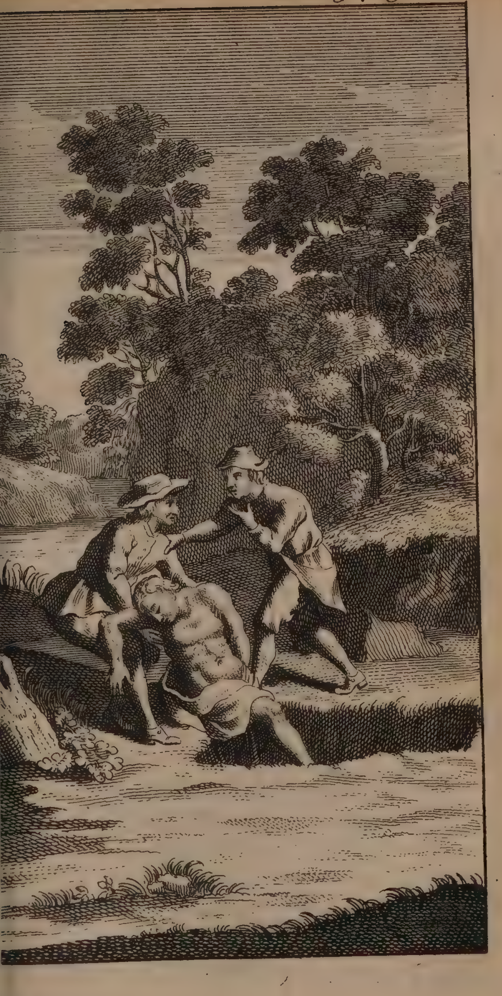
Ensuite on amassa du bois, on fit du feu, & l'on coupa le Léganés avec sa peau en autant de portions que nous étions d'hommes. Chacun prit la sienne & la fit cuire à sa fantaisie ; les plus affamez presque point, de peur que le feu ne la diminuât, & les autres un peu davantage par la même raison, n'étant déja que trop petite à leur gré, à cause que cet animal n'est que de la grandeur d'un chat. La chair en est fade & desagréable, mais la grande faim la fit trouver bonne, aussi bien que l'eau toute amere & salée qu'elle étoit. Demi-heure après on prit la Bible, car nous en avions encore d'eux, & le Pilote fit la priere ; puis tour à tour on dormit auprès du feu, tous ne pouvant pas y être ensemble.

Le

Le lendemain nous commençâmes la journée par prier Dieu qu'il lui plût nous regarder d'un œil de compassion, & finir des miseres qui nous sembloient déja au dessus des forces humaines ; puis chacun alla où il voulut. Le Chirurgien s'avisa en se promenant de goûter aux feüilles des arbres. Il en mangea ; il les trouva bonnes, & à son exemple tous les autres en voulurent goûter. D'abord on les mâcha long-temps avant que de les avaler ; mais peu-après on les trouva bonnes ; puis excellentes & si délicates, que nous n'avions jamais éprouvé que le meilleur pain fut si bon.

Les voiageurs se nourissent de feüilles d'arbres.

Quoique les feüilles nous semblassent un mets fort délicieux, nous n'y étions pas si fort attachez que nous eussions renoncé aux autres : & si des sangliers, des cerfs & des buffles qui se promenoient dans le Bois, & qui se veautroient dans les marais, avoient voulu se laisser prendre ; car nous n'avions point d'armes à feu pour les arrêter, je ne doute pas qu'on n'y eût goûté & même avec plaisir ; mais ces animaux avoient bonnes jambes, & couroient plus vîte que nous. Un jour en marchant le long du rivage, nous aperçûmes deux gros serpens qui nous firent peur. Nous nous en éloignâmes un peu, mais comme la faim nous pref-



presſoit, & jugeant que nous pouvions en faire un bon repas, nous nous aſſemblâmes autour d'eux chacun un bâton à la main, & en vîmes bientôt à bout. On leur coupa la tête & la queuë, & après les avoir écorchez, vuidez & lavez, on en fit des portions égales qui furent mangées avec plaiſir, & nul n'en fut incommodé. *Feſtin de ſerpens.*

A la fin de chaque repas nous retombions dans la même peine, & allions par petites bandes les uns d'un côté, les autres de l'autre, d'où la plûpart revenant ſouvent les mains vuides, ſe jettoient ſur les feüilles d'arbres qu'ils mangeoient avec apetit, mais qu'ils ne trouvoient pas capables de les nourrir ſuffiſamment. Nous allâmes mon ami & moi pluſieurs fois ſur le rivage pour voir ſi la Mer n'auroit point jetté quelque choſe à bord qui pût nous ſervir de nourriture; mais toûjours inutilement. En un jour entr'autres que la faim nous preſſoit plus que de coûtume, nous rejoignîmes nos Compagnons avec tant d'amertume que je ne la puis exprimer. Elle ſe diſſipa peu à peu à la vûë de certaines fêves que les autres avoient trouvées. Jamais rien ne fut mangé de meilleur apetit, ni trouvé d'un goût plus exquis. La gaieté nous revint enſuite, & après avoir fumé une pipe ou

deux

deux de feüilles d'arbres en guise de tabac, nous nous exhortâmes les uns les autres à nous reposer sur la providence Divine. La joie d'avoir fait un si bon repas ne fut pas de durée ; & une heure après que nous les eûmes dans l'estomac, non sentîmes des douleurs si vives que nous les jugeâmes mortelles. Nôtre plus grande peine étoit la difficulté de respirer, & il sembloit à chaque moment que nous dûssions rendre le dernier soûpir. Après avoir souffert trois heures, la respiration devint plus libre, & nous commençâmes à nous relever, mais nous étions si foibles, qu'à peine pouvions-nous marcher.

Ils mangent des fèves dont ils se trouvent extrêmement mal.

Depuis ce moment là nos forces ne revinrent plus ; & soit que ce fut un effet de ces méchantes fêves, ou du peu de nourriture que nous prenions depuis si long-tems, nous n'avions pas la force de porter du bois pour nous chauffer. Cette incommodité fut suivie de quelque dégoût pour les feüilles que nous avions trouvées si bonnes, & nous n'en pouvions plus manger qu'avec quelque sorte de répugnance, parce qu'après les avoir mangées, nous sentions dans la bouche une odeur forte comme de punaises qui nous étoit insuportable. Au lieu de ces feüilles j'essaiai souvent de manger de l'her-

l'herbe, mais je la trouvai encore pire, & il me fut impossible d'en avaler.

Nos forces diminuant toûjours, & ne voiant nulle aparence de sortir de ce méchant lieu, on tint conseil, & l'on convint qu'il faloit faire un radeau pour aller dans une autre Terre ; & l'on coupa de petits arbres qui étoient le long du rivage, & ausquels on ôta l'écorce, dont on se servit pour les assembler. Ce radeau ne se trouva propre que pour porter cinq hommes au plus, & chacun vouloit être de ce nombre : car quoique l'ordre de ces cinq hommes fût de se hâter de revenir au secours des autres avec des rafraîchissemens ; ce devoit être un avantage pour ceux-là, qui avant que de revenir prendroient aparemment le temps de se rafraîchir les premiers. Pour nous mettre d'accord on s'en raporta à l'avis du maître qui les nomma comme il lui plût, & qui leur conseilla de côtoier l'Isle jusqu'à ce qu'ils fussent à la pointe où nous avions été ; & que delà ils commençassent à faire la traversée ; qu'en se laissant conduire au flot, il les pousseroit vers deux Isles, au dessus desquelles ils trouveroient la Terre ferme, qu'il jugeoit ne pouvoir être éloignée de celle d'où ils partoient que de quelque huit ou neuf lieuës. Outre ces instructions il leur donna

na un Compas de route: Et après avoir pris des feüilles d'arbres pour se nourir, ils partirent le treiziéme jour de nôtre arrivée en cette Isle & protesterent que si le Ciel faisoit réüssir leur dessein, ils seroient bientôt de retour avec les choses necessaires pour nous tirer de ce labirinte. Ils avoient chacun une rame, mais nulle ancre ni autre chose qui pût arrêter la machine quand ils auroient la marée contraire. Ils partoient neanmoins pleins d'esperance d'un heureux succès, que nous leur souhaittâmes en les priant de se hâter de venir à nôtre secours.

Cinq des Voiageurs envoiez vers la Terreferme.

Dès qu'ils furent partis nous nous enfonçâmes dans le Bois, où aiant cherché inutilement dequoi nous nourrir, nous fûmes contraints de nous contenter de nos feüilles d'arbres que l'on ne pouvoit presque plus avaler seules, & sans quelque autre chose qui adoucit une partie de leur amertume. Ainsi la faim nous pressa de sorte que nous crûmes ne pouvoir mieux faire que de chercher le corps du Lecteur que nous croions mort infailliblement, & nous eûmes un chagrin sensible de l'avoir cherché en vain; car après avoir mangé deux serpens impunément & sans en avoir été malades, nous ne pouvions croire que la chair humaine nous pût incommoder.

L'en-

L'envie de manger quelque chose plus solide que des feüilles d'arbres continuant de nous presser, il fut aussi proposé de tuër un des garçons de l'Equipage ; mais graces à Dieu on n'insista pas, & ce fut un bonheur pour tous les autres, car si l'on avoit commencé il est certain qu'on eût continué à proposer la même chose, & même qu'on se fût tué où par surprise ou par violence. Quoique la chose n'eût pas réüssi, nous ne laissâmes pas de nous défier les uns des autres, & depuis ce temps-là on ne dormit plus qu'en tremblant, chacun aiant peur que les autres ne conspirassent contre lui, & ne prissent pour l'égorger le temps de son repos.

Ceux qui restent dans l'Isle propesent de tuër un des garçons de l'Equipage pour le manger.

Sur le soir nous aprîmes que deux de nos gens qui avoient suivi par terre ceux qui étoient partis le matin par eau, les avoient joints le soir à la pointe, où ils avoient demandé avec tant d'instances qu'on les prit, que l'on n'avoit pû s'en défendre ; mais qu'auparavant l'on avoit joint à leur radeau quelques arbres.

Sur ces entrefaites quelqu'un vint dire qu'il venoit de voir un serpent d'une grandeur & d'une grosseur prodigieuse : qu'il n'avoit osé l'attaquer tout seul, mais qu'étant tous ensemble, il seroit aisé de l'assommer. D'abord chacun prit un bâton, & courut au lieu où il devoit être

avec

avec une joie incroiable. Nous tuâmes chemin faiſant un Léganés qui tomba d'un arbre à nos pieds, & ravis d'avoir déja dequoi mêler avec nos feüilles, nous pourſuivîmes nôtre route. Mais par malheur le ſerpent étoit diſparu; & nous eûmes le déplaiſir de le chercher long-temps en vain. On partagea le Léganés, dont les portions étoient ſi petites que ſans le ſecours des feüilles d'arbres dont on mangea beaucoup, nous n'euſſions pu dormir la nuit. Depuis ce repas on fut long-temps ſans rien trouver; & nôtre foibleſſe étoit extrême, quand le Charpentier aporta plein ſon bonnet de limaçons. Ces petits inſectes n'avoient ni cornes ni coquilles, & nous les prîmes pour des limaçons, faute d'avoir un nom plus propre à leur donner. Mais ſans nous informer du nom, ni ſi c'étoit un aliment qui nous fut propre, nous nous fîmes mener au lieu où le Charpentier les avoit trouvez, & le dépeuplâmes deſorte qu'il n'en reſta pas un. Lorſque nous fûmes de retour nous les jettâmes en divers endroits qui nous parurent un moment après d'un bleu celeſte: ce qui nous fit croire que ces inſectes étoient pleins de venin, & qu'il n'étoit pas ſûr d'en uſer. Ce fut l'opinion de quelques-uns, mais la plûpart raiſonnerent tout

autre-

autrement, & dirent que beaucoup de bêtes passoient pour venimeuses qui ne l'étoient qu'en idée. Témoins les serpens dont on disoit que le venin étoit si subtil & si dangereux, & qui neanmoins ne leur avoient point fait de mal. Qu'aprés cette épreuve qui leur avoit si bien réüssi, ils pouvoient sans risque en faire une autre; & qu'au reste s'ils en avoient, le feu le pourroit dissiper.

Ce raisonnement l'emporta, nous convînmes tous d'en manger, & pour les cuire nous fîmes un grand feu, sous les cendres duquel nous les mîmes, & quand ils furent cuits, on les mangea, on les trouva bons; & pour achever le regal, on but de l'eau à demi salée, puis on songea à se reposer. Une heure ou deux après, le Charpentier commença à se trouver mal, & tomba enfin en défaillance. Dès que nous le vîmes en cet état, nous nous crûmes prêts d'y tomber, & cependant nous nous entretînmes de toutes les sortes de contrepoisons dont nous avions entendu parler. Tous ces discours furent inutiles, & l'on ne dit rien qui fut aisé à executer, ainsi nous résolûmes d'attendre patiemment l'effet de ce fatal repas.

Demi-heure après nous tombâmes comme le Charpentier, & nous eûmes

les mêmes ſimptômes. Durant deux heures nous ſentîmes dans les entrailles des douleurs aiguës, mais la plus grande étoit la difficulté de reſpirer ; & nous étions ſi opreſſez, que nul n'eſperoit en guerir. Peu à peu neanmoins les plus grandes douleurs ceſſerent, mais la foibleſſe continua ; & dès que nous pûmes marcher la faim nous preſſant comme de coûtume, nous allâmes nous gorger de feüilles. Depuis que nous en uſions nous ne ſçavions ce que c'étoit d'avoir le ventre libre, & pas un même n'avoit ſatisfait aux neceſſitez de la digeſtion. Nous ne laiſſions pas d'avoir des trenchées qui nous deſeſperoient ; & quand nous les avions, ce qui arrivoit fort ſouvent, il n'y avoit point de tourmens que nous n'aimaſſions mieux ſouffrir. Après avoir fait inutilement ce que nous pûmes pour nous ſoûlager, nous nous abandonnâmes à la divine providence, à qui ſans ceſſe nous recommandions nos beſoins.

Nôtre miſére augmentant toûjours, & ſentant diminuër nos forces, nous nous aſſemblâmes pour conférer des moiens d'en ſortir. Après que chacun eût dit ſa penſée, il fut arrêté qu'à moins que de faire une machine qui pût nous porter de l'autre côté, il faloit ſe réſoudre à périr où nous étions. Tous opinoient que ce

moien

moien étoit l'unique qui nous restât, par-
ticulierement depuis que nous n'espe-
rions plus le retour de nos Compagnons.
Ceux qui les avoient observez assuroient
que dès leur départ ils devoient avoir
fait naufrage ; qu'ils n'avoient pû sur-
monter la force des Courans, & qu'ils
devoient être si loin de la Côte, qu'ils
mouroient de faim infailliblement avant
que d'en aprocher. C'est sur cette opi-
nion que l'on fondoit l'envie de faire un
autre radeau ; mais l'entreprise étoit dif-
ficile, & quand nous eûmes consulté nos
forces, nous nous en trouvâmes incapa-
bles. Ainsi nous jugâmes qu'il faloit ce-
der à la necessité, & avoir encore patien-
ce quelque temps, puisqu'aussi bien le
remede dont on parloit n'étoit pas des
plus assurez.

Après que chacun eut dit son avis, le
Maître du Navire dit que les feux de nuit
se voioient de loin, & qu'il jugeoit fort
à propos qu'on en fît un grand sur le ri-
vage, d'où il se faisoit fort qu'on le ver-
roit de dix ou douze lieuës. On choisit
pour cela un lieu entouré d'arbres secs
qu'on entassa les uns sur les autres, &
dont on fit un feu, qui selon nôtre supu-
tation se pouvoit voir de plus de dix
lieuës. Nous en fîmes durant quatre jours
avec assez d'ardeur ; mais au bout de ce

 temps

temps nôtre zele se ralentit, où plûtôt les forces nous manquerent, & nul d'entre nous n'en eût plus pour un travail si rude. Le maître du Navire qui étoit grand, robuste & fort sain, écouta nos plaintes d'un sang froid, mais il n'y eut aucun égard ; & mesurant nos forces aux siennes, il voulut qu'on lui aidât à continuër ces feux, par conséquent à porter du bois ; & nous lui obéïmes avec une peine incroiable. Pour nous encourager il alléguoit plusieurs exemples qui avoient réüssi en d'aussi fâcheuses rencontres que celle où nous étions ; qu'i faloit donc faire quelque effort pour tenter le même succès, d'autant plus que nous n'avions point de ressource plus assurée. On prit donc courage, on port du bois, & l'on fit encore les jours suivans de ces grands feux ; mais enfin le forces & le courage manquerent tou d'un coup ; & quoiqu'il pût dire on cess de travailler à un ouvrage dont on n voioit point l'effet qu'on s'en étoit promis.

Depuis ce temps-là on n'entendit plu que des plaintes & des regrets ; la langueur étoit générale ; & plusieurs mêm ne pouvoient marcher sans secours. Mo ami étoit de ce nombre ; il étoit si foibl & si abatu qu'il ne pouvoit ni parler n leve

ever la tête. Il y avoit entre nous deux
ine liaiſon ſi étroite, que j'endurois ſes
naux & les miens, & j'étois doublement
plaindre, de voir ſouffrir un ami ſince-
e, & de ne pouvoir le tirer de peine.
Dans ſes grands intervales d'abattement
& de langueur je demeurois auprès de
ui, & ſi je ne pouvois rien faire qui le
pût ſoulager, je diſois pour le conſoler
out ce que je ſçavois; & il m'avoüoit
quelquefois que mes diſcours le forti-
ioient.

Un jour après nous être entretenus
quelques heures du malheureux état où
ous gémiſſions depuis tant de temps,
l ſe leva gaiement & dit qu'il alloit à la
haſſe, d'où il eſperoit ne revenir pas
es mains vuides. Son eſperance ne fut
pas vaine, il aporta un crapaut de gran-
deur énorme que nous fîmes boüillir
dans un pot que nous avoient prêté les
Négres dont nous avons parlé. Quand il
ut cuit il m'invita à ſon feſtin, & je le
emerciai d'abord à cauſe du mal que
ous avoient fait les fêves & les lima-
ons; mais quand je vis que ces réflé-
ions ne l'épouvantoient point, je crus
e pouvoir imiter, & de concert nous Feſtin de
llâmes querir des feüilles avec leſquel- crapaut.
es nous le mangeâmes. La premiere
eure ſe paſſa enſuite avec quelque ſorte

d'aprehension ; mais enfin le crapaut ne nous fit pas plus de mal que les serpens, & ce fut pour nous une joie extrême, dans l'esperance de retrouver des uns ou des autres dont nous pourrions faire de bons repas.

Le lendemain le Charpentier se mit en tête de trouver le corps du Lecteur ; & il chercha si exactement qu'il vit dans un arbre une des pantoufles du défunt. Il l'abatit avec son chapeau, & en nous la montrant d'un air gai, *bon courage* dit-il, enfans nous le tenons ou peu s'en faut & aparemment il n'est pas loin du lieu où j'ai pris ce que vous voiez. A cette nouvelle nous accourûmes, & un quart de lieuë alentour il n'y eût point de petit coin où il ne fut cherché ; mais nous ne fûmes pas plus heureux cette fois que les autres ; après avoir cherché quelques heures avec une ardeur incroiable nous nous retirâmes si mélancoliques & si chagrins que nous ne pouvions nous souffrir.

Cette mauvaise humeur qui ne nous quittoit presque plus, étoit souvent suivie de certaines petites riotes qui altéroient la charité. Peut-être qu'en un autre temps on eût tâché de les empêcher ; mais dans ce triste & fâcheux état on souhaitoit que les querelleux s'é-

s'échaufaſſent, & ſe batiſſent juſqu'à la mort afin d'avoir dequoi faire quelques bons repas. Par bonheur on n'en vint pas-là, & quelque démêlé qu'on eût, il ſe terminoit ordinairement par quelques petites injures. Un jour étant fort attentifs à l'un de ces petits differens, le Chirurgien qui étoit un des plus alertes, nous vint dire qu'il avoit trouvé des feüilles d'arbres bien plus agréables que toutes celles qu'on avoit mangées juſques-là. Elles étoient bonnes toutes cruës; mais étant cuites ſous les cendres par petits pelotons, c'étoit encore toute autre choſe. Lorſque nous en eûmes goûté, nous le priâmes de nous indiquer l'arbre qui les portoit: A Dieu ne plaiſe reprit-il, que je vous le montre; comme il eſt ſeul en ſon eſpece du moins que je ſçache, ſi je vous diſois où il eſt, dès la premiere raffle il n'y reſteroit pas une feüille, & je ſerois alors auſſi avancé que j'étois avant que je l'euſſe trouvé. Nous ne fîmes pas grande inſtance, car nous prétendions l'épier, deſorte que malgré lui nous découvririons ſon treſor. Mais nos prétentions furent vaines, le Chirurgien fut plus fin que nous, & quelque ſoin que nous priſſions, ſon arbre ne fut point viſible.

Nous eûmes donc recours à nôtre re-

mede ordinaire qui étoit la patience. Nous nous y exhortâmes mon ami & moi en nous promenant ſur le rivage, où nôtre promenade fut ſi longue, que nous parvînmes au lieu où étoit le Bufle que nous avions trouvé mort le premier jour que nous mîmes le pied dans l'Iſle. La mauvaiſe odeur de cette charogne étoit telle que nous fîmes d'abord quelque pas pour nous en éloigner; mais la faim étant la plus forte nous nous demandâmes où nous courions, & ſi nous étions ſages d'avoir encore ces délicateſſes; Retournons, dis-je à mon ami, paſſons auprès de cette charogne, & aprenons à nous vaincre en toute maniere. Je faiſois l'homme fort & il ſembloit que je le fuſſe, mais ce n'étoit rien moins que cela: j'étois entraîné vers ce Bufle par la violence de la faim; & je voulois tenter ſi en le voiant de plus près je pourrois me réſoudre à y chercher dequoi l'éteindre. Mon ami me crût, nous retournâmes, & en regardant la charogne; que vous enſemble lui dis-je en riant, l'odeur en eſt extrêmement forte, mais penſez-vous que le goût en ſoit ſi mauvais? Pour moi, continuai-je, je m'imagine que ſi le feu y avoit paſſé elle ne feroit point de mal. Il ne crut pas d'abord que je parlaſſe ſérieuſement; mais quand

il connût ma penſée, il dit tant de choſes pour m'en diſſuader, que je fus obligé de feindre que je n'y penſois plus.

Nous nous éloignâmes donc inſenſiblement de ce lieu, & en cherchant attentivement quelque choſe de plus ſortable, nous gagnâmes la pointe de l'Iſle qui avance le plus vers la Terre. Nôtre peine fut inutile; nous ne vîmes rien qui nous ſatisfît, & faute d'un mêts plus ſolide, nous dîmes pour nous conſoler tout ce que nous ſçavions.

Après avoir épuiſé toutes nos raiſons, nous nous ſentîmes l'eſprit auſſi foible, & auſſi peu diſpoſé à ſouffrir la faim qu'auparavant. Ainſi nous quittâmes ce froid exercice, & nous remîmes à chercher tout de nouveau; ſur quoi la nuit étant ſurvenuë, nous nous rendîmes à jeun auprès de nos gens que nous trouvâmes occupez à faire un de ces grands feux dont nous avons parlé. C'eſt où le maître du navire mettoit toute ſon eſperance, & le ſeul ſignal à ſon avis qui pût avertir que nous étions-là. Auſſi étoit-il extrêmement âpre à ce travail, & il portoit lui ſeul ce que quatre autres ne pouvoient traîner. Cet homme étoit ſi fort & avoit tant d'embonpoint, qu'à peine s'aperçevoit-on qu'il eût jeûné auſſi bien que nous. Lorſque le feu fut

aussi grand qu'on le vouloit, chacun soupa des feüilles d'arbres qu'il avoit amassées, & après avoir fait la priere, nous tâchâmes de mieux dormir que nous n'avions mangé.

Le lendemain deux de nos gens aportérent un petit Léganés qu'ils avoient trouvé à demi mort. Sans s'informer d'où venoit son mal qui pouvoit être contagieux, ils le donnérent au maître, car ils n'osoient faire autrement ; l'ordre établi portant que tout ce qui se trouveroit seroit partagé également. Jusques-là cet ordre avoit été assez bien gardé ; mais en cette rencontre on commença à se relâcher, & l'équité fut mal observée. Ceux qui avoient pris cet animal dirent qu'il faloit considerer qu'il étoit fort petit, & que si on en vouloit faire vingt-quatre portions, chacune ne seroit que de la grosseur d'une noix : Que si peu de chose ne feroit qu'aiguiser l'apetit, qui n'étoit déja que trop violent, c'est pourquoi il valoit mieux n'en faire que cinq ou six parts pour cinq ou six hommes qui furent nommez, & à qui on les distribua. De ces six favoris il y en eut un à qui l'injustice fît peur. Ce fut le Chirurgien qui donna génereusement la moitié de sa portion à ceux qui n'avoient rien eu.

Ceux-

Ceux-ci affamez au dernier point, & outrez du tort qu'on leur faiſoit s'en plaignirent d'abord doucement, & peu après ils éclatérent, & reprochérent tous enſemble au maître, que pourvû qu'il fut bien il ne ſongeoit pas au mal des autres. Qu'au reſte il avoit fait cette loi, & qu'il devoit rougir d'être le premier à l'enfraindre. Pour ſe défaire de ces importuns, le maître leur fit jetter la peau qu'ils demandoient avec inſtance. Ce fut néanmoins contre le gré de ceux qui avoient mangé la chair, & ils la cedérent avec peine, mais enfin elle fut cedée. Celui à qui on la confia pour la partager alloit le faire de bonne foi, lorſque quelques-uns des plus affamez ſe jettérent deſſus, & la lui ôtérent par force. D'autres qui ne l'étoient pas moins, étonnez de cette violence ſe jettérent ſur ces derniers, & s'étant trouvez les plus forts eurent auſſi les plus gros morceaux. Pour mieux conſerver leur butin ils s'enfoncérent dans le bois où ils mangérent en repos. Ceux qui eurent moins de précaution ou qui ſe fioient en leurs forces ſe virent bientôt aſſaillis par d'autres qui leur ôtérent une partie de ce qu'ils avoient. On commençoit à s'échauffer, & il eſt ſans doute que les coups euſſent ſuivis de près

les injures, si ceux qui avoient arraché un peu de cette peau ne s'étoient hâté de l'avaler.

Lorsqu'on ne vit plus rien à esperer de ce côté-là chacun courut ailleurs ; & l'un des plus âpres à chercher trouva les restes des deux serpens que nous mangeâmes les premiers jours de nôtre arrivée en ce lieu. Les entrailles de ces reptiles étoient devenuës bleuës, gluantes, & s'étoient tellement gâtées, qu'on ne les pouvoit voir sans horreur. La moindre de ces circonstances dégoûta d'abord les plus affamez ; mais ce dégoût ne dura pas : Et quand on vit qu'un de la Troupe en avoit mangé sans accident, & sans avoir usé d'autre précaution que de les laisser un moment sur les charbons, nous courûmes voir si celui qui venoit de faire un si bon repas avoit tout emporté, & nous trouvâmes un million de vers qui couvroient ce que nous cherchions. Nous écartâmes ces escadrons, & trouvâmes que leur pâture étoit bleuë comme de l'azur. Quelques-uns dirent que cette couleur étoit une marque d'un violent poison, & qu'ils aimoient mieux mourir de faim que d'en manger. Un autre repartit qu'ils raisonnoient comme des innocens qui ne sçavoient pas que le poison n'a point de couleur affectée.

Que

Que celle qu'ils voioient étoit une impression de l'air qui agissoit differemment suivant la nature des sujets où il se rencontroit. Mais sans aller si loin reprit-il, comment voulez-vous que le poison qui de soi est mortel donne la vie à tant d'animaux qui n'ont point d'autre nourriture que ce que vous voiez. Croiez-moi, dit-il, mangeons-en & je vous répons du succès. Comme il achevoit ces paroles il se jetta sur ces méchans restes, qu'il prit avec une âpreté qui nous fit craindre qu'il n'en laissât point. Nous avions trouvé ses raisons si justes, ou plûtôt la faim nous pressoit desorte, que nous ne pûmes nous résoudre à manquer l'occasion de l'apaiser en partie. Nous partageâmes dont avec lui ce petit tas d'ordures, & le portâmes au lieu où nous couchions. Quelques-uns de ceux qui avoient vû avec horreur ce que le premier avoit mangé nous voiant revenir chargez de la même provision, nous demandérent si nous avions tout enlevé, & sans attendre la réponse, ils coururent sur les lieux pour en être plus assûrez. Cependant nous fimes de ces saletez une grillade que nous trouvâmes très-excellente ; & nous la mangeâmes d'un air si content, que ceux qui peu auparavant ne la pouvoient voir sans horreur, eurent un dépit sensible de n'être pas de nôtre écot. En-

Entre ceux sur qui nôtre joie fit le plus d'impression, il y en eût un, qui oubliant qu'il faisoit cuire sur les charbons un peu de la peau du Léganés, courut chercher de nôtre ragoût. A dix pas delà il s'en souvint, & retourna pour prier quelqu'un d'en prendre soin; puis continuant sa pointe il se hâta de voir s'il trouveroit encore quelque chose, mais il retourna les mains vuides, parce que ceux qui étoient allez immédiatement après nous s'étoient hâtez de tout emporter. Le déplaisir d'avoir couru inutilement fut suivi d'un autre qui acheva de le désoler : l'ami à qui il avoit confié sa pitance avoit succombé à la tentation & l'avoit devorée. Celui à qui elle apartenoit la redemanda à son retour ; & quand on lui eut répondu que les charbons l'avoient consumée, il s'emporta contre son ami, lui fit des reproches sanglans, & peu s'en falut qu'il ne l'assommât.

Quand sa bile fut dissipée chacun alla de son côté, & s'empressa à trouver dequoi lui aider à avaler les feüilles d'arbres, qui sans quelque secours avoient de la peine à passer. Pour moi, lorsque je me vis seul, je m'enfonçai dans un marais où j'eus le bonheur de trouver de petits limaçons dont je remplis

mon bonnet, mes poches, & les manches de ma chemise. Mes Compagnons me voiant chargé de ce précieux butin me demandérent où je l'avois fait. Je les satisfis, ils y volérent; & cependant mon ami & moi nous fîmes cuire sous les cendres une partie de ces animaux que nous mangeâmes, & que nous trouvâmes parfaitement bons. Tant qu'ils durérent nous ne cherchâmes point autre chose; mais nous étions si affamez que nous n'en eûmes que pour ce jour-là.

Le lendemain mon ami & moi nous allâmes encore en chercher, & en trouvâmes dans un autre endroit. Nous n'en prîmes que plein nos poches parce que la nuit s'avançoit; & nous étions si foibles qu'il nous faloit beaucoup de temps pour nous rendre auprès de nos Compagnons. Quand nous y fûmes, qu'aportez-vous, là dit le maître? Et quand il vit ce que c'étoit, ha fi, reprit-il, que voulez-vous faire de ces ordures? Nous fûmes si surpris de l'entendre parler de la sorte que nous crûmes qu'il étoit troublé Mais sans s'émouvoir de nôtre surprise, venez, venez, dit-il, mes enfans, j'ai quelque chose de meilleur pour vous. Il nous montra au fond d'un panier de petits poif-

poissons qu'il nous abandonna en disant, que nous les mangeassions à la bonne heure sans nous informer d'où ils venoient. Ce n'est pas-là dequoi il s'agit répliquai-je, ni dequoi nous sommes en peine; de quelque part que ce poisson vienne il est le bien venu, & je prétens en faire un des meilleurs repas de ma vie. En même-temps nous courûmes aux feüilles qui nous servoient de pain; & nous choisîmes les plus grandes pour enveloper le poisson que nous fîmes cuire sous la cendre. Il est inutile de dire que nous le trouvâmes excellent, & que sans autre sauce que celle du bon apetit que nous avions depuis si long-temps, il fut trouvé plus délicat que le mieux aprêté & le plus exquis de tous les mêts dont nous eussions jamaiss mangé. Pendant le repas nous résolûmes mon Camarade & moi de ne rien omettre pour découvrir d'où venoit ce poisson; & dès qu'il fut fini nous allâmes trouver nôtre bienfaicteur, que nous priâmes de nous dire en quel endroit il l'avoit pêché. Il n'en fit pas de difficulté. Il dit qu'il avoit fait une fosse sur le bord de la Mer que le flux avoit remplie; qu'à son reflux il l'avoit épuisée avec son chapeau; qu'il y avoit trouvé ce poisson.

on. Je ne puis exprimer la joie que
ous causa cette nouvelle, dans la pen-
ée que si la chose avoit réüssi une
ois, nous pourrions avoir le même
uccès en usant des mêmes moiens cela
tant nous espérions que l'avenir seroit
noins amer, & goûtions par avance
n plaisir qui ne devoit point être
u'en idée. En effet, nous fîmes tout
e que nous pûmes, & dans aucune
es vingt fosses que nous creusâmes il
e se prit pas un poisson. Ce malheu-
eux succès nous fit retomber dans nô-
re premiere détresse, car aiant fondé
ur un mets plus solide que les feüilles
'arbres, nous ne pûmes nous voir ré-
uits à y avoir recours qu'avec une
eine inexprimable.

Le peu de secours que nous en ti-
ions nous fit chercher quelque autre
hose avec tant de soin & d'exactitu-
le, que nous trouvâmes mon ami &
noi un gros crapaut dont la vûë nous
éjoüit. C'est une étrange chose que la
aim : elle rend plaisans & agréables les
bjets les plus affreux; & ce qui fait
eur hors delà devient quand on en est
aisi prétieux, utile & charmant. Dès
que nous l'aperçûmes nous le prîmes
ans aversion, & plus ménagers que
'autre fois, nous le mîmes sans le vui-
der

der & tel qu'il étoit ſur les charbons d'où un moment après nous le retirâme & en fîmes un fort bon repas.

Ragoût de crapaut. Ce mets fut trouvé excellent & n'eu aucune fâcheuſe ſuite, mais il étoit en ſ petite quantité qu'il ne dura guéres dan nos eſtomacs. Un quart d'heure après la faim nous reprit, nous tombâmes dan la même peine, & n'y voiant point d'au tre remede que celui de ſortir de ce tri ſte lieu, nous réſolûmes d'amaſſer l plus que nous pourrions d'arbres ſecs & d'en faire un radeau qui pût nous por ter en Terre ferme. Le Maître aiant ſçu nôtre deſſein eut bien de la peine à y conſentir. Il nous repreſenta le péril où nous nous expoſions ; puiſque nos cama rades, qui avoient tenté la même fortu ne y étoient demeurez : que nous ne pouvions pas eſperer d'être plus heureux qu'eux, puiſque nous n'avions pas de meilleurs moiens d'en ſortir ; au lieu que dans peu de temps nous verrions peut-être paſſer le long de ce rivage quelques Barques de pêcheurs où nous pourrions être reçûs. Ces raiſons étoient vraiſemblables & nous en demeurions d'accord ; mais le ſort en étoit jetté, quoi-qu'il arrivât nous voulions ſortir de cet-te affreuſe ſolitude, & le Maître enfin nous permit de faire ce que nous pour-rions pour cela. Dès

Dès que nous eûmes ſon conſentement nous coupâmes des arbres ſecs ; & nous fîmes de leurs écorces de petites cordes qui ſervirent à les lier enſemble. Nous n'y avions travaillé que trois ou quatre heures quand nous commençâmes à éprouver que cet ouvrage excedoit les forces de quatre ou cinq ſquelettes qui à tous momens plioient ſous le faix , & que les autres ne voulurent nullement aider. Ceux-ci alléguoient que leur foibleſſe n'étoit pas moindre que la nôtre ; qu'ils avoient rendu vainement ce ſervice à d'autres , & qu'aiant perdu toute eſperance ils ne ſe foucioient plus de rien.

Le refus qu'ils firent de nous aider ne nous rebuta pas , nous continuâmes nôtre ouvrage , & plus nos forces diminuoient , plus nous nous hâtions de l'achever. Avec tout cela je ne croi pas que nous en fuſſions venus à bout , ſi deux des plus jeunes & des plus forts de l'Equipage ne s'étoient joints à nous. Leur ſecours vint ſi à propos que nous achevâmes le radeau à la reſerve de très-peu de choſe à quoi le vif de l'eau nous empêcha de travailler durant quelques heures.

En attendant le reflux de la marée nous nous mîmes tous à fumer des feüilles autour d'un petit feu ; & en fumant

je

je pensai qu'on avoit souvent vû des Léganés acharnez après le bufle, & que s'il y en avoit encore je pourrois en prendre quelqu'un. Je pris cette pensée pour une espece de révélation ; j'allai me cacher derriere un arbre où j'attendis long-tems en vain. Cependant je songeai que si le bufle étoit un ragoût pour ces animaux, il faloit que sa chair ne fût pas encore si mauvaise que nous nous figurions. De ces réfléxions je vins aux effets ; & à l'un des endroits que je crus le moins gâté, j'en coupai un gros morceau & rejoignis mes Camarades.

Dès que l'on vit ma provision chacun ouvrit de grands yeux pour la regarder, & tous ensemble me demandérent confusement quelle chair c'étoit, où je l'avois prise ; & s'il y en avoit encore ? Ils furent un peu surpris quand je leur dis que c'étoit de la chair du bufle, car jusques-là nul autre que moi n'avoit eu la pensée d'en venir à cette extrêmité, mais quand ils virent que cette chair, qui sentoit si mal, ne choquoit pas si fort la vûë, plusieurs y coururent à mon exemple & en prirent le plus qu'ils purent. Avant que ceux-ci fussent de retour je mis ma portion sur la braise, d'où la voulant tirer avec un bâton fait exprès, il ne se trouva qu'une hu-

humeur gluante qui ne pouvoit nous être utile.

Cette expérience me fit tout quiter pour courir à nos gens à qui je conseillai de laisser le gras & de ne couper que du maigre. En même-temps nous mîmes tous la main à l'œuvre & en coupâmes quarante livres qui furent mises sur des arbres secs, comme étant plus propre à nôtre avis pour leur faire perdre une partie de leur mauvaise odeur. Nous en fîmes rôtir un morceau qui fut distribué également. L'odeur en étoit si mauvaise que plusieurs crurent qu'ils alloient crever, & cependant ils en mangérent & la trouvérent passablement bonne.

Comme toute la bande n'avoit pas été du régal, nous en portâmes une portion au rendez-vous & fîmes en sorte que le reste ne fût pas découvert. Nous la donnâmes au maître & lui dîmes que c'étoit du bufle. Il n'étoit pas dit-il, necessaire de me dire ce que c'est, à l'odeur je l'ai reconnu; de grace reprit-il, portez vôtre present ailleurs. Comme il achevoit ces paroles je voulus m'aprocher de lui pour lui dire qu'il n'étoit pas si mauvais qu'il s'imaginoit: mais il me dit que mon haleine étoit insuportable, que j'infectois l'air qu'il respi-

respiroit, & qu'il avoit déja mal au cœur. En disant cela il se retira, & alla chercher un autre gîte.

Les autres un peu moins délicats s'aprocherent de nous, & nous prierent de leur en donner. Nous leur en donnâmes, ils en mangerent ; & ces premiers morceaux irritérent tellement leur appetit qu'ils sembloient être possedez. Lorsque les plus ardens eurent devoré leur portion, ils vouloient de celle des autres : ceux-ci n'y vouloient point entendre; & ce refus mêlé d'aigreur émût une contestation qui nous fit craindre qu'ils ne se mangeassent les uns les autres. Pour les apaiser nous leur donnâmes de ce que nous gardions pour nous, mais cela ne fit que les enflammer, il leur en faloit davantage, & quoiqu'il fût nuit il vouloient aller où étoit cette charogne pour en manger tout leur sou. On leur representa que la nuit étoit trop obscure, & que c'étoit pendant ce temps-là que les Kaimans & les crocodiles se promenoient sur le rivage. Ils se rendirent à cette raison, mais ils dormirent peu, nous nous sentîmes tous des effets de leur avidité, & il falut achèter la paix au prix de ce qui nous restoit. Après qu'il eûrent tout mangé, quelques-uns d'entr'eux s'assoupirent ; les autres dirent

ent que la faim les tourmentoit plus
u'auparavant ; & ſur tout il y en eut
n qui dit que la nuit lui duroit un ſié-
le, qu'il lui étoit impoſſible de repoſer,
: qu'il ne croioit pas qu'il y eût un mal
omparable à la faim qu'il ſentoit. Ce-
endant il avoit mangé plus de trois li-
res de cette charogne ; & quelques
eures avant la nuit la moitié, d'un
rand poiſſon qu'il avoit trouvé à demi
ongé ſur le rivage, Ce poiſſon étoit ſi
rand qu'il croioit d'abord s'en nourrir
eux jours ; mais depuis qu'il y eût
oûté, il n'en fit qu'un repas, & il aſſura
u'il eût pû en manger quatre fois au-
ant. Ainſi cet affamé troubla par ſon in-
uiétude le repos de toute la bande ; ſi
ien que dès le point du jour nous nous
évâmes tous; les affamez pour courir au
ufle, & nous pour achever le radeau
ue nous avions commencé.

Quelque méchant & gâté que fût ce
ue nous avions mangé le jour précé-
ent, il nous avoit donné des forces
u'on ne ſentoit point quand on ne man-
eoit que des feüilles d'arbres. C'eſt
ourquoi demi-heure après que nous
ûmes à nôtre travail, nous le quittâmes
our en faire quelques grillades qui a-
hevérent de nous fortifier. Quelques
eures avant la nuit nôtre radeau ſe trou-

va fait ; & après nous être un peu pro
menez nous retournâmes vers nos Com
pagnons que nous trouvâmes tous occu
pez, les uns à mettre leur pitance à l'air
les autres à la tourner, quelques-uns
la faire cuire, & à la manger d'un air d
gaieté qui eût fait venir l'apetit aux plu
délicats.

Lorſque le maître ſçût que nôtre ra
deau étoit prêt, il nous remontra com
me auparavant la grandeur du péril o
nous allions nous expoſer, puiſque ſan
voiles nous ne pouvions aller à Terre
ni réſiſter aux Courans ſans ancre. Nou
lui répondîmes qu'il n'y avoit rien de
dangereux pour nous que cette Iſle, o
nous courions riſque de mourir de faim
dès que nous n'aurions plus de bufle
que ſi nous n'avions ni voile ni ancre
nous nous ſentions aſſez de forces pou
réſiſter aux Courans ; & que nous eſpe-
rions rencontrer quelques Bengalois qu
nous reçevroient dans leur Bord.

Après quelques autres raiſons il nous
ſouhaitta un bon voiage, & conſentit que
nous menaſſions avec nous un jeune
homme de l'Equipage qui parloit Por-
tugais. Comme cette Langue eſt fort uſi-
tée dans les Roiaumes de Bengale &
d'Aracan, nous en eſperâmes un grand
ſecours & ne ſongeâmes plus qu'à partir.

Sur

Sur ces entrefaites un des nôtres proposa de faire un ancre à crochet, & dit que que pour cela il ne faloit que quatre petits bois crochus, qu'il lieroit si proprement avec des écorces de jeunes arbres qu'ils pourroient mordre le terrain. Cela se pourroit lui repliquai-je, si nous avions dequoi la faire aller à fond, mais comme vous sçavez il n'y a pas une pierre dans cette Isle. J'ai pourvû à cela reprit-il, nous remplirons de sable deux ou trois manches de chemises que nous attacherons à l'ancre, & vous verrez qu'elle nous rendra le même service que si elle étoit de fer. Nous vîmes à cela tant d'aparence, que les uns allérent chercher de l'écorce, les autres des branches courbées, & en moins de deux heures nôtre ancre fut telle qu'on la souhaitoit.

Cet ouvrage ainsi disposé n'étoit encore qu'à demi fait, il nous faloit vingt brasses d'amares & nous ne sçavions où en prendre dix. Comme nous y pensions nous vîmes venir deux de nos gens chargez de lierre & d'écorce de jeunes arbres. Ils mêlerent l'un avec l'autre, & en firent une corde aussi longue qu'il la faloit.

Le lendemain nous prîmes congé de ceux qui restoient, dans le dessein de

revenir bientôt à eux ſi nous arrivions à bon port. Ils nous ſouhaitérent un heureux ſuccès, & vinrent avec nous juſqu'au rivage, où après nous être embraſſez, nous nous mîmes huit ſur le radeau, & gagnâmes la pointe de l'Iſle qui regarde la Terre ferme.

Là nous fîmes encore une pauſe, nous nous y pourvûmes de feüilles d'arbres, nous y allumâmes du feu, & y fîmes encore un repas. Nous démarâmes enſuite, & peu après à force de rames nous nous trouvâmes aſſez loin de l'Iſle. D'abord nous tâchâmes d'avoir la marée de ce côté, ce qui nous réüſſit aſſez bien; mais à meſure que nous avancions, il fut impoſſible de ſurmonter la force des Courans. Par bonheur il faiſoit calme, ce qui nous donna lieu de nous ſervir d'un ſachet de ſable en guiſe de ſonde. Par ce moien aiant reconnu que la marée nous étoit contraire, nous jettâmes l'ancre ſur un fond où le radeau ne pouvoit arer. Cependant la faim nous reprit & nous convînmes de manger; mais auparavant il fut arrêté que les proviſions ſeroient partagées, afin que chacun mangeât la ſienne, de peur que nôtre voiage ne fût plus long qu'on ne penſoit. On commença donc le repas dans le deſſein de manger très-peu: mais à

peine

peine eut-on goûté à la viande qu'il fut impoſſible à la plûpart de s'empêcher de la manger toute. Quand ils ſe virent réduits aux feüilles ils eurent recours aux ſouhaits, & à prier Dieu de tout leur cœur que la corde rompît pour retourner à l'Iſle, dont nous n'étions encore éloignez que d'une lieuë.

Leurs prieres furent exaucées, il s'éleva une tempête, dont le radeau fut ſi tourmenté que la corde rompit; les houles enlevérent nos proviſions qui conſiſtoient en quelques feüilles, & nous pouſſérent vers le même endroit d'où nous étions partis le matin.

Deux des plus jeunes de la troupe furent deſtinez à garder le radeau pendant que les autres allérent à terre. D'abord nous courûmes vers le feu que nous avions laiſſé en partant, & y trouvâmes une des femmes de ces Négres dont nous avons parlé. Dès que cette femme nous vit, elle ſe jetta à nos pieds, nous découvrit ſon corps tout meurtri & tailladé, & nous fit entendre que c'étoient ſes gens qui l'avoient miſe en cet état. Outre cela cette miſerable n'avoit que la peau & les os, & nous jugeâmes que ſon ſort n'étoit pas meilleur que le nôtre. Comme nous ne l'entendions point nous lui fîmes ſigne de ſe r'aſſeoir, & nous

nous chauffâmes tous ensemble dans le déssein de nous reposer dès que nous le pourrions. Une heure après la faim nous pressa de telle sorte qu'il fut impossible de dormir. Ce qui acheva de nous desoler fut l'odeur d'un peu de viande que malgré la tempête un de nos gens avoit conservée, & qu'il mangea en nôtre presence sans en faire part à personne quelque instance qu'on lui en fît. Nous allâmes donc chercher des feüilles, mais nul de nous n'en pût avaler en quelque sauce que nous les missions. La chair du bufle nous avoit rendu trop délicats, & depuis qu'on y eut goûté les feüilles d'arbres étoient devenuës insipides.

Etranges effets de la faim.

Cependant la faim continuoit avec tant de violence que nous étions tous hors de nous-mêmes. Les uns avoient la vûë égarée & se regardoient d'un œil affreux comme des gens qui méditoient quelque mauvais dessein. Les autres alloient & venoient & marchoient en desesperez, crians de temps en temps qu'ils souffroient comme des damnez. Pendant que l'on se tourmentoit, un des plus malades dit aux autres qu'il venoit d'avoir une inspiration. Mais avant, dit-il, que je vous la dise il faut m'avoüer que c'en est une; & sans nous donner le temps de répondre: Admirez, reprit-il,

les



les effets de la Providence, Dieu qui a pitié de nôtre misere y vient de pourvoir si visiblement que nous ne pouvons en douter ; cependant nos pechez nous avoient obscurci les yeux, & nous ont empêché long-temps de voir le remede qu'il nous envoie. Le discours de cet homme que nous traitâmes d'insensé nous ennuia de sorte que nous ne pûmes nous empêcher de l'interrompre, & de lui dire qu'il étoit fou de prendre ses chimeres pour des révélations divines. Pensez-vous reprit-il, que si j'étois fou comme vous pensez, vous eussiez eu raison de vous croire le cerveau mieux timbré ? mon mal seroit l'effet de la faim, vous l'avez soufferte aussi-bien que moi, d'où viendroit à vôtre cerveau plus de force que n'en a le mien? Mais sans tant de discours, voiez-vous cette pauvre femme, & pensez-vous que le hasard l'ait amenée ici ? La Baleine de Jonas, les poissons du Jeune Tobie...... De grace, dit un impatient, laissons-là Jonas & Tobie, ce sont des disgressions qui ne viennent point à propos ; nous avons faim, & il s'agit de la chasser ; avez-vous pour cela quelque moien prompt & facile ? Ne le voiez-vous pas repliqua l'autre, & pensez-vous que cette femme ne soit là que pour se chauffer : ç'a bien été son intention, mais

Dieu s'en est servi pour obliger à se venir mettre entre nos mains. Il a ma foi raison, reprit un nommé Charles Dobbel; plus j'examine les circonstances de cette rencontre, moins je doute que ce ne soit un effet de la Providence, & je ne croi point que cette femme soit venuë d'elle-même ici : ç'a, continua-t-il, en se levant je m'offre à être l'executeur des volontez divines; après avoir mangé de toutes sortes de saletez, voions si la chair humaine est bonne, & n'en faisons point de scrupule puisque c'est l'intention de Dieu, & que ses ordres y sont formels. Lorsque je vis qu'il parloit sérieusement je le priai de se r'asseoir, & lui dis qu'il prit garde aux suites de son entreprise; que ces sortes de pensées étoient plûtôt des tentations du Démon que des révélations divines : que cette femme étoit nôtre image, & que si c'étoit par révélation qu'ils entreprenoient de la manger, c'étoit une des plus chétives & des plus maigres révélations dont j'eusse jamais oüi parler. Voiez-vous, repris-je, que cette femme n'est qu'une carcasse animée, & qu'un squelette couvert d'une peau, qui comme vous voiez n'a pas la mine d'être un mets fort délicat; & quand cela seroit penseriez-vous en demeurer-là ? non sans doute, vous voudriez avoir toûjours

la

la même pâture, & Dieu ſçait ſi vos Camarades ſeroient ſûrement auprès de vous? J'ajoûtai à ces raiſons que dans deux heures nous pourions aller vers le bufle, où nous trouverions peut-être encore dequoi nous raſſaſier; & que s'il ne ſe trouvoit rien, il leur ſeroit libre d'épargner ou de maſſacrer cette miſerable.

Moitié par honte, moitié par un reſte d'horreur qu'ils avoient pour cette action, ils dirent qu'ils n'y penſoient plus & tâchérent de s'aſſoupir. Dès le point du jour ils ſe levérent & me ſommérent de ma promeſſe. J'étois ſi foible que je ne pouvois preſque marcher; & delà au lieu où étoit le bufle il y avoit plus d'une lieuë. Je les priai donc de me diſpenſer d'un voiage ſi incommode; mais j'eus beau dire, ils voulurent abſolument que je fuſſe de la partie, & il me falut les accompagner. Les quatre plus foibles demeurérent-là, & nous promirent cependant de faire une corde neuve pour amarer à un autre ancre que nous ferions au lieu de celle qui étoit perduë.

A vingt pas delà Charles Dobbel retourna vers les quatre autres, & leur recommanda de prendre garde que cette femme ne leur échapât, étant réſolu à

ſon retour de lui faire paſſer le pas, en cas que le bufle fût tout mangé. Nous nous hâtâmes enſuite de nous rendre où étoit le bufle, & nous y trouvâmes beaucoup de chair, mais ſi gâtée que nous n'en pouvions aprocher. Après avoir cherché la meilleure, & vû qu'elle étoit toute égale, nous en coupâmes deux ou trois morceaux que nous mîmes ſur les charbons, & que nous devorâmes avant qu'ils fuſſent à demi cuits.

Il vint pendant que nous les mangions deux de nos gens qui étoient demeurez avec le maître; & nous vîmes bien à leur contenance qu'ils alloient à la proviſion. Cela nous déplût infiniment, car nous craignions qu'ils ne priſſent tout. En effet c'étoit leur deſſein, & la ſuite nous fit bien connoître qu'ils ne vouloient pas nous en laiſſer. Après les avoir obſervez environ une heure, nous les joignîmes pour reconnoître leur intention. Lorſque nous vîmes qu'il ne reſtoit plus que les os, les larmes nous vinrent aux yeux, & nous nous dîmes les uns aux autres que nous méritions de mourir de faim, pour avoir atendu ſi long-temps à nous mettre en devoir de les empêcher de tout prendre. Il eſt un peu tard dit Charles Dobbel, pour avoir

de

de la chair puisqu'ils n'y en ont point laissé ; mais il reste encore un peu de la peau, tâchons de l'avoir de gré ou de force. En même-temps il les pria de se contenter de ce qu'ils avoient, & de leur laisser ce qui restoit. Ho ! dit l'un d'entr'eux d'un ton ironique ces Messieurs-là ne sont ni sots ni dégoûtez : nous avons pris de la chair pourrie, & nous leur laisserons la peau qui est ce qu'il y a de plus sain, & par conséquent de meilleur. Pensez-vous nous dit-il, que nous ayons travaillé pour vous, & que nous ayons pris la peine de tourner la bête, pour vous faciliter les moyens de prendre ce qui reste ? Nous souhaiterions bien que vous ne manquassiez de rien ; mais nous souhaittons encore moins de manquer nous mêmes ; & si nous sommes condamnez à périr ici, je vous déclare que je ferai tous mes efforts pour périr le dernier.

Le discours de ce babillard nous échauffa la bile, principalement à Charles Dobbel, qui sans se soucier de ces raisons voulut d'abord user de violence ; mais je lui remontrai qu'il ne faloit pas aller si vîte, & qu'il ne faloit nous emporter que le plus tard que nous pourrions. Je leur dis donc que nôtre demande n'étoit ni injuste ni ridicule ; que

nous étions tous d'un même Equipage, Compagnons de même fortune; & qu'ils devoient avoir égard que nous allions hasarder nos vies aussi-bien pour eux que pour nous. Ces raisons furent méprisées, & Charles Dobbel indigné de ce procedé, allons, dit-il, Camarades, travaillons aussi-bien qu'eux, qu'avons-nous besoin de leur permission; Chacun de nous tira son couteau, & nous leur ôtâmes leur proie.

Nos Voyageurs prêts à se battre pour la peau du bufle.

Les autres qui étoient inférieurs en nombre se regardérent quelque temps comme pour s'imaginer l'un l'autre. Ils nous demandérent s'il étoit juste qu'ils eussent travaillé pour nous, & en disant cela ils levérent l'un une hache, & l'autre un couteau pour nous en fraper. De nôtre côté nous nous mîmes en état de nous défendre; & celui qui avoit la hache aiant juré qu'il fendroit la tête au premier qui aprocheroit, je lui dis que s'il étoit sage il y penseroit plus d'une fois, & qu'il feroit mieux d'écouter raison que de s'emporter de la sorte. Quelle raison, reprit-il, peut-on esperer de gens qui n'en ont point. Vous voulez que nous vous cédions ce qui nous appartient, pouvons-nous moins faire que de nous défendre? Nous repartîmes sur le même ton, & nous con-



convînmes enfin qu'ils auroient ce qu'ils avoient coupé, & que le reste nous demeureroit.

Lorsque nous eûmes presque tout ôté sans couteau tant la pourriture étoit grande, nous le lavâmes en plusieurs eaux, nous en fîmes cuire une partie, & gardâmes le reste pour les autres. Ensuite on songea à refaire une ancre pour mettre en la place de celle que nous avions perduë, & pour cela deux des nôtres furent dépêchez vers le maître pour demander la hache. Il nous l'envoia aussi-tôt, nous trouvâmes ce que nous cherchions, & quand l'ancre fut achevée, nous résolûmes d'aller tous quatre remercier le maître. A moitié chemin un de ceux qui avoient emprunté la hache nous dit qu'il avoit vû en allant le linge du maître sur des arbres, & que son compagnon & lui qui étoient presque tous nus avoient été tentez de prendre chacun une chemise & un pourpoint, mais qu'ils n'avoient osé le faire sans nous en parler. Nous eûmes d'abord de la peine à consentir qu'ils en prissent, mais le grand besoin qu'ils en avoient, nous fit fermer les yeux à toute considération. Et comme se vol ne se pouvoit faire de jour, nous attendîmes qu'il fût nuit, & heu-

reuſement ils dormoient quand nous arrivâmes à leur quartier. Ceux qui avoient beſoin de linge aiant pris ce qu'ils ſouhaitoient, nous vinrent dire qu'il y avoit au même endroit quantité de chair & de peau de bufle dont nous ferions peut-être bien de nous ſaiſir. Nous fûmes long-temps à nous réſoudre ſur ce point-là, parce qu'il étoit fort à craindre que s'ils nous prenoient ſur le fait ils n'uſaſſent de leur avantage, qui étoit d'être mieux armez & en plus grand nombre que nous. La faim l'emporta ſur ces réfléxions, nous leur ôtâmes une partie de leur pitance, & nous retirâmes au plus vîte. Je n'allai pas bien loin ſans me repentir de ce vol, & j'étois prêt à reporter ce que j'avois pris, quand Charles Dobbel me repreſenta qu'il étoit trop tard, & que s'ils venoient à s'éveiller, quoique nous puſſions dire pour nous juſtifier, ils ne croiroient jamais en nous voiant à une heure induë, que nous fuſſions là ſans deſſein. Je crus donc ſon avis, & avec d'autant moins de peine que la faim m'y faiſoit pancher. Après avoir dormi quelques heures nous continuâmes à marcher vers nos Compagnons, que nous trouvâmes de l'autre côté de la riviere où nous les avions laiſſez. L'eau

étoit

étoit alors si haute qu'il nous falut la passer à nage chargez du butin que nous avions fait sur ceux qui tenoient compagnie au maître.

Trois de ceux qui nous attendoient n'avoient point mangé depuis que nous les avions quittez, & ils étoient si foibles qu'à peine pouvoient-ils se tenir debout. Le quatriéme à qui il restoit quelque chose, en fit bonne chere en leur presence, & eut la dureté de leur refuser aussi gros qu'une noix de chair de bufle pour leur aider à manger des feüilles dont ils ne pouvoient plus user. Nous ne pûmes entendre sans indignation les justes reproches de ces affamez ; nous reprîmes aigrement celui dont ils se plaignoient, & lui remontrâmes qu'il mériteroit qu'on lui fît comme il leur avoit fait, mais que nous étions & plus tendres & plus pitoiables que lui, avec qui comme avec les autres nous voulions partager ce que nous avions aporté.

Après avoir fait de nôtre vol des portions égales, & que chacun eut pris la sienne, nous jugeâmes à propos de veiller tour à tour contre les surprises de nos ennemis, au nombre desquels nous mettions ceux à qui nous avions volé une partie de leur pitance : & pour nous lier

lier plus fortement les uns aux autres, nous jurâmes de faire les derniers efforts pour nous entr'aider en cas que l'on nous attaquât. Nous demandâmes enſuite ce qu'étoit devenuë la femme qu'on leur avoit laiſſée en garde, & nous aprîmes que peu après nôtre départ elle s'étoit ſauvée ſi ſubtilement qu'on n'avoit pu la retrouver. Nous ſouhaitâmes alors ſon retour, & nous réſolûmes unanimement de lui ôter la vie & de la manger, quelque décharnée qu'elle fût.

Des Négres attaquent nos voiageurs.

Dès qu'il fut nuit la ſentinelle fut poſée & les ſept autres ſe mirent à dormir. A peine avions-nous repoſé deux heures que nôtre ſentinelle vit un Négre armé d'un gros bâton qui venoit doucement vers lui. Lorſqu'il le vit à la portée de ſon aviron il le lui rompit ſur la tête, & de ce coup ce miſérable tomba comme mort. Le bruit qu'ils firent nous éveilla, & ayant ſçû ce que c'étoit, nous courûmes après les autres Négres, qui voiant leur homme abatu s'étoient enfoncez dans le Bois. Dès qu'ils ſentirent que nous les ſuivions, ils firent en s'enfuyant un bruit que l'on eût dit être de vingt perſonnes, quoi qu'ils ne fuſſent que ſept ou huit. Après les avoir ſuivis en vain nous re-

tour-

tournâmes au lieu où leur camarade étoit tombé, & où nous pensions le trouver mort : mais nos conjectures nous trompérent, ce malheureux s'étoit sauvé, & il s'étoit sauvé si vîte qu'il avoit oublié son bâton.

Nous raisonnâmes sur cette avanture, & ne doutâmes point que la femme qui s'étoit chaufée avec nous n'eût donné avis à ses gens de ce qui se passoit parmi nous. Elle avoit remarqué à nôtre départ qu'il n'étoit resté que quatre des nôtres, qui seroient peut être aisez à défaire si on les surprenoit la nuit. C'est assûrement sur ce pied qu'ils étoient venus, mais par bon heur au lieu de quatre hommes ils en avoient trouvé huit, l'un desquels veilloit à la sûreté des sept autres.

Aussi-tôt que le jour parut nous fîmes pour nôtre ancre une corde semblable à la premiere, & quand nous fûmes prêts à partir, nous trouvâmes que le radeau étoit devenu si pesant qu'il ne pouvoit porter que six hommes. Il falut donc en renvoier deux, & le sort tomba sur les deux plus jeunes, à qui nous promîmes pour les consoler de revenir à eux avec un bâteau dès que nous serions en Terre ferme.

En attendant que la marée nous fût favorable nous nous mîmes autour d'un pe-

petit feu, où une heure après nous entendîmes des cris réïterez qui troublerent nôtre repos. Quelque fraieur que nous eussions on jugea à propos de répondre ; & un moment après nous vîmes revenir les deux jeunes hommes dont nous avions voulu nous défaire. Ils étoient si troublez qu'ils trembloient encore en nous disant qu'ils n'avoient trouvé ni le maître ni aucun de ceux qui l'accompagnoient : Qu'ils les avoient cherchez non seulement où ils avoient accoûtumé de passer la nuit, mais même en beaucoup d'autres endroits, & qu'aparemment il avoit passé quelques Barques où ils avoient été reçûs. La répugnance qu'ils avoient à demeurer dans l'Isle nous fit croire qu'ils nous imposoient ; nous les prîmes donc séparément & leur fîmes des demandes dont les réponses furent conformes. Cela nous fit résoudre de demeurer là jusqu'au lendemain pour aller nous-mêmes sur les lieux, & de ne sortir point de l'Isle que nous ne sçussions où ils étoient.

Sur la minuit le flot étant propre à nôtre dessein nous levâmes l'ancre pour aller vers les arbres secs, de quelques-uns desquels nous avions besoin pour renfoncer nôtre radeau. Après avoir tourné demi-heure nous nous aperçûmes un

peu

peu tard que la marée nous poussoit impétueusement vers un grand arbre dont les branches étoient en quantité & fort étenduës. Quelques efforts que nous fissions il fut impossible de l'éviter ; & le radeau y fut poussé avec tant de violence, que quelques-uns de nos gens tombérent dans l'eau, d'autres demeurérent suspendus aux branches de l'arbre, & je fus le seul inébranlable. La secousse fut si violente que chacun de nous crût que tous les autres s'étoient noiez ; & je n'en doutois presque pas lorsque Charles Dobbel parût, demanda aux autres s'ils vivoient encore ; & fut ravi de me revoir sur le radeau. Peu après les autres se firent connoître, & tous enfin se retrouvérent. Il faisoit froid, & ces pauvres gens étoient tous moüillez : c'est pourquoi nous tâchâmes de décendre à terre pour faire du feu.

Leur radeau embarassé entre les branches d'un arbre.

En sortant de cet embarras, nous entrâmes dans un autre qui ne fut guéres moins sensible. L'ancre, & la moitié de la corde qui s'étoit rompuë dans la secousse ne se trouvérent point, & nous manquions de moiens propres pour reparer cette double perte. Nous ne sçavions même si nous pourrions aprocher du rivage, la force des Courans nous en éloignant avec violence,& quoique nous

fissions

fiſſions nous ne les pouvions ſurmonte
Comme le mal étoit preſſant & qu'il é
toit temps d'y remedier, deux de no
gens prirent le reſte de la corde, & na
gérent vers le rivage où ils tirérent l
radeau ſans peine.

Il étoit nuit nous mourions de faim &
de froid, & nous n'avions ni pain ni feu
Ajoûtez à cette miſére que du lieu où
nous étions juſqu'à celui où nous nous
étions chaufez le jour précedent, il y
avoit une demi-lieuë. Il faloit neanmoins
y aller ſi nous voulions avoir du feu, &
nul d'entre nous n'étoit diſpoſé à faire
une ſi longue traite. Comme nous gémiſſions ſans ſçavoir que devenir, Charles Dobbel le plus diſpos & peut-être
auſſi le plus courageux, prit les deux
plus jeunes de la Troupe & alla chercher
ce qui nous manquoit. En les attendant
nous nous entretînmes des malheurs qui
nous accabloient, & du peu d'aparence
qu'il y avoit d'en ſortir heureuſement,
toutes choſes nous étant contraires dans
une Terre ſtérile & barbare, où il ſembloit que le Ciel nous eût jettez pour
nous faire ſouffrir les peines duës à nos
offenſes.

De ces entretiens nous tombâmes dans
un morne ſilence ; & je crois que nous
fuſſions morts ſi nos Compagnons n'étoient

toient revenus un quart d'heure après. Le feu qu'ils aportérent nous fit autant de bien en dissipant les ténébres dont l'horreur aidoit à nous affliger, qu'en chassant le froid qui étoit extrême. Ces pauvres gens nous contérent à leur retour qu'ils avoient presque toûjours marché sur des ronces & sur des épines; qu'ils s'étoient égarez; & qu'après avoir trouvé le feu, ils avoient presque perdu l'idée du lieu où ils étoient: qu'ils étoient tombez dans des fosses toutes pleines d'eau, où leur feu s'étant éteint, ils avoient été obligez d'en aller querir d'autre; & qu'en cherchant un chemin plus doux, ils en avoient trouvé un plus difficile que le premier, d'où ils n'étoient sortis qu'avec une peine incroiable. Ils avoient les pieds tout en sang, les jambes & la tête toutes meurtries, & une amertume d'esprit qu'il est mal-aisé d'exprimer. Nous les consolâmes le mieux que nous pûmes & après nous être encouragez les uns les autres nous tâchâmes de reposer.

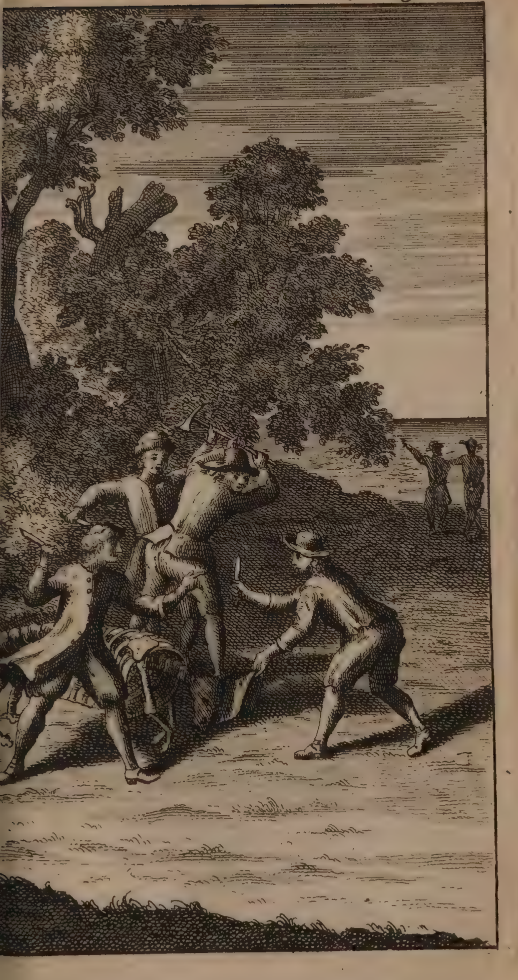
Le lendemain nous envoiâmes deux de nos Camarades au quartier du maître & aux environs pour sçavoir s'ils étoient partis; & cependant nous cherchâmes dequoi refaire une autre ancre & une autre corde. Sur le soir nos gens raporterent

rent

rent que les autres n'étoient plus dan l'Isle, & qu'après avoir cherché dan tous les lieux où ils pouvoient être, il n'avoient trouvé qu'un méchant reste d poisson pourri ; un peu de la peau du bufle, quatre gousses d'ail & un pot.

A ces indices nous reconnûmes qu'il étoient partis, & commençâmes à croi re qu'ils se ressouviendroient de nous. Cependant nos deux Députez nous contérent que chemin faisant ils avoien trouvé un tombeau que l'un des deux avoit ouvert par une simple curiosité à ce qu'il disoit, mais la suite fit voir qu'il avoit un autre dessein ; car si-tôt qu'il vit un cadavre que les vers rongeoient, il dit que le sort de ces insectes étoit plus heureux que le sien, & qu'il mouroit de faim pendant qu'ils faisoient bonne chere. Après l'avoir regardé long-temps, il dit qu'il avoit grande envie d'ôter leur proie à ces animaux, & que n'aiant pas d'autre moien d'éviter la mort, il ne voioit pas qu'on pût le blâmer de manger de ce qui s'offroit. A peine eut-il parlé de la sorte, qu'il succomba à la tentation ; il prît le cadavre & l'eût mis en piéces pour le manger, si son Camarade ne lui eût fait voir l'énormité de cette action. Il eut de la peine à l'en dissuader, mais enfin il en vint à bout ; & de

concert



oncert ils remirent la cadavre en Terre, & se hâtérent de s'en éloigner de peur que la faim ne fût la plus forte & n'achevât de les seduire.

Si-tôt que nous eûmes le pot, nous y fîmes boüillir de l'eau, avec les restes du poisson dont nous avons parlé, & quantité de feüilles hachées. Après le repas on mit en délibération s'il ne valoit pas mieux demeurer dans l'Isle que d'en partir. La premiere opinion étoit fondée sur la difficulté de résister à la marée qui étoit fort haute ; sur la perte de nos deux ancres, & sur l'impossibilité d'en recouvrer une quatriéme, en cas que celle que nous avions vint à manquer. On ajoûtoit que nos Compagnons étant en lieu de sûreté, ils auroient soin de nous, & qu'aparemment ils n'omettroient rien pour nous tirer promptement delà. Ceux qui avoient envie de partir disoient que le secours dont on parloit étoit incertain ; que sur cette frêle espérance nous mangerions le peu que nous avions de reste ; & qu'après avoir attendu en vain, nous serions enfin obligez d'avoir recours à nos propres forces, & de nous exposer au péril que nous pensions fuïr. Après une contestarion qui dura une demi-heure on convint de s'en raporter à l'opinion

du

du plus ancien, & celui-ci dit qu'un plus long séjour dans cette fatale demeure acheveroit de nous consumer ; qu'il ne faloit que deux ou trois jours pour nous rendre incapables de conduire nôtre radeau ; c'est pourquoi il concluoit qu'il ne faloit plus differer. Ce dernier avis fut suivi : on emploia le reste du jour à renfoncer le radeau, & le lendemain après avoir bien déjeuné du reste de la peau du bufle, & fait bonne provision de feüilles, nous nous mîmes sur le radeau.

Départ de l'Isle.

Nous avions fait d'une chemise une petite voile qu'un petit vent frais fît d'abord enfler, & en moins d'une demi-heure nous passâmes la fausse marée qui se fait sentir ordinairement autour des Isles. Peu de temps après le vent tomba, & la voile étant inutile, nous nous servîmes de nos rames. Nous n'allâmes pas loin sans avoir besoin de manger ; c'est pourquoi nous jettâmes l'ancre, dont le succès fut aussi heureux qui si elle eût été de fer. Quand nous jugions que la marée ne nous pouvoit nuire, nous la levions & mettions la voile ; & de cette maniere nous nous éloignâmes de l'Isle jusques à la perdre de vûë.

Le lendemain nous découvrîmes les deux Isles dont le maître nous avoit parlé ;

é ; & profitant des instructions qu'il
ous avoit données, nous allâmes si loin
que nous les passâmes aussi. Six ou sept
eures après, nous crûmes voir la Terre
ferme, & nous la voions en effet, mais
ous en étions assez loin ; & dès que nous
a découvrîmes la marée nous devint con-
raire. Nous jettâmes donc l'ancre avec
ne crainte inexprimable que la corde
e vint à rompre, car c'étoit sur quói
ous fondions toute nôtre espérance ;
& durant ce temps-là un des plus affa-
mez proposa d'augmenter la pitance,
puisque nous étions si proche de Terre.
Bien que les autres fussent aussi foibles
que lui, ils ne furent pas de son avis, al-
léguant qu'il ne faloit qu'un coup de
vent pour rompre la corde qui tenoit à
l'ancre, & pour nous jetter en pleine
Mer. Il falut donc se contenter de très-
peu de chose, & attendre paisiblement le
succès de nôtre entreprise.

Comme nous n'avions point de Com-
pas, le Soleil & les Etoiles nous servoient
de guides, & par leur moien nous distin-
guions de jour & de nuit les gisemens &
situations de nôtre radeau. Le lendemain
aiant vent & marée pour nous depuis le
matin jusqu'au soir, nous aprochâmes
fort près de Terre, mais nous ne pûmes
gagner le rivage. Il falut jetter l'ancre
&

& passer encore une nuit avec beaucoup d'incommodité & de crainte, les Courans étant fort rapides.

Le jour suivant le temps nous fut si favorable que nous prîmes Terre de bonne heure. Nous laissâmes le radeau à l'ancre, dans le dessein de le retrouver, en cas que le païs où nous étions ne fût pas celui que nous cherchions. Après avoir marché quelque tems nous trouvâmes deux chemins, l'un qui étoit le long du rivage, l'autre, le long de la riviere de Sondiep, & ces deux chemins étoient oposez. Nous connoissions si peu l'un & l'autre que nous ne sçavions lequel prendre; & après avoir épuisé toutes nos raisons nous marchâmes au hasard vers la riviere & nous trouvâmes dans le bon chemin. La faim, le froid & les fatigues nous avoient si fort affoiblis, que nous ne pouvions faire vingt ou trente pas sans nous reposer; ainsi nous avancions fort peu, & nous marchâmes plus de trois heures sans rencontrer personne qui nous pût mettre l'esprit en repos. Peu après nous vîmes des arbres dont il sembloit que les branches vinssent d'être coupées. A vingt pas de-là nous vîmes une Barque dont nous nous aprochâmes; & dès que ceux qui étoient dedans nous aperçûrent ils vinrent vers nous. Cette facilité nous trou-

troubla ; & nous ne pûmes les voir venir ſans être apelez, que nous ne les cruſſions d'humeur à nous faire quelque avanie.

Nôtre fraieur redoubla merveilleuſement quand nous les vîmes deſcendre à Terre au nombre de ſix chacun le couteau à la main. Lorſqu'ils furent aſſez près de nous pour connoître que nous n'étions ni en état ni en humeur de les inſulter, nous leur montrâmes nos bras décharnez, & un reſte de la peau du bufle. Quoiqu'il y en eût peu, c'en étoit aſſez pour empoiſonner les moins délicats ; auſſi ces gens quelque brutaux & groſſiers qu'ils fuſſent, firent cinq ou ſix pas en arriére en ſe bouchant le nez, & nous menaçant avec leurs couteaux. A leurs geſtes nous reconnûmes qu'ils nous prenoient pour des gens de mauvaiſe foi, pour des hipocrites & pour des trompeurs. C'eſt pourquoi nous nous hâtâmes de leur montrer des feüilles d'arbres, & de leur faire comprendre par ſignes que c'étoit nôtre nourriture. Ils nous entendirent, ils ſe raprochérent, & tous émus de compaſſion ils ſe frapérent la poitrine, & levérent les yeux au Ciel. Lorſqu'ils ſe furent radoucis nous leur marquâmes le beſoin que nous avions

Nos Voyageurs en terre ferme.

d'eux pour nous mener au prochain village. Ils consentirent à nous faire cette amitié pourvû qu'on leur payât leur voiture. J'admirai dans cette rencontre combien les hommes sont intéressez, & le peu de penchant qu'ils ont à s'entr'aider les uns les autres. Ces Barbares nous voioient tous nus, car nous n'étions couverts que de quelques méchans morceaux de toile : nous étions comme des squélettes, & n'avions nullement la mine d'avoir ni sou ni maille. De plus ces gens nous témoignoient avoir pitié de nous qui étions étrangers, affligez, & aparemment dénuez de tout. Avec tout cela sans argent nous n'en eussions eu aucun secours ; & nous vîmes bien que sans ce métal la Terre ferme n'eût pas été meilleure pour nous que l'Isle Infortunée où nous avions si long-temps souffert. On convint donc de leur donner quelque chose, & on laissa le soin au plus vieux de faire marché pour toute la bande. Celui-ci offrit une piéce qui revenoit à un écu de nôtre monnoie. Les Bengalois nous firent entendre qu'il leur en faloit dix, & qu'à moins de cela ils ne pouvoient se détourner de leur ouvrage. On leur en offrit encore une, puis une troisiéme &

& tout cela n'étaat pas capable de les ébranler, nôtre vieillard leur montra ses poches vuides pour tâcher de leur insinuer que c'étoit tout ce qu'il avoit. Cette feinte nous réüssit, mais mal-à-propos pour nos voituriers, à qui de bon cœur nous eussions donné mille francs pour nous porter en quelque lieu où nous pussions nous remettre un peu des fatigues passées.

Lorsque nous fûmes dans la Barque, nous leur fîmes signe de nous donner quelque chose à manger; ils répondirent qu'ils ne le pouvoient sans argent: on leur donna encore un écu; & pour cela le plus vieux d'entr'eux nous mit dans un linge environ plein la main de ris, & un Pisang grand comme le doigt. Chacun de nous étendit la main d'un air âpre & avide qui fit craindre au distributeur que sa poignée de ris ne fût cause de quelque desordre. Il se retira donc & en fit huit portions égales. Il fit le même du Pisang qui est un fruit passablement bon; & quoique ce ragoût ne fût pas grand chose, nous le trouvâmes si délicieux au prix des salez que nous mangions depuis un mois, que nous en souhaitions plein la Barque; encore ne pensions-nous pas que ce fût assez pour nous rassasier. Les

Négres s'étant aperçus que nous avions encore de l'argent profitérent de l'occasion; & cessant de ramer nous firent signe que nous n'avions pas assez donné, & que si nous voulions qu'ils avançassent il faloit encore quelques piéces. On leur en offrit une & ils donérent dix ou douze coups d'avirons, après quoi ils se reposérent. On leur en donna encore une, ils firent les mêmes efforts, & c'étoit toûjours à recommencer; eux ne se lassant point de demander, ni nous de donner, tant nous avions de peur de n'être pas assez tôt à Terre.

En nous reposant de la sorte nous vîmes passer deux autres Barques qui joignirent la nôtre & qui firent le même chemin. Leurs gestes faisoient assez voir que c'étoit de nous qu'ils parloient, & leur entretien dura long-temps. Ensuite ils descendîrent à Terre comme pour résoudre plus commodément ce qu'ils feroient de nous. Ils contoient l'argent qu'ils avoient reçû, & nous regardoient d'une maniere qui nous fit craindre le succès de leur conférence.

Après avoir attendu une heure dans la Barque, deux de nos Compagnons en sortirent pour les prier de leur montrer où étoit l'eau douce. Dès que les Né-

gres

gres les aperçûrent, un d'entre eux les prit par le bras, & les fit rentrer dans la Barque. Cette brutalité nous fit croire qu'ils n'étoient-là que pour résoudre des moiens de nous égorger pour avoir nôtre argent ; & dans cette pensée nous nous dispoſâmes à la mort. Ce ne fut pas neanmoins ſans peine, & ſans trouver un peu étrange que le Ciel s'obſtinât ſi fort à nous perſecuter. Depuis que nous crûmes qu'ils avoient formé ſe deſſein de nous néier, il nous tardoit qu'ils ne l'executaſſent; & ils nous ſembloit que la mort ſeroit infiniment plus douce que la faim qui nous tourmentoit. Enfin après avoir ſouffert durant deux ou trois heures ce que ſouffrent ceux qui attendent qu'on les vienne égorger, les trois Barques ſe ſéparérent & nos voituriers revinrent à nous, pourſuivirent leur route, & pour une piece d'un écu ils nous donnérent plein un pot d'eau douce. Nous en bûmes tous avidement, & avec d'autant plus de plaiſir qu'il y avoit un mois que nous n'avions bû que de l'eau ſalée. Depuis que nous fûmes remplis d'eau, la faim ne nous preſſa plus tant, & nos eſtomacs commencérent à nous donner un peu de repos.

Cependant nos guides nous firent entendre que vingt de nos Compagnons é-

toient dans le prochain Village, & pour cette bonne nouvelle nous leur donnâmes encore un écu. Depuis ce moment ils se hâtérent de nous mener où ils étoient; & en entrant dans le Village deux de nos guides vinrent avec nous chez le Gouverneur, aux pieds duquel ils mirent les trois écus dont nous étions convenus pour nôtre voiture, après avoir touché par trois fois de la tête & des mains la Terre, en disant *Salamabéta*, c'est-à-dire, *paix soit avec vous*. Le Gouverneur nous reçût fort bien, & nous fit signe de reprendre l'argent qui étoit à ses pieds. Nous lui fîmes comprendre que ses gens l'avoient bien gagné, & que nous ne voulions pas les priver de leur salaire. Ensuite il donna ordre à deux ou trois de ses domestiques de nous mener au logis de nos Compagnons, qui nous aiant apperçûs de loin vinrent au devant de nous, & témoignérent une grande joie de nous revoir. Il y avoit cinq jours que ceux qui étoient demeurez dans l'Isle après nous étoient dans ce Village; & il y en avoit davantage que les cinq qui s'étoient servis d'un radeau aussi-bien que nous, y étoient arrivez avec le secours de quelques pêcheurs qu'ils avoient rencontrez.

Aussi-tôt qu'ils nous virent ils s'em-

pres-

preſſérent à nous bien traiter ; & peut-être euſſent-ils mieux fait de ne point donner à des gens qui avoient jeûné ſi long-temps, de tant de ſortes de viandes & en ſi grande quantité ; car ſans le piſang & le miel qui nous ſervirent d'entremêts & de médecine, je croi que nous euſſions tous crevé. Cette opération fut ſi heureuſe que toutes ces viandes ne nous cauſérent aucune incommodité ; & ce qu'il y avoit de ſingulier, c'eſt qu'encore que nous mangeaſſions beaucoup & ſouvent, nous avions le même apétit, & toûjours également faim.

Deux jours après que nous fûmes-là, le Gouverneur jugea à propos d'envoier les premiers venus au Bureau de la Compagnie, pour informer les Officiers du naufrage de leur vaiſſeau ; Et il leur fit dire par ſon Trucheman qu'ils ne manquaſſent pas de faire de grandes-proviſions, parce que le voiage étoit de plus de deux cens lieuës ; qu'outre cela ils marcheroient cinq grandes journées dans un païs ſtérile & deſert ; & que celui qu'on trouvoit enſuite, n'étoit guéres plus fertile ni plus habité. Cette nouvelle alarma ces pauvres gens, qui n'étoient encore ni bien remis de leurs fatigues, ni entierement raſſaſiez : & il ſembloit même que plus ils mangeoient, plus ils a-

voient envie de manger. Nonobſtant cela il falut partir, & ils n'y répugnérent pas pour les raiſons que nous avons dites. Pour nous qui étions les derniers venus, après avoir donné les trois ou quatre premiers jours au repos & à la joie, je m'informai par quelle avanture nos Compagnons étoient ſortis de l'Iſle Infortunée, & l'on me conta ce qui ſuit.

Comment ceux qui étoient demeurez dans l'Iſle, en ſortirent.

Après nous avoir dit adieu ils ſe retirérent au lieu ordinaire, & comme il étoit tard ils tâchérent de repoſer. Le lendemain s'étant aperçûs qu'on leur avoit pris leurs proviſions, ils en eurent autant de douleur que ſi on leur eût ôté la vie. Dans le fort de leur affliction ils levérent les yeux au Ciel, & demandérent à Dieu avec toute l'ardeur dont les affligez ſont capables, qu'il les délivrât de cette miſére. Chacun enſuite eut recours aux feüilles, mais ce ne fut pas ſans gémir de ſe voir réduits à ce triſte mêts.

Sur le ſoir il y en eut deux qui en s'entretenant de leur mauvais ſort, ſe trouvérent inſenſiblement à la pointe de l'Iſle d'où ils découvrirent des Pêcheurs. Dès qu'ils crurent en être vûs, l'un des deux rompit une branche d'arbre, où il attacha un morceau de toile pour ſervir de ſignal qu'il y avoit quelqu'un dans l'Iſle. Les Pêcheurs s'aprochérent, & baiſſérent

rent la voile à un jet de pierre du rivage. Après un quart d'heure de consultation, ils s'aprochérent un peu plus près, & demandérent aux nôtres en Portugais quelles gens ils étoient. On leur répondit en la même Langue, & après avoir satisfait à tout, les Pêcheurs descendirent à Terre où ils attachérent leurs trois Barques. Ils étoient tous armez, les uns de dars & de javelots, & les autres d'arcs & de fléches; & quoiqu'ils vissent bien que nos gens n'avoient pas la mine de les vouloir surprendre, ils usérent de précaution & leur demandérent leurs armes. Nos gens qui n'avoient que leurs couteaux, les jettérent à Terre sans hésiter & un des Négres les amassa. Ensuite ceux-ci s'aprochérent, demandérent à voir les autres, & combien ils étoient. De peur que le nombre n'éfraiât les Négres, les nôtres dirent qu'ils n'étoient que sept & qu'ils alloient les leur faire voir. Ceux qui les guidoient ravis de se voir sur le point d'être délivrez, éclatérent à l'entrée du Bois, & jettérent des cris qui causérent une équivoque. Leurs Compagnons qui les entendirent crurent qu'on leur crioit *arrête*, & que quelque bête étoit blessée. Chacun à ce bruit s'arma d'un bâton & courut de toute sa force vers le lieu où les voix se faisoient entendre. Quand les

Négres les virent si ardens & si échauffez, ils s'imaginérent qu'ils étoient trahis, & dans cette surprise ils tirérent quantité de fléches dont nul des nôtres ne fut atteint. Ceux-ci se voiant attaquez par des visages qu'ils prenoient pour des misérables esclaves qu'ils avoient vus de l'autre côté deux jours après qu'ils furent dans l'Isle, se figurérent que la faim les avoit poussez-là, où trouvant nos gens à leur avantage, ils les avoient voulu massacrer. Dans cette pensée ils s'animérent de telle sorte, qu'ils étoient résolus de les mettre en pieces quand leurs carquois seroient épuisez. Les deux qui étoient près des Négres s'étant aperçûs de la méprise de leurs Compagnons, leur criérent qu'ils se trompoient; qu'ils se défissent de leurs bâtons, & qu'ils aprochassent hardiment. Ceux-ci obéïrent, & en aprochant ils demandérent par signes aux Négres s'ils avoient dequoi manger, & qu'ils se hâtassent de leur en donner. L'un des Pêcheurs répondit en bon Hollandois que leurs besoins étoient évidens; qu'on leur donneroit ce qu'ils souhaittoient, mais qu'il faloit auparavant qu'on leur mit en main toutes les armes de l'Equipage, & on leur donna sans répugnance jusques aux coûteaux.

Les Pêcheurs ne craignans plus rien, donné-

donnérent à nos gens un peu de ris cuit, qui fut mangé si avidement que les premiers en demeurérent tout surpris. Cependant les nôtres impatiens de se voir hors de là, demandérent aux Négres s'ils vouloient bien les en tirer, & ceux-ci y consentirent pourvû qu'on paiât la voiture, allégans qu'ils étoient pauvres, & qu'ils ne pouvoient sans s'incommoder les porter à Terre pour rien. Comme les nôtres avoient de l'argent on fut bien-tôt d'accord du prix, & l'on convint de leur donner quatre écus pour chacun, puis les Pêcheurs s'occupérent tout le jour suivant à renforcer leurs Barques qu'ils disoient être trop legéres & trop petites pour tant d'hommes. Pour ce qui est des vivres, ils dirent qu'ils avoient assez de ris pour eux & pour les Hollandois; & qu'ils espéroient prendre du poisson en assez grande quantité pour rassasier les plus affamez. C'étoit la meilleure nouvelle que pûssent aprendre ces derniers; aussi en eurent-ils une joie extraordinaire; & dès ce moment il y en eut qui demandérent plein leur chapeau de ris, ce qu'ils obtinrent pour le prix d'un demi écu. Pendant que les Négres pêchoient, nos gens faisoient cuire le ris qu'ils leur avoient donné; & avant qu'il fût prêt, on leur aporta du poisson, & ce qu'il

faloit pour l'aprêter. Le soir avant que de nous coucher, le maître ordonna secrettement que nos gens veillassent l'un après l'autre, pour empêcher que les Négres ne les insultassent; & ceux-ci de leur côté prirent la même précaution.

Nos Voyageurs arrivent à un village.

Deux jours après, les Pêcheurs les avertirent de se tenir prêts pour partir la nuit suivante; & dès que l'on fut embarqué, les Pêcheurs ramérent avec tant de force, qu'ils furent bien-tôt à leur village. Dès qu'ils eurent mis pied à terre, ils menérent nos gens chez le Gouverneur, qui leur fit bon acceüil, & qui dépêcha deux ou trois Barques chargées de vivres vers ceux qui étoient sur le radeau. Après avoir donné cet ordre, il les fit asseoir autour de lui sur une grande nate, où les Pêcheurs mirent les armes dont ils s'étoient saisis pour leur sûreté; & l'argent donné pour le passage. Le Trucheman du Gouverneur leur dit de sa part qu'il faloit qu'ils les reprissent; mais ils ne reprirent que leurs armes, alléguans qu'il n'étoit pas juste que ces pauvres Pêcheurs fussent frustrez de leur salaire. Dès qu'ils furent assis, un Eunuque dit que la plûpart des femmes du Gouverneur avoient envie de voir les plus jeunes des Hollandois, & ils leur furent envoiez. Le lieu où ils en-

entrérent eſt un grand eſpace diſtingué par pluſieurs petits apartemens, au milieu deſquels eſt une cour où l'Eunuque les fit entrer. A peine y étoient-ils qu'ils furent entourez de ces femmes, dont les unes leur prenoient le nez; les autres leur pinçoient les jouës; celles-ci les déboutonnoient pour voir & toucher leurs eſtomacs : celles-là leur paſſoient doucement la main ſur le viſage en les regardant d'un œil tendre; & il n'y en avoit pas une qui ne témoignât ſouhaiter que ces deux jeunes hommes demeuraſſent là quelques heures; mais le fâcheux Eunuque ſortit & leur fit ſigne de le ſuivre. Lorſqu'ils eurent joint leurs Compagnons, ils furent menez tous enſemble dans l'Auberge des Etrangers. Le lendemain qui étoit un jour de marché le Gouverneur les alla trouver, leur changea leur argent en certaines petites coquilles qui eſt la monnoie du païs, & leur aida à acheter les choſes neceſſaires afin qu'on ne les trompât pas.

Le reſte du jour fut emploié à faire bonne chere; & ſur le ſoir le Teneur de livres aiant mis le nez à la porte reçût un coup de pierre dont il fut fort incommodé. Celui-ci aiant fait ſes plaintes, le Gouverneur ſe mit en colere & fit chercher le criminel, qui étoit un de ſes do-

mestiques. Après l'avoir aigrement repris, il lui fit passer une fleche au travers des narines ; ensuite on lui attacha un tambour sur les épaules, & dans cet équipage on le mena devant la maison du blessé, où après avoir eu quelques coups de foüet sur les épaules, il fut banni à perpétuité. Voilà l'avanture des quinze hommes qui étoient demeurez dans l'Isle après nous ; voici celle des sept qui s'étoient servis aussi-bien que nous d'un radeau pour en sortir.

Comment sept de nos Voiageurs quittérent l'Isle Infortunée, & les avantures qui leur arrivérent.

Comme ils n'avoient point d'ancre ; durant cinq jours & autant de nuits, ils lutérent inutilement contre la force des Courans qui les jettérent contre un banc de sable. Ce banc occupoit un grand espace, où ils crûrent d'abord qu'ils trouveroient de l'herbe & des feüilles dont ils pourroient vivre quelque temps, ne leur restant plus rien de ce qu'ils avoient pris dans l'Isle. Cette opinion ne leur dura pas, car après avoir bien cherché, ils ne virent en nul endroit qu'un peu de fiente de Bufle qu'ils amasserent avec soin. Il y avoit deux jours qu'ils ne vivoient que de la mousse que le flot de la Mer fait naître sur le bois qui en est frapé. Ainsi leurs estomacs étant accoutumez aux ordures, cette derniere leur parut fort bonne, & ils ne se plaignoient que de n'en trouver pas assez.

Cette fiente leur dura trois jours, & au bout de ce temps ils se trouvérent tous si foibles, qu'ils ne pouvoient plus ni ramer, ni se tenir debout qu'avec peine. Un de la Troupe faisant réfléxion sur la necessité de mourir en ce triste lieu: *Que vous en semble*, dit-il à quatre autres qui l'accompagnoient, *faut-il que nous mourions tous de faim? & ne seroit-il pas plus juste que quelques-uns fussent sacrifiez pour les autres? Il est vrai que la Loi ordonne d'aimer son prochain, & qu'elle défend l'homicide: mais est-il rien qui nous soit plus proche que nous-mêmes; & ce précepte de prohibition ne semble-t'il pas nous insinuër que tout est permis pour conserver l'être que la Nature nous a donné? J'ai pour garant tout ce qui a vie, les grands poissons mangent les petits, & le moindre petit insecte fuït par un instinct naturel les aproches de son ennemi. La mort nous talonne*, s'écria-il, *de tous nos ennemis, c'est le plus terrible & le plus cruel. Pourquoi ne lui pas oposer le seul obstacle qui nous reste? Tuons les plus foibles d'entre nous, la Nature nous le conseille, & je ne vois pas que vous puissiez éluder mon raisonnement?*

Proposition de manger quelqu'un de la troupe.

Faux raisonnement, faux principe, reprit un de ceux à qui il parloit, *la défen-*

se de tuër personne est si expresse dans la Loi, que nulle raison ne nous en dispense. Ces paroles, Tu ne tuëras point, *sont formelles & ne souffrent nulle exception, & sans user de plus longs discours pour vous faire voir que vous vous trompez, sçachez que si vous continuez dans un si pernicieux dessein vous devenez l'ennemi de Dieu & des hommes.*

Cet honnête homme qui se nommoit Adrien Raas eût beau prêcher ce cœur endurci, ses raisons furent mal reçûës, & on lui oposa toûjours que l'extrême necessité n'étoit sûjette à aucune loi. Les trois autres qui s'étoient trouvez à cette funeste harangue se laissérent persuader, & se préparérent tous ensemble à pousser à bout leur résolution. Adrien Raas qui s'en aperçût alla avertir les deux victimes de ce qui se tramoit contre elles. A cette nouvelle ces miserables se lamentérent de telle sorte que leur ami leur promit de les assister. Dès ce moment il les mena dans un lieu écarté, où il leur aida à faire deux fosses pour s'y cacher pendant la nuit, qui étoit le temps destiné à ce sacrifice sanglant. Par ce moien leur dessein ne réüssit pas; c'est pourquoi ils prirent d'autres mesures & en usérent comme il suit. Trois des Complices voiant la peine qu'ils avoient à sur-

ſurprendre ceux qu'ils avoient envie d'égorger, jettérent les yeux ſur un d'entr'eux qui étoit grand, & dans lequel ſeul ils crurent trouver ce qu'ils perdoient dans les deux autres. Celui-ci étoit pénétrant & il vit bien-tôt à leurs manieres que c'étoit à lui qu'ils en vouloient.

Dès lors il ſe tint ſur ſes gardes, & ſans faire ſemblant de rien, il les flâta, les exhorta à bien eſperer ; & leur dit qu'il ne doutoit pas qu'il ne paſſât bien-tôt quelques Barques ; & qu'alors la langue du Païs qu'il avoit apriſe à Coromandel où il avoit été ſoldat leur viendroit fort à propos. Cette ruſe eut un bon ſuccès, on crût qu'étant auſſi habile qu'il diſoit l'être, il méritoit qu'on le conſervât. Adrien Raas qui étoit un homme de paix lui aida à pouſſer ſa pointe ; & quoiqu'il ſçût que ce qu'il diſoit étoit faux, il ne laiſſa pas de l'apuier, & de dire qu'un tel homme étoit un treſor en païs étranger. Un des plus affamez voiant qu'on ne finiſſoit rien, & qu'on détruiſoit tous ſes projets. Hê bien, dit-il, eſt-ce là le fruit de tant de complots & de veilles, & ne mourra-t-il donc perſonne ? qu'on raiſonne comme l'on voudra, mais je déclare qu'il me faut un homme ; & que je ne me couche point que je n'en aie fait un bon repas.

pas. Trois autres aiant dit la même cho-ſe, Adrien Raas leur remontra qu'ils alloient tomber par leur impatience dans un peché criant : qu'ils y penſaſſent ſérieuſement, & qu'ils attendiſſent encore un peu. Ce n'eſt déja que trop attendu, reprit un des plus déterminez, & les deux qu'on veut maſſacrer ſont ſi peu dignes de la vie, que c'eſt peché de les laiſſer vivre. Adrien Raas voiant que ſes remontrances ne ſervoient de rien leur propoſa de tirer au ſort, que nul de la Troupe n'en fût exempt, & il leur dit que celui ſur qui le Ciel le feroit tomber, ſeroit jugé digne de mort. Sa propoſition fut rejettée, & comme on cherchoit un autre expédient, il y en eut deux qui s'offrirent d'aller chercher Terre, d'où ils promirent d'envoier du ſecours aux autres le plus promtement qu'ils pourroient. Cet avis plût à toute la Troupe, & pour rendre la choſe plus aiſée, ceux qui demeurérent ſur le banc donnérent aux deux avanturiers preſque tout leur argent ; avec quoi ces derniers partirent & arrivérent inopinément à un village de Bengala. Comme ils ne ſçavoient où ils étoient & qu'ils ne pouvoient ſe faire entendre, ils ne purent indiquer le lieu où étoient leurs Compagnons. Cependant leur mal étant viſible les habitans

les

es traitérent bien durant deux jours, ›uis on les mit dans une Barque, où on eur fit faire trois cens lieuës pour être ›resentez au Général des armées du Grand Mogol.

Huit jours après qu'ils furent partis, les :inq misérables qui les attendoient virent ›asser des Pêcheurs assez près du lieu où ls étoient pour en être vûs. Ces derniers 'étant aprochez à la portée de la voix, es Hollandois pressérent celui d'entr'eux qui s'étoit vanté de sçavoir leur Langue de leur parler, & il leur cria *aï, paï*; ces deux mots ne signifiant ien les Pêcheurs n'avancérent pas, c'est ›ourquoi les autres se repentirent de ne 'avoir pas mangé. Après lui avoir fait les reproches & l'avoir apellé cent fois e plus fourbe de tous les hommes, ils se irent entendre le mieux qu'ils pûrent; z les Pêcheurs en s'aprochant leur firent igne de se défaire de leurs couteaux avant que d'entrer dans leurs Barques. Aussi-tôt qu'ils y furent ils se batirent à qui auroit quelques poissons morts qu'ils perçûrent dans la Barque, & dans ce umulte il leur tomba quelques sacs d'argent que les pêcheurs regardérent d'un eil d'envie. Incontinent après ils se saisient de nos malheureux affamez, & arès leur avoir ôté jusqu'au dernier sou, ils

ils en jettérent trois sur un banc de sable & deux qui résistoient dans l'eau, en leu disant par ironie que ce bras de Mer éto Bengala. Ces pauvres gens ainsi maltrai tez, dépourvus de tout, & hors d'espé rance de sortir de ce fatal endroit, s couchérent sur le sable, où ils atten doient à tous momens que la mort vin finir leurs miseres. Après avoir été vingt quatre heures dans cette détresse, il pass d'autres Barques, qui aparemment é toient du nombre de celles que le Gou verneur dont nous avons parlé avoit en voiées au-devant d'eux. Les Mores apro chérent d'eux mêmes, & firent signe nos malheureux d'y entrer. Aussi tô qu'ils y furent on leur ouvrit un tonnea de miel qu'on leur abandonna. Ils étoien tous surpris de se voir si bien régalez; & cependant ils apréhendoient qu'on ne le laissât là; c'est pourquoi la nuit ils rem plirent leur chapeau de miel, qu'ils ca cherent pour l'avenir en cas que les pê cheurs ne voulussent pas les emmener Leur crainte néanmoins fut vaine, le len demain ils furent menez à Sondiep; o le maître & ceux qui l'accompagnoien arrivérent le même jour. Le Gouverneu du village où ils arrivérent les reçut fa vorablement; eut soin que rien ne leu manquât; & cinq jours après il leur con seill

eilla d'aller porter aux Officiers de la
Compagnie la nouvelle de leur naufrage.

Pour nous qui étions les derniers ve-
us nous ne ſongeâmes qu'à nous repo-
er, ou plûtôt qu'à manger, car jour &
uit nous dévorions & avions toûjours
a même faim. Nôtre bonne chere néan-
moins n'étoit pas toûjours égale, car
omme il étoit défendu d'avoir du feu la
uit, nous ne pouvions manger que du
s & des œufs tout crus.

Après avoir été là cinq jours nous
riâmes le Gouverneur de nous permet-
re d'aller à Bolwa où nos Compagnons
toient allez. D'abord il en fit difficulté,
e jugeant pas que nous fuſſions encore
ſſez forts pour entreprendre un ſi long
oiage; mais quand il vit que nous y é-
ions réſolus, il nous fit préparer trois
Barques, l'une pour nous porter, & les
eux autres pour nôtre eſcorte.

La nuit ſuivante nous arrivâmes à A-
am, pauvre & miſérable village où
ous ne pûmes rien trouver. Delà nous
envoyâmes nos trois Barques, & nous en
oüâmes une autre juſqu'à Bolwa. A deux
ieuës de cette ville nos guides nous me-
nérent à Terre & nous firent faire à pied
e reſte du chemin. Pendant qu'ils allé-
ent chez le Gouverneur pour l'avertir de
nôtre arrivée, nous achetâmes du lait &
du

du ris que nous fîmes cuire dans un pot, qui nous fut prêté par des Mores qui parloient Portugais. Il étoit presque cuit lorsque nos guides revinrent nous dire que le Prince nous atendoit & qu'il faloit partir tout à l'heure. Cette nouvelle nous déplut, car nous avions une faim canine, & nous ne pouvions nous résoudre à laisser à des Etrangers ce que nous avions eu bien de la peine à apprêter. Nous prîmes donc le pot, & le portâmes tour à tour jusqu'à la porte du palais du Prince, où nous mangeâmes avant que d'entrer. Ensuite on nous mena où étoient nos vingt Compagnons qui étoient partis long-temps avant nous, & demi-heure après nous fûmes tous ensemble introduits dans un salon où l'on voulut voir tout nôtre argent, afin de nous en tenir conte si nous étions volez en chemin. Ensuite on nous mena au logis qui nous étoit préparé ; & par ordre du Prince on nous y servit d'un consommé nommé Brensie qui ne se voit que sur la table des grands du païs. Ce mêts se fait d'excellent ris, d'une oye fort grasse & de deux poulets, qu'on presse dans un linge quand ils ont boüilli deux ou trois heures. On ajoûte au suc ainsi séparé de plusieurs sortes d'épiceries ; sur tout de la fleur de muscade, du girofle, du succre ; du saffran & de la canel-

tanelle. Ce consommé est si nourrissant, qu'en moins de trois ou quatre jours nous reprîmes nôtre embonpoint. Avec tout cela nos estomacs n'en étoient pas fort satisfaits, & ils eussent bien mieux aimé une viande moins succulente ; mais il faloit nous laisser conduire, & l'on eût trouvé fort étrange que nous eussions préféré un peu de ris sec & du poisson cuit dans l'eau, à ce qui n'est que pour les personnes de la premiere qualité.

Cinq jours après que nous fûmes-là, les Etats du Roiaume que le Prince avoit convoquez, s'assemblérent devant son Palais, où à mesure qu'ils arrivoient, on les voioit s'asseoir à la mode des Orientaux. Quand tous les Membres y eurent pris place, le Prince sortit du Palais au milieu de ses Gardes, les uns avec l'arc & la fléche, les autres avec le coutelas & le bouclier, & alla s'asseoir comme les autres. Ils furent tous dans cette posture depuis le matin jusqu'au soir ; & ce qu'ils avoient résolu fut si peu secret, qu'une heure après le peuple en étoit informé. Je voulus savoir la raison d'une chose si peu commune, & l'on me répondit qu'on ne faisoit point-là de mistére des affaires d'Etat, soit par coutume, ou par impossibilité. La raison est que les Chrétiens

Assemblée générale des Mores.

qui

qui ſont là fort conſiderez compoſent la Garde du Prince ; & bien que ces Chrétiens ne le ſoient peut-être que de nom, car ce ſont des Négres qui ſont nez ſujets du Roi de Portugal ; ils ſont néanmoins eſtimez ſi braves, qu'on a pour eux un reſpect tout particulier ; Ainſi les Grands ſe font un plaiſir de leur amitié ; & pour l'obtenir il n'y en a guéres qui ne leur diſent tout ce qui ſe paſſe au Conſeil. C'eſt par leur moien que tout eſt ſu, car comme ces Gardes ont leurs amis ; d'heure en heure on ſait dans la ville tout ce qui ſe fait à la Cour.

Le lendemain le Prince nous envoia dire qu'il nous étoit libre de partir & que les Barques étoient toutes prêtes. Comme c'étoit ce que nous ſouhaitions le plus nous partîmes demi-heure après, & arrivâmes fort heureuſement à Decka. Les Officiers de la Compagnie nous reçûrent parfaitement bien. Nous leur contâmes nos avantures ; & ils nous aprîrent le naufrage du vaiſſeau nommé le VVéſop vers les Iſles des Ananans, où les habitans avoient mangé quarante hommes de l'équipage.

Lorſque nous eûmes fait connoître que nos forces étoient revenuës, le Commandeur nous fit aprêter une Barque pour aller à Ougueli où les Hollandois

ont

ont un contoir ; mais une heure avant que de partir, le Commandeur reçut une lettre du Général du Grand Mogol, par laquelle il ordonnoit que nous allassions le trouver. Cet ordre étoit exprès, & quelque répugnance que nous eussions à y obéïr, on ne put nous en dispenser. On disoit pour raison que ce Général qui étoit puissant, menaçoit en cas de refus, de faire esclaves tous les Hollandois qui se trouveroient dans les Etats de son Maître, & qu'il ne falloit pas l'irriter.

Il fallut donc céder à la force ; & en nous préparant à un voiage de plus longue haleine que le premier, on nous dît que ce Général nommé Nabab étoit un homme à qui la Fortune avoit toûjours été favorable. Qu'il n'avoit jamais perdu de batailles ni levé le siége devant quelque place que ce fût : & qu'il avoit pris quantité de villes, défait des armées toutes entiéres, & rendu plusieurs Roiaumes tributaires du Grand Mogol. Ces prospéritez nous firent embarquer de meilleur courage pour suivre les guides qui avoient ordre de nous mener à l'armée que commandoit un si vaillant homme.

Durant trente jours nous allâmes tantôt par mer tantôt par Terre, & passâmes par plusieurs villes presque desertes, les habitans de ce païs-là aiant coûtume

en temps de guerre de quitter leurs maisons pour ſuivre l'armée quelque part qu'elle aille. Ces gens ſont doux & de bonne foi. Ils n'ont ni ambition ni envie ; & bien loin de chercher à s'emparer du bien d'autrui, ils ont peu de ſoin de leur intérêt & ſe contentent de peu de choſes. Ils ſont querelleux & injurieux, mais dans leur plus grande colére ils ne parlent jamais du Diable. Pour les ſermens, ils n'en font point que dans les affaires d'importance ; & ces ſermens ſont ſi inviolables, qu'on s'y peut fier y allât-il de tous les Empires du monde.

Nos voiageurs joignent l'armée du Grand Mogol.

Le trente-cinquiéme nous allâmes à bord d'un des vaiſſeaux du Nabab, où nous trouvâmes quatre Anglois, quelques Portugais, & deux hommes de nôtre Equipage dont nous avons parlé. Delà nous allâmes moüiller près la ville de Renguémati, d'où nous joignîmes peu après l'armée du Mogol. Le Général que nous ſaluâmes dans ſa Tente nous témoigna qu'il étoit bien aiſe de nous voir, & un moment après il nous fit donner une grande coupe pleine d'arrak pour boire à ſa ſanté. Cette coupe étoit fermée d'une maniere aſſez difficile à trouver ; auſſi étoit-ce pour ſe divertir que le Général nous la fit donner. Lorſque nous nous en aperçûmes, nous la prîmes tous l'un après

près l'autre avec peu de ſuccès ; & nous étions ſur le point de l'abandonner, quand il me tomba dans l'eſprit que cette coupe n'étant que de bois elle étoit aiſée à percer. Je la repris donc & y fis un trou avec la pointe de mon couteau. Comme elle étoit pleine juſqu'au haut, l'arrac en ſortit impétueuſement, & par ce moien nous en bûmes tous, & uſâmes de la liberté que le Nabab nous avoit donnée, en diſant qu'il faloit bien boire & bien combattre. Cette boiſſon étoit ſi forte que nous en ſentîmes bien-tôt les effets ; nous devînmes gais, libres, & hardis avec le Général, qui nous fit dire que dans ſix mois il nous renvoieroit auprès de ceux de nôtre nation. Il nous acorda en même-temps la joüiſſance de tout le butin que nous ferions ſur les ennemis : nous promit cinquante * roupies pour chaque tête de Portugais que nous lui porterions, & cent pour chaque priſonnier. Enſuite il dît à nôtre maître de navire qu'il le renvoieroit vers ſes maîtres pour leur donner avis de la perte de leur vaiſſeau ; qu'il pouvoit prendre nôtre Chirurgien avec lui, & trois garçons de l'Equipage, qui étoient trop jeunes pour ſuivre l'armée. Cependant l'arrac nous avoit ſi fort étourdis, que ſans conſidérer

L 2 que

* La roupie vaut 30. ſous de nôtre monnoie.

que nous étions dans la Tente du Général, nous pensâmes nous battre pour des oranges qu'on nous avoit servies, parce que quelques-uns en avoient pris plus que les autres. Le Général excusa nôtre impertinence, & se contenta de commander à son Chirurgien de nous emmener dans sa Tente pour y boire modérément.

Nos voiageurs arrivent à un village.

Le lendemain le Général nous envoia trois cens roupies, & nous assigna certains bâtimens nommez Gourapes, chacun desquels étoit monté de quatorze piéces de canon & de cinquante-cinq ou soixante hommes. Chaque gourape étoit apuyée de quatre Kosses : ce sont des bâtimens à rames qui ne servent qu'à remorquer. Ils sont montez de quatre-vingts hommes. De plus il y avoit deux vaisseaux, chacun desquels étoit commandé par quatre Anglois ; & une Galiote dont les Officiers qui étoient Portugais eurent ordre de nous céder leurs places. La Galiote & les deux vaisseaux avoient chacun cinq cens hommes, & huit Gourapes pour les remorquer. Il y avoit aussi un très-grand nombre de gros bâtimens de Bas bord, dont la pouppe & la prouë étoient larges, & qui ne portoient point de mâts. Ces bâtimens avoient à prouë trois batteries, dont la plus

plus basse étoit de deux piéces, qui portoient chacune trente-six livres de bale, la seconde de deux piéces, qui en portoient vingt-quatre, & la troisiéme de deux autres piéces qui en portoient dix. Ils avoient deux batteries à pouppe, chacune de trois piéces par bande, & chaque piéce de huit livres de bale. La plûpart des Officiers étoient Portugais, & le Général avoit si bonne opinion des Chrétiens que pour peu qu'un Maure fût de Portugais, il lui donnoit quelque belle Charge, sur tout s'il se disoit Chrétien.

Il y avoit encore plusieurs vaisseaux qui n'étoient chargez que d'artillerie & de bonnes piéces de canon, afin que l'on n'en manquât pas. On y voioit principalement de grands bâtimens distinguez par petites hutes fort propres, pour les femmes des Grands qui suivoient l'armée. Le Général en avoit cinq cens : ses Conseillers trois cens ; & ainsi des autres à proportion de leur qualité & de leurs biens. Toutes ces femmes étoient gardées par des Eunuques à qui l'on avoit tout coupé dès leur jeunesse, & qui avoient beaucoup de crédit auprès de leurs Maîtres. Une infinité d'autres bâtimens chargez de toutes sortes de vivres étoient dispersez dans l'armée, où toutes les choses necessaires étoient en abondance.

Dès qu'on eut ordre de marcher nous cherchâmes les bâtimens que l'on nous avoit aſſignez, mais j'eus le malheur de m'égarer avec un de mes Compagnons, & nous fûmes huit jours ſans nous reconnoître. Ce petit malheur me donna lieu de voir de plus près la Cavalerie & l'Infanterie qui étoient, celles-là de trois cens mille hommes, & celle-ci de cinq cens mille. Le Général étoit au milieu de la Cavalerie, & devant lui marchoient quantité de Trompettes, & de Timbaliers tous montez ſur des éléfans. Il étoit ſuivi de vingt de ces animaux, chacun deſquels portoit deux petites piéces de canon, deux Canonniers & deux Chargeurs. Enſuite marchoient trois ou quatre mille Moſcovites tous montez ſur de beaux chevaux. L'Infanterie n'étoit pas moins leſte que la Cavalerie, & il y avoit un très-grand nombre d'éléfans ſur leſquels on diſoit que le Général faiſoit fond.

Pluſieurs milliers de Chameaux chargez du bagage, étoient ſuivis de toutes ſortes de Marchands, d'artiſans, de Courtiſanes, les uns montez ſur des chameaux & les autres ſur des chevaux. On nous dît que ce grand Corps coûtoit tous les jours au Grand Mogol plus de cinq millions, dont la plûpart étoient payez

pa

par les Courtisanes & par les Marchands qui suivoient l'armée. Ce que je n'eus pas de peine à croire, parce que je savois qu'en ce païs-là n'y aiant rien à faire dans les villes pendant la guerre, les habitans étoient contrains de suivre l'armée, où par ce moien on avoit de tout en abondance, excepté la boisson forte, dont l'usage étoit permis aux seuls Chrétiens, parce que les Maures pour peu qu'ils en boivent, sont cruels & sanguinaires.

Après une longue marche nous entrâmes dans le Kosbia, païs situé entre les Royaumes de Bengala & d'Azo, dont le Général se rendit maître avec peu de peine. Le Roi d'Azo s'étoit figuré que les murailles de sa Capitale étoient à l'épreuve de nôtre canon, & il s'y croioit en sûreté; mais il éprouva bien-tôt le contraire, nous prîmes sa ville d'assaut, & lui-même fut fait prisonnier. On lui mit au cou un collier de fer d'où pendoient deux grosses chaînes qu'on attacha à ses deux jambes; & dans cet état il étoit servi par quatre valets. Si-tôt que le Roi fut enchaîné, on indiqua au Général certaines caves taillées dans le roc où étoient ses tresors; le reste fut mis au pillage, & nous pensions tous nous y enrichir, mais tous se trompérent dans leur opinion; car outre que ces gens-là n'ont

Le païs de Kosbia pris par l'armée du Grand Mogol.

pour tout habit qu'un morceau de toile qui leur descend depuis la ceinture jusqu'aux genoux, ils avoient si bien tout caché, qu'il fut impossible de trouver chez les riches non plus que chez les pauvres, autre chose qu'un pot plein de ris, & une boëte pleine de chaux & de quelques feüilles qu'ils mâchent toûjours, afin d'avoir la bouche nette. Nous nous attendions si peu à cela, que nous eûmes bien de la peine à croire ce que nous voyions, & nôtre surprise fut d'autant plus grande, que nos gages ne suffisant pas pour nous entretenir, nous avions fait fond par avance sur le butin de Kosbia. C'est pourquoi nous ne pûmes qu'avec un déplaisir extrême nous voir réduits à nous contenter de dix écus par mois, les vivres étant extrêmement chers, & n'aiant aucune ressource. La raison pourquoi nous avions si peu, c'est que nous étions-là malgré nous, & que nous n'y étions que pour un temps ; au lieu que les Anglois & les Portugais qui s'étoient offerts d'eux-mêmes, & dont le temps n'étoit point fixé, touchoient vingt-cinq écus par mois.

Quelques jours après, le Général fit proposer à nos deux Charpentiers de lui construire un beau vaisseau sur un modéle qu'il leur montra : après quoi il leur

promit de les remettre en liberté. Ils acceptérent la propoſition ; ils furent envoyez à Déka, où ils entreprirent la conſtruction du vaiſſeau qui plût au Général, & celui-ci leur tint parole.

On nous demanda en même-temps ſi quelqu'un de nous vouloit accepter le Gouvernement du Château d'Agra, & pour nous y inciter, on nous promit qu'on nous y traiteroit en Princes ; mais toutes ces belles promeſſes ne nous tentérent nullement, & quoiqu'on dît que c'étoit un grand avantage, ce n'en étoit pas un pour des gens qui ne pouvoient vivre parmi les Maures, & qui craignoient que cet emploi ne les attachât enſorte qu'ils ne puſſent plus ſortir du païs.

Comme le Général étoit un homme d'expédition, incontinent après la défaite du Roi d'Azo, il ſe hâta de paſſer ſur les Terres du Roi d'Aſſam qui étoit un des principaux ennemis du Grand Mogol. On dit que ce Roi étant averti de ſa marche plaignit le peu de jugement de ce pauvre vieillard, & qu'il s'étonnoit qu'avec huit cens mille hommes ſeulement, il entreprît de faire ce que n'avoient pu deux millions d'hommes. En effet, il ſembloit qu'il y eût un peu de témérité dans nôtre entrepriſe & que l'e-

xemple d'une ſi prodigieuſe armée qui venoit de périr au même endroit où nous allions, dût intimider nôtre Général. Mais bien loin de craindre dans ces occaſions, la difficulté du péril irritoit ſon courage : & de peur que l'eau qui inondoit tous les ſix mois plus de la moitié de ce Roiaume n'arrêtât ſes projets, il avança à grandes journées, & ſe rendit avant ce temps-là où il avoit envie de ſe voir. Dès que nous fûmes dans le païs de l'ennemi, la conſternation fut générale ; & la bonne opinion que tout le monde avoit du Nabab, fit réſoudre une infinité des ſujets de l'ennemi à ſe jetter de ſon côté comme le meilleur & le plus ſûr : mais la chance tourna peu après, & la bonté de nos ennemis ne fut pas de longue durée.

Sur ces entrefaites les Anglois & nous aiant remarqué tous les ſignes d'une prochaine tempête, nous regardâmes avec attention ſi l'étoupe étoit bien pouſſée dans toutes les fentes du bordage de nôtre Bâtiment, & en bouchâmes toutes les jointures avec des planches, des plaques de plomb, des piéces de bois, & d'autres matieres propres à le tenir ſain, étanché, & franc d'eau : Mais tout cela n'empêcha pas que nôtre Galiote ne pérît. Comme elle n'étoit point leſtée les

Cou-

Courans la renversérent ; & ce qui hâta nôtre perte, ce fut la sote & extravagante curiosité d'un Matelot qui en étoit le Chef. Cet homme pour mieux éprouver ce que pouvoit ce bâtiment, voulut qu'on fît force de voiles, & dès qu'on lui eut obéï la riviere nous engloutit. Il y avoit assez près de nous des bâtimens qui eussent pû nous secourir si la coûtume l'eût permis ; mais en de semblables rencontres les Maures n'assistent personne, non pas même leurs proches parens, ni leurs plus intimes amis. Par bonheur néanmoins il se trouva une femme forte & bien faisante, qui voiant cinq Hollandois sur le point de se néier, approcha d'eux à force de rames, malgré deux hommes qui l'en empêchoient, & les reçût dans son bâteau.

La largeur du Gange est inégale, étant en quelques endroits d'une demi-lieuë, d'une lieuë, & d'une lieuë & demie : si-bien que lorsque le vent est grand, cette riviere a des lames & des houles comme la Mer. Il périt dans ce naufrage quatre Hollandois & vingt-six Maures ; & j'eusse été du nombre de ces malheureux, si après avoir nagé inutilement plus de quatre heures vers la Terre, je ne m'étois trouvé auprès d'un vaisseau commandé par les Anglois. Dès *L'Auteur sauvé par les Anglois.*

 que

que je me fut fait connoître, ils envoiérent à mon ſecours plus de ſoixante hommes qui me firent paſſer dans leur Barque, où ils m'échaufférent le mieux qu'ils purent. Enſuite on me mena au vaiſſeau où je trouvai un de nos gens de qui les Anglois avoient eu la même compaſſion. Le lendemain nous remerciâmes nos bienfaicteurs, & allâmes à l'armée où nous cherchâmes l'occaſion de parler au Général.

C'étoit une aſſez fâcheuſe nouvelle que la perte de ſa Galiote, mais nous ne pouvions nous diſpenſer de la lui dire ; car nous n'avions plus de retraite. Quand il la ſut il s'emporta d'une ſi terrible maniere, que nous nous crûmes tous deux perdus. Après quelques reproches d'avoir laiſſé perdre ce qu'il aimoit, principalement ſon canon de fonte, il nous commanda de nous retirer, & de nous hâter de choiſir tel bâtiment que nous voudrions, parce qu'on attendoit à tous momens la flote ennemie.

Nous fûmes ſi aiſés d'en être quites à ſi bon marché, que nous nous hâtâmes d'obéïr; ainſi quatre de nos Compagnons choiſirent une Gourape, & deux autres & moi une Barque montée de ſix piéces de canon.

Deux jours après nôtre Amiral alla au-
devant

devant de l'ennemi, & toute la flote le ſuivit. Nous entendîmes en même-temps le bruit continuel du canon, d'où nous inférâmes qu'on étoit aux mains du côté de Terre; mais pour nous, il n'y avoit aucune aparence que nous en vinſſions ſi-tôt là, les vaiſſeaux ennemis étant encore bien loin de nous, du moins à ce que l'on croioit. Quand l'Amiral eut mis la flote dans l'ordre où il la ſouhaitoit, le Chirurgien du Général qui étoit de nôtre Nation émû d'un zéle pour la Patrie, nous exhorta à ſoûtenir la bonne opinion qu'on avoit de nous & à remplir dignement l'idée qu'on avoit conçûë des Hollandois. Il nous repreſenta que ſi l'on en venoit aux mains, toute la Flote auroit les yeux ſur les Chrétiens, & principalement ſur nous qui avions parmi les Maures la réputation d'être braves. Qu'il importoit à la Compagnie que l'on eût de nous cette haute eſtime, & que nous aurions bonne part à la gloire des belles actions qui ſeroient faites en cette rencontre.

Après qu'il eut ainſi parlé nous réſolûmes d'avancer pour chercher l'ennemi; & quoique le vent fût forcé nous continuâmes nôtre route; & trois ou quatre heures après nous heurtâmes ſi fort contre le terrain que nôtre gouvernail ſauta. Peu après nous le recouvrâmes,

mes, & après l'avoir r'ataché nous poursuivîmes nôtre route. Durant deux ou trois heures nous ne fîmes que ranger la côte, & sur le point de doubler le Cap nous aperçûmes la Flote ennemie qui consistoit en six cens voiles. Encore que nous la cherchassions nous fûmes extrêmement surpris de voir si près de nous ce que nous en croyions bien loin. Dès que l'ennemi nous eût reconnu il avança vers nous, & nous l'attendîmes avec assez de résolution, autant peut-être par nécessité que par bravoure, le vent contraire nous empêchant de reculer. Pendant qu'il aprochoit nous nous mîmes à table, & un moment après un plat de viande qu'on venoit d'y mettre fut enlevé d'un coup de canon, qui ne nous fit point d'autre mal que celui de nous ôter une partie de nôtre pitance. D'abord nous courûmes à nôtre canon, & depuis cette heure jusques à minuit il se fit de part & d'autre un feu continuel. Une heure après que l'Ennemi se fut retiré, nous fûmes joints par un Bâtiment qui venoit à nôtre secours. C'étoit un Maure nommé le Prince Ménorcan qui avoit équipé trente vaisseaux pour le service du Grand Mogol. Ce Prince voiant que nôtre poste étoit dangereux, nous commanda d'aller vers lui, & quand il sut que la chose étoit impossible,

Petit choc de nos voiageurs & de quelques-uns des ennemis.

ſible, il nous fit remorquer par deux galéaſſes qui nous mirent au vent de l'Ennemi. Dès que nous eûmes jetté l'ancre il s'éloigna de nous & promit de revenir le lendemain avec toute la Flotte. Il ne pouvoit pas être loin quand nous aperçûmes ſix voiles qui tâchoient de fondre ſur nous. Il y en eut cinq qui ne purent ſurmonter la force des Courans ; & le ſixiéme qui étoit peut-être plus fin de voiles, s'aprocha, ſe vint mettre en travers du nôtre, & nous donna inſenſiblement le côté. Si-tôt qu'il fut à nôtre avantage nous ſautâmes dedans, & les ennemis nous l'abandonnérent, s'imaginant que nous fuſſions beaucoup plus de gens que nous n'étions. Ainſi nous eûmes le premier vaiſſeau qui fut pris ſur l'Ennemi, & les prémices du butin. Lorſque nous l'eûmes dépoüillé de ce qu'il avoit de meilleur, nous l'abandonnâmes aux Courans de peur d'en être embaraſſez.

Nos voyageurs prennent un vaiſſeau ſur l'ennemi.

Demi-heure après, huit ou neuf vaiſſeaux ennemis avancérent encore vers nous, & ce grand nombre nous intimida ; c'eſt pourquoi nous levâmes l'ancre, nous nous rendîmes au poſte avancé qu'occupoient les Hollandois & les Portugais, & ils ceſſérent de nous ſuivre.

Au point du jour nous trouvâmes que nôtre Amiral étoit encore à une demi-lieuë de nous. Toute la Flote dont les Portugais & les Hollandois avoient l'avant-garde, étoit en bon ordre, & avançoit vers l'Ennemi autant que le pouvoit permettre le peu de vent qu'il faisoit alors. Pour nous les Courans nous étoient contraires, c'est pourquoi nous fûmes contrains de nous faire remorquer par des Maures qui descendirent à Terre. Cependant un Trompette & dix ou douze Cavaliers venant de la part du Général qui nous croioit perdus sur de faux bruits qui avoient courus, nous criérent de loin par plusieurs reprises Sauwas Hollandois. Le mot de Sauwas signifie courage, & nous voyions bien à leur mine qu'ils le répétoient de bon cœur. Quand ils nous eurent joints, ils nous aprîrent que le Général avoit passé une mauvaise nuit sur le faux raport que lui avoit fait un Maure de la perte des Hollandois, des Anglois, & des Portugais; mais qu'il l'auroit euë encore plus mauvaise, si son Conseil mieux inspiré, ne lui eût fait voir que cette nouvelle étoit peu vrai-semblable. Ils retournérent donc vers leur Maître, qui sachant ce qui se passoit, fit couper la langue au misérable qui lui avoit donné cette allarme, & foüetter d'un foüet nom-

nommé Chamboc, donc chaque coup fait dans la peau le même effet qu'un coup de rasoir.

Malgré la force des Courans, & le grand avantage que les Ennemis avoient sur nous, nous trouvâmes moien de passer au vent de trois cens de leurs vaisseaux; & dès ce moment nous fîmes un feu continuel de nôtre canon. En quoi nous fûmes bien-tôt secondez des Anglois & des Portugais, & une heure après de toute la Flote. Lorsque l'Ennemi la vit aprocher, il fit de si grands cris qu'il sembloit que tout dût périr. Il ne laissa pas de se bien défendre, & durant trois heures on se battit de part & d'autre avec une égale vigueur. Depuis ce temps-là cette grande ardeur se ralentit de l'autre côté; les ennemis reculérent insensiblement, & comme on les poussoit toûjours avec la même impétuosité, ils abandonnérent leurs bâtimens, & descendirent à Terre, où se voiant suivis de plus près qu'ils n'avoient pensé, ils tâchérent mais vainement de se saisir d'une haute digue; car nous les poussâmes si vivement, qu'ils demeurérent tous sur la place, l'ordre étant de faire main basse & de ne donner point de quartier. Nous prîmes trois cens de leurs Bâtimens, le moindre desquels étoit monté de soixante & dix hommes; & de tout

Victoire de l'Armée du Grand Mogol.

tout ce grand nombre il ne s'en ſauva pas cinquante que le Roi outré que ſes ordres euſſent été mal ſuivis, condamna au dernier ſuplice.

Ceux qui furent trouvez avec quelque reſte de vie, furent attachez à des pôteaux, où les goujas les achevérent à coups de fléches. Ainſi périt cette nombreuſe & puiſſante Armée, dont à peine reſta-t-il un homme pour porter la nouvelle de la perte de tous les autres. Un des plus heureux fut l'Amiral, qui s'étant déguiſé afin de n'être pas reconnu, ne laiſſa pas de l'être. On le fit priſonnier, mais le Général le relâcha à l'inſtance de quelques-uns de ſes principaux Officiers. Pour le butin, il ne fut pas grand, & il ne conſiſtoit qu'en poudre, en plomb, & en quelques piéces de canon dont nous nous pourvûmes ſans opoſition ſuivant les articles de nôtre accord.

On dit que la faute de l'Amiral qui venoit de perdre la bataille étoit d'autant moins pardonnable, que ce Chef d'Armée avoit négligé les ordres de ſon Roi. Ce Prince lui avoit commandé d'aller avec ſes ſix cens voiles nous attendre au-deſſous de la ville de Goëati. C'étoit un poſte aiſé & commode pour nous couper les vivres & nous enfermer dans le

païs;

païs ; mais il avoit mieux aimé ſuivre ſes lumieres, dans la penſée que les hurlemens de ſa Flotte nous épouventeroient, ce qui avoit mal réüſſi.

Les trois cens bâtimens qui avoient trouvé moien de s'enfuïr, eurent le malheur d'aller moüiller à un quart de lieuë du Général qui avançoit à grandes journées dans le païs. Auſſi-tôt qu'il fut où ils étoient, il fit pointer de leur côté deux ou trois cens piéces de canon, & en foudroia plus de la moitié; le reſte paſſa de l'autre côté de la riviére où les nôtres les pourſuivirent avec ſuccès. Quelques-uns prirent des détours où lesmaures lesmaſſacrérent.

La Flotte ennemie étant diſſipée, nous paſſâmes au pied d'un roc eſcarpé, où étoit bâtie une Fortereſſe de difficile accès. Elle étoit néanmoins abandonnée, mais c'étoit pour nous atirer plus avant dans le païs. Delà nous nous rendîmes à la ville de Guéragan d'où le Roi s'étoit enfui, & nôtre Amiral alla camper devant la ville de Lokwa,ſituée quelque ſix lieuës au-delà. Quelque temps après le Général commanda aux chefs de nôtre Flotte de lui envoier tout l'or & l'argent qui s'y trouveroit,& des proviſions pour l'Armée.Et nos Chefs envoiérent ſous une bonne eſcorte ſix bâteaux, deux chargez d'or, & quatre d'argent; mais ces ſix bâteaux eurent

rent le malheur de tomber entre les mains des ennemis, qui dans la furie de la surprise en égorgérent la plus grand' part. Ils réservérent pour se divertir quelques Chrétiens, à qui ils attachérent sous les bras quantité de bouchons de paille mêlez de poudre, & quand ces bouchons étoient consumez ils en remettoient d'autres jusques à ce qu'ils expirassent. Le plaisir des Barbares étoit d'entendre les cris des patiens, qui divertissoient d'autant plus qu'ils crioient plus haut, & qu'ils témoignoient d'impatience. Ceux qui s'étoient sauvez dans le Bois, à force de marcher la nuit joignirent enfin l'Armée qui avoit déja de la peine à trouver dequoi subsister; & l'eau étoit déja si haute, que l'on étoit presque enfermé.

Le Royaume d'Assam est un païs fertile.

Nôtre campement étoit dans un lieu tout planté d'arbres fruitiers, & semé d'excellent ris. Les montagnes produisent le poivre, le bois d'Agra, de Sandal, & des simples qui sont vendus au poids de l'or. Pour ce métal il n'y est pas rare; & les éléfans y sont si communs, que le terroir tout bon qu'il est ne suffit pas pour les bien nourrir; c'est pourquoi ils sont toûjours maigres.

Nous choisimes dans ce bon païs un lieu propre pour nous retrancher, &

coupâmes de peur de ſurpriſe tous les arbres d'alentour. Preſque tous les jours il ſe faiſoit des détachemens pour tenir la Campagne, & pour avoir des nouvelles de l'Ennemi. Ceux qui tomboient dans nos partis étoient cruellement foüettez, puis on leur coupoit la tête que l'on pendoit dans des panniers à des branches d'arbres. Lorſqu'ils étoient en trop grand nombre pour être tous faits priſonniers, on coupoit la tête aux deux tiers; & l'on pendoit au cou de chacun des autres deux de ces têtes qu'on leur faiſoit porter au Camp. Là on les foüettoit cruellement, & quand on les jugeoit ſur le point de rendre l'eſprit, on leur coupoit la tête, puis on les pendoit comme les autres dans des panniers à des branches d'arbres. Quelques-uns étoient empalez. A d'autres on fouroit dans le corps quatre doubles crochets qui leur déchiroient les entrailles; & dans cet état on les portoit aux lieux où fréquentoient les ennemis, afin que l'horreur du ſuplice les incitât à abandonner le plus foible parti.

Si ces ſuplices étoient cruels, ceux des ennemis ne l'étoient pas moins; car ils faiſoient ſi long-tems languir dans les tourmens nos pauvres priſonniers, que les plus durs en avoient pitié. Après les avoir fait expirer en les maltraitant, ils

les

les attachoient debout ſur des radeaux faits exprès, & les pouſſoient de la ſorte le long de la riviére ou vers l'Armée ou vers la Flotte, où ils étoient pris de loin pour un renfort qu'on nous envoioit, & de près ils produiſoient un ſi triſte effet dans les eſprits, que la plûpart ne les pouvoient voir ſans abbatement & ſans fraieur.

Pour ceux qui ſe rendoient d'eux-mêmes, bien loin de leur ôter leurs biens ils étoient careſſez & traitez fort humainement. On reçût même des Ambaſſadeurs du Roi des Antropophages ou Mangeurs d'hommes, offrant le ſecours de ſon Armée contre les ſujets du Roi d'Aſſam ; mais comme on connoiſſoit le peu de bonne foi de ces peuples, on ne voulut point accepter leurs offres, & on les aſſura de la protection du Mogol, en cas qu'ils ne donnaſſent aucun ſecours aux ennemis.

Mœurs des Antropofages.

Ces peuples avoient le regard affreux, la démarche fiére, le port terrible, & l'abord de gens qui ſembloient dévorer les autres tous vivans. En effet ces peuples ſe nourriſſent de chair humaine, & ils feroient ſcrupule d'enterrer leurs morts qu'ils deſtinent à un meilleur uſage. Ceux qui ſont malades ou qui languiſſent ſont aſſommez & mangez, & c'eſt

c'eſt toute la charité qu'ils ont les uns envers les autres. Ils ne poſſédent rien en propre, & ce qu'ils volent aux étrangers ils le portent de bonne foi dans la maſſe commune où ils ont tous le même droit. Quand nous leur diſions que leur vie étoit toute opoſée à celle du reſte des hommes, & que c'étoit quelque choſe de dénaturé que de manger ſon ſemblable ; ils repliquoient que l'opinion & la coutume faiſoient trouver toutes choſes bonnes ou mauvaiſes, & que nul homme ne pouvoit pécher en ſuivant celles qu'il avoit trouvées établies.

Il y avoit dans nôtre armée certains ſoldats dont la maxime eſt de ne reculer jamais, & de mourir plûtôt que d'abandonner le poſte qu'on leur a confié. Ceux qui meurent de cette maniere ſont aſſurez de leur ſalut, au lieu que les poltrons ſont infailliblement damnez. C'eſt cette créance qui les rend braves, en quoi ils ne ſont peut-être pas ſi barbares qu'on s'imagine, des nations plus polies étant coëffées de cette opinion que le plus haut point de la gloire conſiſte à périr pour leur Prince. Le Général nous avoit dépeins ſi vaillans, que le ſeul bruit de nôtre nom lui valoit une Armée. Les ennemis qui ſe réfugioient parmi nous avoient tant d'eſtime de nôtre valeur,

qu'ils

qu'ils nous faisoient place quand nous passions, & qu'ils avoient même du respect pour nos valets. Les Maures avoient la même considération; mais les intrépides dont j'ai parlé gardoient avec nous leur gravité; ils prétendoient dans les rencontres que nous leur cédassions le pas, & nous le cédions pour avoir la paix.

Après les Hollandois, certains Cavaliers Arméniens étoient les plus considérez, tant à cause qu'ils étoient Chrétiens que parce qu'ils avoient soin d'être toûjours bien montez, & de se tenir en bon ordre. Nôtre réputation étant établie de la sorte, l'Amiral crut que nous étions les seuls capables de gouverner l'Artillerie. Il nous fit prier d'en prendre soin, & fit pour nous y inciter de fort belles promesses, mais qui ne nous tentérent point, les engagemens de ce païs-là n'aiant point de charme pour nous. Nous le priâmes donc de jetter les yeux sur quelque autre à qui cet emploi convint mieux qu'à nous qui ne sçavions pas assez la Langue pour nous faire obéïr, & cette raison le satisfit.

Les Maures chomment la nouvelle Lune.

Chaque nouvelle Lune est un jour de fête pour les Maures, & cette fête commence par une décharge générale de l'Artillerie; après quoi on paie les soldats &

ce

ce paiement consiste en cinquante roupies ou vingt-cinq écus pour chaque Cavalier ; quelques-uns en ont cent ; d'autres n'en ont que trente, que vingt, & que dix. L'Infanterie a très-peu de chose, & le prêt d'un fantassin n'est chaque mois que de quatre ou cinq roupies. Pour les forçats qui travaillent presque jour & nuit, on ne leur donne rien, ou ce qu'on leur donne est si peu de chose, que la plûpart meurent de faim.

Ces forçats étoient des Indiens qui ne mangent rien de ce qui a vie ; & leur superstition étoit telle, que quelque faim qu'ils eussent, ils aimoient mieux mourir que de manger ni chair ni poisson. Leur nourriture n'étoit que de ris, & quand il leur manquoit (ce qui arrivoit fort souvent) ils mouroient gaiement, ne doutant pas que ce genre de mort ne leur procurât la vie éternelle. Ces misérables ne parloient que du mépris de l'abondance, & des mérites de la disette. Ils ne pouvoient comprendre que ceux qui sont heureux dans ce monde, le pussent être dans l'autre ; & dans cette pensée ils prenoient leur peine & leur misére comme une marque qu'ils étoient du nombre des Elus.

Les habitans du païs d'Aſſam ſont une autre ſorte de ſuperſtitieux qui adorent la vache, & qui par conſéquent n'en tuënt point en quelque extrêmité qu'ils ſoient. On ne voit dans leurs temples que des figures de ces animaux, la plûpart d'or & quelques-uns d'argent & de cuivre.

A trois heures du lieu où nôtre vaiſſeau étoit à l'ancre nous pillâmes un de ces temples où une de ces vaches d'or nous échut en partage. C'étoit pour ces pauvres payens une douleur amére que de voir enlever à leurs yeux leur plus chére Divinité, & cependant ils nous vendoient de ces animaux à très-vil prix, car les plus belles vaches ne nous coûtoient que vingt-cinq ou trente ſous. Quel aveuglement diſois-je en moi-même! ces peuples vendent leur Divinité, il eſt vrai qu'il falloit promettre de ne les pas tuër, mais ils ſçavoient bien le contraire; & quand on blâmoit leurs grimaces, ils demandoient ſi les Chrétiens n'en avoient point, & ſi leurs actions répondoient à la Religion qu'ils profeſſent.

Comme nôtre vaiſſeau étoit éloigné de l'Armée, nous ne ſavions qu'une partie de ce qui s'y paſſoit; & quoique nous ſuſſions que la miſére y étoit grande, nous n'euſſions jamais cru qu'il y fût

mort

mort tant de milliers d'hommes ſi la riviére ne nous les avoit amenez. L'eau fut ſi infectée par la prodigieuſe quantité des morts que l'on y jetta, que pluſieurs perſonnes en moururent ; & il en fût mort bien davantage, ſi on ne s'étoit aviſé de faire boüillir l'eau avant que d'en uſer.

Après un campement de trois mois l'eau aiant toûjours été ſi haute qu'il étoit impoſſible de ſortir de nos tranchées, l'ennemi crut que nous y étions affamez, & par conſéquent qu'il étoit facile de nous défaire. A la vérité la famine y étoit fort grande, & il y avoit plus d'un mois qu'on ne ſe nourriſſoit que d'éléfans, de chameaux, & de chevaux qui mouroient tous les jours faute d'avoir dequoi les nourrir. Les ennemis étant donc venus preſque aſſurez de la victoire, nôtre Général commanda qu'on les laiſſât avancer comme ſi tout eût été mort, pendant qu'il fit prendre un grand tour à la Cavalerie pour les enfermer s'il étoit poſſible. Son ſtratagême réüſſit ; dès qu'ils commencérent à nous attaquer, nôtre Cavalerie leur donna le change ; & de tous côtez ils furent ſurpris & battus de telle ſorte, qu'il en demeura plus de vingt-cinq mille ſur la place. Pour nous, nous n'eûmes que dix bleſſez, & depuis cette

attaque les eaux baiſſérent ſi ſenſiblement, que nous eûmes ordre de nous tenir prêts pour livrer la bataille.

Pendant que l'on s'y préparoit, nôtre Général fit charger quelques chariots de vivres & les envoia au Roi d'Aſſam, auquel il fit dire que c'étoit un preſent qu'il lui faiſoit de peur qu'il n'en manquât. Que pour lui il en avoit beaucoup plus qu'il n'en falloit pour faire ſubſiſter ſon Armée plus de ſix mois. Le but de nôtre Général étoit d'alarmer le Roi d'Aſſam, qui méditoit alors de ſe retirer dans les montagnes, aiant perdu toute eſpérance de pouvoir réſiſter. Ce Prince pénétra dans le deſſein du Général, & vit bien que c'étoit une ſommation tacite de ſe rendre à lui à diſcrétion ; mais il n'avoit garde de s'y fier, & il connoiſſoit trop ſon ennemi pour en eſpérer aucune douceur. Il aima donc mieux lui répondre que ſa Perſonne lui étoit trop chére pour la confier au hazard, mais qu'il étoit prêt de ſigner toute autre condition quelque onéreuſe qu'elle pût être. Cette réponſe fit connoître la foibleſſe de l'ennemi, & le Général qui étoit outré qu'il l'eût inſulté dans ſes tranchées, ſongea à l'en faire repentir. Il propoſa donc à ſon Conſeil qu'il avoit deſſein de donner bataille, & preſque tous en étoient d'avis pour-

pourvû qu'on ne différât plus. Entre les plus hardis à ne rien celer de ce qu'ils penſoient, il y en eut un qui dît ces paroles : *Seigneur*, dit-il au Général, *quand nous ſommes venus ici nous avions quatre Armées toutes leſtes & en bon ordre, & maintenant il ne nous en reſte pas une qui mérite de porter ce nom. De ce grand nombre de ſoldats qui compoſoient ces quatre armées, la plûpart ſont morts, le reſte eſt malade ou languiſſant; & peut-être que dans un mois ces malades ne ſeront plus. A quoi tient-il donc que dès à preſent nous n'allions droit à l'Ennemi? Attendons-nous que toutes nos forces ſoient diſſipées? & ne ſeroit-il pas plus glorieux à nôtre Monarque, & plus honorable à un Chef tel que vous, Seigneur, d'aller inſulter l'ennemi, que de languir ici où un plus long ſéjour ne peut-être que très-honteux.* Cet avis fît un bon effet, le Général ſe réſolut d'aller trouver le Roi d'Aſſam en cas qu'il refuſât de ſigner les conditions ſuivantes : aſſavoir que ce Prince céderoit au Général la moitié de ſon Royaume, & la plus jeune de ſes filles pour Concubine, deux mille éléfans; quelques millions d'argent contant; & ſes plus beaux vaiſſeaux chargez d'excellentes racines dont le païs abonde, & qui ſont-là au poids de l'or. Quoique

l'Armée du Général fût dans la derniere misére, son ennemi ne laissa pas d'accepter ces conditions; & cette paix inespérée nous ouvrit le chemin du Ciel lorsque nous nous croyions perdus, car il est certain que jamais Armée ne fut en plus mauvais état.

Dès que les eaux furent écoulées suffisamment, nous nous hâtâmes de plier bagage pour quitter ce malheureux poste, chargez de fatigues & de butin. Je dis chargez de fatigues, car il est certain que nous étions accablez desorte, que pour peu d'effort qu'eût fait l'Ennemi, nous n'eussions fait nulle résistance.

Pour les richesses, nous en étions assez bien pourvûs, & nous avions ouvert des tombeaux où il y en avoit une quantité prodigieuse. La coûtume de ces peuples est d'enterrer avec leurs morts leurs plus beaux habits, leurs richesses, & la plûpart de leurs valets qu'ils enterrent tous vivans sans que ceux-ci y trouvent à redire. Bien loin de s'affliger de leur sort, ces pauvres gens ont de la joie d'être trouvez dignes de suivre leurs Maîtres en un païs où dans trois jours ils espérent être grands Seigneurs, & joüir de certains plaisirs qui ne se goûtent point ici.

Nôtre Général fit ouvrir quantité de ces caves où l'on trouva des tresors immen-

menſes qu'il emporta, mais dont il ne joüit pas, car il mourut peu de temps après ; & ſuivant la coutume de l'Empire du Grand Mogol, qui eſt que ce Prince devient héritier de tous ceux qui meurent ſur ſes Terres ; les conquêtes du Général qui ſe montoient à plus de quatre millions, furent ajugez à ce Monarque. Voilà ce que j'ai vû de cette guerre contre le Roi d'Aſſam, & voici ce qu'en a écrit un Médecin de Montpellier qui étoit alors au Mogol.

Bernier Médecin de Montpellier.

Le Prince Jem*la* ou l'Emir (c'eſt ainſi qu'il nomme nôtre Général) s'étant ſignalé en pluſieurs rencontres, & aiant chaſſé Sultan Sujah frere d'Auren-zeb du Royaume de Bengala, ſuplia le Mogol de lui envoier ſa femme & ſes enfans, pour vivre avec eux dans un lieu qu'il avoit choiſi, éloigné du bruit & de l'embaras dont ſon grand âge n'étoit plus capable. Il s'imaginoit que ce Prince dont il venoit d'affermir le Trône en chaſſant ſes freres qui le troubloient dans la poſſeſſion de l'Empire, ne pouvoit honnêtement lui refuſer ce qu'il demandoit. Mais ſon opinion le trompa, Auren-zeb étoit pénétrant : il ſavoit que Jemla étoit les délices des ſoldats, & l'admiration de ſes peuples. Qu'il étoit grand homme d'Etat ; Grand Capitaine, & le plus ri-

che de l'Empire. Il connoiſſoit ſon ambition, & n'ignoroit pas qu'il aſpiroit à voir Mahmet Emirkan ſon fils ſur le Trône de Bengala.

D'un autre côté il ſongeoit qu'il étoit dangereux de choquer un homme ſi puiſſant ; ainſi de peur de l'irriter, non-ſeulement il lui accorda ce qu'il demandoit, mais même il le fit Mir-Ul-Omrag, dignité annéxée à la ſeconde perſonne de l'Empire. Et pour ſon fils, il le fît Bacchis, ou Général de la Cavalerie la troiſiéme charge de l'Etat, mais qui demande que celui qui en eſt revétu ne ſorte jamais de la Cour. Ce coup étoit d'un homme ruſé & conſommé dans les affaires : il s'agiſſoit de couper pied aux projets du Prince Jemla ; on ne le pouvoit plus ſûrement qu'en le ſéparant de ſon fils ; & celui-ci ne pouvoit être diſpenſé à meilleur titre de ſuivre ſon Pere, qu'en l'attachant à la Cour par une charge ſi éclatante. Jemla vit le but d'Auren-zeb, & ne trouvant d'abord aucun moien de l'éluder, céda à la néceſſité, en attendant que le changement des affaires lui donnât moien d'avoir par force ce que ſes ruſes ne lui pouvoient faire obtenir. Ces deux grands hommes ſe craignoient, & comme ils étoient également forts, ils s'accabloient

de

de civilitez aparentes, pendant que l'un & l'autre tâchoient de fortifier leur parti secrettement. L'année s'étant passée en dissimulations réciproques. Auren-zeb vit bien que l'Emir n'étoit pas homme à se reposer. Il jugea donc qu'il valoit mieux l'occuper au-dehors, que de lui donner le temps de troubler ses Etats ; & pour le faire plus finement, il proposa à l'Emir de partir pour cette grande expédition dont celui-ci lui avoit autrefois parlé. C'étoit de marcher contre le Raja ou Roi d'Assam, dont le païs est au Nord du Roiaume de Deka, qui est sur le Golfe de Bengala. Il est vrai que l'Emir en avoit parlé à Auren-zeb, qui prévoiant l'éclat qui résulteroit de ses Conquêtes, forma d'abord des difficultez, à quoi depuis il ferma les yeux, pour éloigner l'Emir, dont il étoit embarassé. Quoique l'Emir ne doutât pas du dessein d'Auren-zeb, il obéït sans hésiter, & se disposa avec joie à la conquête d'un païs qui devoit achever d'établir sa réputation. Ils s'embarqua donc avec son armée sur une riviere dont la source est dans ce païs-là ; & après avoir fait environ soixante lieuës, il arriva au Château d'Azo, que le Raja d'Acham avoit ôté depuis long-temps au Roi de Bengala.

L'E-

L'Emir attaqua cette Place, & l'emporta quinze jours après.

Ensuite il marcha vers Chamdara frontiere du païs d'Assam, où un mois après il livra bataille au Roi d'Assam qui eut du pire. Ce Prince vaincu se retira dans sa Capitale nommée Guerguon, où l'Emir Jemla l'aiant suivi cinq jours après, il se sauva dans les montagnes de Lassa; & pour le faire plus commodément il ouvrit ses tresors dont l'Emir augmenta les siens.

Ces montagnes n'étant pas un lieu où l'on pût mener des armées, l'Emir n'y put suivre son ennemi; & pendant qu'il songeoit aux moiens de le surprendre, la saison des pluies vint, durant lesquelles tout le païs est inondé, excepté les Villages qui sont bâtis sur des collines. Cette saison qui dura trois mois, borna les desseins de l'Emir, qui se voiant si à l'étroit tâcha vainement de se mettre au large, les eaux l'empêchant également d'avancer & de reculer. Ajoûtez à cela que le Raja fit enlever toutes les vivres des montagnes, & mît par ce moien l'Emir dans une étrange extrémité. Ce mauvais temps dura trois mois, pendant lesquels la faim, les fatigues, & l'incommodité du lieu ruïnérent presque toute son armée. Il ne songea donc plus qu'à se retirer

er ſans rien faire, & dans ſa retraite il
t harcelé par les ennemis, qui profi-
nt de l'occaſion enfermoient des trou-
s entieres dans des plaines de boües,
ne leur donnoient point de quartier.
onobſtant ces difficultez l'Emir retour-
comme en triomphe, & ſe retira mal-
é eux chargé de gloire & de dépoüil-
s. Son deſſein étoit d'aller achever
nnée ſuivante la Conquête de ce
oiaume, que le Château d'Azo qu'il
oit fait bien fortifier tenoit en bride,
qui pouvoit tenir long-temps contre
forces du Raja. Mais à peine fut-il de
tour à Bengala, que la diſſenterie de-
la le reſte de ſon Armée & lui ôta la
e. Par ce moien Auren-zeb n'eut plus
n à craindre, & tout grand Comé-
en qu'il étoit, il ne pût s'empêcher
dire que cette mort le réjouïſſoit. Il
même un jour au fils du Défunt en
eſence de toute ſa Cour qu'il avoit
rdu un pere; mais que pour lui il étoit
fait d'un très-redoutable Ami.

Après avoir été quinze mois entiers
'armée du Grand Mogol, le Général
la Compagnie obtint enfin nôtre paſſe-
rt & nous partîmes mal eſcortez, tous
ux qui nous ſervoient étant morts,
nſi tous las & fatiguez que nous étions,
nous falut ramer nous-mêmes. Dans
quin-

quinze jours nous fûmes à Déka où no
vîmes le beau vaiſſeau que nos de
Charpentiers avoient fait pour le Gén
ral. Il étoit monté de vingt-huit à tren
pieces de canon, & ils avoient ordre d'
faire un autre qui ſeroit plus long
quinze pieds ; & dont l'étrave & l'étai
bord étoient déja dreſſez. Delà nous no
rendîmes à la Loge des Hollandois,
l'on nous reçut parfaitement bien, m
nous n'y fûmes pas long-temps, par
qu'il falloit prendre la commodité d
vaiſſeaux qui partoient d'Ongueli. Apr
avoir fait 120. lieuës le long de la rivier
nous relâchâmes pour quelques heures
Cazimabahar que le grand négoce d
ſoies a rendu fort célébre. Delà nous a
lâmes à Ongueli où eſt le principal com
toir de la Compagnie des Indes. Chacu
y prit differens emplois, & le mien m'a
tacha de ſorte au ſervice de ces Me
ſieurs, que je ne pus être de retour en m
chere Patrie que l'an 1673.

FIN.

TABL.

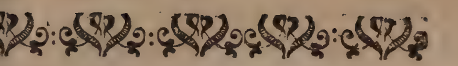


TABLE
ES CHAPITRES
DES VOYAGES
DE
EAN STRUYS

Contenus au Tome III.

Suite du troisiéme Voyage.

CHAP. XXXI.

CHAP. XXXII.

Fin de la Table.



